

PILLAGE



ROBERT CASANOVAS

ROMAN



Résumé

Ce roman historique, inspiré de faits réels, retrace l'expédition franco-britannique de 1860 en Chine et le pillage du Palais d'Été de Pékin. Après les victoires militaires de Dagu et Palikao, les armées alliées découvrent le Palais d'Été (Yuanmingyuan), résidence impériale aux trésors millénaires. Face à ces richesses, la discipline s'effondre : durant trois jours, les soldats pillent systématiquement porcelaines, jades et bronzes. Les Britanniques incendient ensuite le palais. Acheminés en France, les objets volés sont offerts à l'impératrice Eugénie qui crée le musée chinois de Fontainebleau. Victor Hugo dénonce publiquement ce pillage, qualifiant la France et l'Angleterre de « bandits ». Le diplomate chinois Pin Chun réclame la restitution des trésors, prophétisant que la Chine n'oubliera jamais cette humiliation. Le roman explore les consciences tourmentées des personnages face à la transformation hypocrite du pillage en « préservation culturelle ».

L'auteur

Robert Casanovas, qui a déjà publié « La chambre volée » et « Le testament était un faux », est professeur agrégé honoraire et membre de la Société des Gens de Lettres. Juriste passionné par l'histoire des collections artistiques, il a consacré de longues années à l'étude des appropriations d'œuvres d'art par les États. Président de l'ONG International Restitutions, il a publié de nombreux travaux académiques sur le sujet.



AVERTISSEMENT

Ce roman s'appuie sur des recherches historiques approfondies, incluant les rares témoignages chinois qui ont survécu, les rapports militaires britanniques et français, les articles de journalistes de l'époque, et les archives de musées européens. Bien que certains personnages soient fictifs en tant qu'individus, leurs expériences et leurs actions sont basées sur des comptes-rendus réels de survivants. Les détails sur les objets, les bâtiments, et les événements sont aussi précis historiquement que les sources disponibles le permettent. Le Palais d'Été était réellement l'une des merveilles architecturales du monde, et sa destruction représente l'une des plus grandes pertes culturelles du 19^e siècle.

La version originale, rédigée en français, a été traduite en plusieurs langues étrangères. Les versions traduites peuvent comporter des erreurs linguistiques, des contresens ou des approximations.

Version française



Pillage

Robert Casanovas

casanovas@hotmail.com

Dépôt légal décembre 2025 – Ebook numérique et version papier

© 2025 Casanovas. Tous droits réservés

ISBN : 9791098073113

www.international-restitutions.org

Couverture : L'ancien palais d'Été restauré – Chine Informations 2025

Du même auteur : La chambre volée (roman)

Le testament était un faux (roman)

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

Chapitre 1 : La route de l'infamie

Chapitre 2 : Le trésor du fils du ciel

Chapitre 3 : Les témoins silencieux

Chapitre 4 : Le voyage

Épilogue

PILLAGE

PROLOGUE

Paris, 4 novembre 1859

Les pavés de la rue Saint-Dominique luisaient sous une pluie fine qui transformait Paris en un tableau de grisaille. Le général Charles Guillaume Cousin de Montauban se tenait debout devant la fenêtre, les mains dans le dos, observant les passants qui se hâtaient sous leurs parapluies.

Derrière lui, le maréchal Randon, ministre de la Guerre, feuilletait des documents d'un geste machinal. Le silence s'étirait entre eux, ponctué par le craquement du parquet et le froissement occasionnel d'une page. Randon releva la tête, ses sourcils broussailleux froncés.

— Montauban, dit-il d'une voix grave, l'Empereur vous confie là une mission qui dépasse largement le cadre d'une expédition militaire ordinaire.

Le général pivota vers lui. Son visage taillé à la serpe, marqué par les campagnes d'Afrique, resta impassible. Ses yeux bleus, d'une clarté dérangeante, se posèrent sur le ministre.

— Je suis prêt à servir l'Empire où que ce soit, monsieur le maréchal. La Chine ne me fait pas plus peur que les déserts algériens.

Randon esquissa un sourire. Il se leva de son fauteuil — sa corpulence rendait chaque mouvement laborieux — et s'approcha d'une vaste carte déployée sur une table adjacente. Elle montrait l'Empire chinois dans toute son étendue, un territoire immense marqué de caractères étranges et de tracés approximatifs.

— Il ne s'agit pas seulement de courage, Montauban. Les Anglais ont échoué l'année dernière à forcer l'embouchure du Peï-Ho. Leurs navires ont été repoussés, leurs morts se comptent par dizaines. La face qu'ils ont perdue les ronge comme une plaie infectée. Lord Elgin brûle de se venger.

Le général rejoignit la carte à son tour, l'examinant avec l'attention d'un chasseur étudiant son terrain. Son doigt traça une zone de la côte vers l'intérieur des terres.

— Ils ont commis l'erreur d'attaquer de front. Si j'ai bien compris les rapports, les Chinois ont eu le temps de fortifier l'embouchure. Il faudra contourner, frapper là où ils ne nous attendent pas.

— Voilà ce que Sa Majesté attend de vous, répondit Randon en posant une main sur l'épaule du général. La familiarité du geste contrastait avec sa réserve habituelle. Dix mille soldats vous seront alloués. Deux brigades sous les ordres des généraux Jamin et Collineau. Des hommes aguerris, qui vous suivront jusqu'en enfer s'il le faut.

Montauban acquiesça. Il se détourna de la carte et fit quelques pas dans la pièce. Son esprit calculait les distances, les délais, les innombrables variables d'une campagne à l'autre bout du monde.

— Et les Anglais ? Quelle sera l'ampleur de leur engagement ?

— Le général Grant disposera de douze mille hommes. Plus nombreux, certes, mais moins disciplinés que les nôtres. Vous aurez affaire à des troupes coloniales, des Indiens, des contingents hétéroclites. La coordination sera un défi en soi.

Le général émit un grognement sourd. Il connaissait la réputation des armées britanniques, leur efficacité tempérée par une tendance au pillage que les officiers peinaient à contenir. L'idée d'une campagne conjointe l'inquiétait, mais il ne laissa rien paraître.

— Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt possible. Les navires sont prêts à Brest et à Toulon. Vous devriez être à Hong-kong en février.

Randon retourna à son bureau et sortit une enveloppe revêtue du sceau impérial.

— Voici vos instructions officielles. L'Empereur y joint une lettre personnelle. Ne le décevez pas.

Le général prit l'enveloppe avec un respect quasi religieux. Le poids du papier, l'éclat de la cire rouge, tout incarnait la volonté de l'Empire. Il glissa l'enveloppe dans sa tunique, contre son cœur.

— Votre confiance sera justifiée, monsieur le maréchal.

Randon le raccompagna jusqu'à la porte. Avant de partir, Montauban se retourna une dernière fois.

— Puis-je me permettre une question, monsieur le maréchal ?

— Je vous écoute.

— Que savons-nous réellement de cet empereur chinois ? De ce palais dont on parle tant ?

Le visage de Randon se durcit. Il hésita, comme s'il pesait l'opportunité de partager une confidence.

— Les jésuites qui ont séjourné là-bas parlent d'une merveille architecturale. Des jardins immenses, des palais par dizaines. L'empereur Hien-Fung y réside plus volontiers qu'à la Cité Interdite. On dit que ce lieu renferme des trésors accumulés pendant des siècles. Mais ce ne sont que des rumeurs, Montauban. Votre mission est militaire. Forcer la ratification du traité de T'ien-tsin. Le reste... le reste dépendra des circonstances.

Montauban sortit dans le couloir faiblement éclairé. Ses pas résonnaient sur le marbre avec une cadence martiale. Une pensée le taraudait : dans les guerres lointaines, les circonstances avaient une fâcheuse tendance à échapper à tout contrôle.

CHAPITRE 1 - LA ROUTE DE L'INFAMIE

Les adieux de Paris

Paris, 10 novembre 1859

Une semaine après son entrevue avec Randon, dans le salon de l'hôtel particulier des Montauban rue de Varenne, régnait une atmosphère bien différente. Les lourdes tentures de velours grenat étouffaient les bruits de la rue. Des candélabres en bronze jetaient une lumière dorée sur les visages assemblés. Louise de Montauban, épouse du général, présidait ce modeste cercle avec une élégance qui masquait mal son inquiétude.

Assise près de la cheminée, elle tenait entre ses doigts une tasse de porcelaine de Sèvres qu'elle n'avait pas touchée. Ses deux filles, Mathilde et Clémence, l'encadraient dans un mutisme inhabituel. En face d'elles, le capitaine Armand Delmas, jeune officier d'artillerie fraîchement promu dans l'état-major du général, s'efforçait de rassurer ces dames avec un optimisme qu'il ne ressentait qu'à moitié.

— Madame, commença-t-il en choisissant ses mots avec soin, le général votre époux est un homme d'une expérience incomparable. Ses campagnes en Algérie lui ont forgé une réputation que toute l'armée reconnaît.

Louise releva le regard. Ses prunelles, d'ordinaire douces et bienveillantes, portaient une intensité troublante.

— Capitaine, j'ai épousé Charles il y a vingt-trois ans. J'ai appris à lire dans ses silences ce qu'il ne dit jamais. Cette expédition l'inquiète plus qu'il ne veut l'admettre. La Chine n'est pas l'Algérie.

Le capitaine se pencha en avant, joignant ses mains entre ses genoux. À vingt-huit ans, il conservait cette ferveur juvénile qui pousse les hommes à croire en la gloire militaire. Pourtant, face à cette femme qui avait vécu tant de départs et d'attentes, son assurance vacillait.

— Pour cette raison, l'Empereur a choisi votre époux, madame. Parce qu'il sait s'adapter, anticiper. Nous ne serons pas seuls. Les Anglais...

— Les Anglais, coupa Mathilde, l'aînée des filles, avec une pointe d'acidité dans la voix. À vingt et un ans, elle possédait l'aplomb des jeunes femmes bien éduquées qui lisent les journaux et suivent les affaires du monde. Ces mêmes Anglais qui se sont fait repousser l'année dernière ? Père dit que leur amiral Hope a perdu quatre navires et des centaines d'hommes.

L'officier chercha ses mots, mais ce fut Clémence, la cadette, qui brisa la gêne avec la franchise désarmante de ses dix-sept ans.

— J'ai entendu dire que l'empereur de Chine vit dans un palais merveilleux, avec des jardins qui s'étendent sans fin. Est-ce vrai, capitaine ?

— On raconte en effet des choses extraordinaires, mademoiselle. Des missionnaires ont vu ce palais qu'on appelle Yuen-Ming-Yuen, le Jardin de la Clarté Parfaite. Il paraît que c'est une ville dans la ville, avec des lacs artificiels, des ponts de marbre, des pavillons par centaines. L'empereur y a fait construire des copies de paysages célèbres de tout l'Empire.

— Et les trésors ? demanda Mathilde avec une curiosité moins innocente. On parle de jade, de porcelaines anciennes, d'objets précieux accumulés durant des dynasties.

Louise posa sa tasse sur un guéridon avec un bruit sec qui ramena l'attention sur elle.

— Mathilde, Clémence, ces questions sont déplacées. Votre père part en mission militaire, pas pour piller des palais comme un vulgaire aventurier.

Le reproche, bien que formulé avec douceur, fit rougir les deux jeunes filles. Delmas, embarrassé, tenta de rattraper la situation.

— Bien entendu, madame. Le général est très clair là-dessus. Notre objectif est de forcer les Chinois à respecter le traité signé

à T'ien-tsin. L'ouverture de nouveaux ports au commerce, la liberté de circulation pour nos missionnaires. Rien de plus.

— Rien de plus, répéta Louise en le fixant. Et vous y croyez vraiment, capitaine ?

La question le prit au dépourvu. Dans ces yeux scrutateurs, il lisait une sagesse venue d'années passées à attendre, à espérer, à redouter les nouvelles du front. Elle avait vu des hommes partir la fleur au fusil et revenir brisés, ou ne pas revenir du tout. Elle savait que les conflits échappent toujours aux plans, que l'imprévu dicte sa loi.

— Je crois, madame, que le général fera son devoir avec l'honneur qui le caractérise. Ce qui se passera là-bas... personne ne peut vraiment le prédire. Mais je vous donne ma parole que je veillerai sur lui de mon mieux.

Louise esquissa un sourire triste.

— Vous êtes un homme sincère, capitaine. J'espère que cette sincérité survivra à ce que vous verrez en Chine.

Le même soir, dans les bureaux de l'état-major rue Saint-Dominique, l'activité battait son plein malgré l'heure tardive. Le général Jamin, commandant de la première brigade, et le général Collineau, qui dirigeait la seconde, étaient penchés sur des listes interminables avec Montauban. L'odeur du tabac et du café froid imprégnait l'atmosphère confinée.

Jamin, définissait des limites sur une carte avec son crayon.

— Les effectifs sont au complet. Cinq mille hommes par brigade. Infanterie, artillerie, génie. J'ai veillé à ce que nous ayons des canons de montagne, ils seront indispensables si nous devons nous éloigner des cours d'eau.

Collineau, plus massif et jovial, intervint.

— Ce qui m'inquiète, ce ne sont pas les canons. Ce sont les ventres. Dix mille hommes à nourrir pendant des mois dans un pays hostile. Les Anglais auront leurs propres lignes

d'approvisionnement, nous les nôtres. Si nous nous retrouvons séparés...

— Nous ne nous séparerons pas, trancha Montauban avec une autorité qui n'admettait pas la réplique. J'ai prévenu Grant. Nos troupes avanceront de concert. Les Anglais ont payé cher leur isolement l'année dernière. Ils ne referont pas cette erreur.

Jamin posa son crayon et s'étira.

— Et si les Chinois refusent de négocier ? Si nous devons marcher sur Pékin ?

Le silence qui suivit portait toutes les implications de cette question. Montauban gagna la fenêtre et contempla la nuit parisienne. Quelques becs de gaz clignotaient dans l'obscurité. Il pensa à sa femme, à ses filles, à cette vie confortable qu'il s'apprêtait à quitter pour des mois.

— Alors nous marcherons sur Pékin. Et nous ferons ce qui doit être fait.

Collineau échangea un coup d'œil avec Jamin. Tous deux connaissaient cette détermination chez Montauban. Une fois qu'il avait pris une décision, rien ne pouvait l'ébranler. Cette qualité faisait de lui un commandant redoutable. Elle inquiétait aussi ceux qui le connaissaient bien.

— Les hommes sont prêts, affirma Jamin. Ils embarqueront à Brest dans deux mois.

— Bien.

Montauban fit face à ses généraux.

— Faites passer le mot : discipline absolue. Pas de pillage, pas d'excès. Nous sommes l'armée de l'Empire français, pas une bande de mercenaires. Si nous devons affronter les Chinois, nous le ferons en respectant les lois de la guerre.

Collineau approuva.

— Et les Anglais ? Leurs troupes coloniales ne sont pas réputées pour leur retenue.

— Les Anglais font ce qu'ils veulent avec leurs hommes. Nous, nous maintiendrons notre discipline. Cependant, je ne me fais pas d'illusions. Une fois qu'une armée a goûté au sang et au butin, la contenir devient un défi. Nous devons être vigilants.

Il regagna son bureau et sortit une feuille vierge. À la lumière vacillante de la lampe à huile, il commença à rédiger ses ordres préliminaires. Sa plume grattait le papier avec régularité, traçant ces mots qui allaient sceller le destin de milliers d'hommes.

Jamin et Collineau l'observaient travailler. Ils assistaient à un moment historique. Dans quelques mois, ils seraient à l'autre bout du monde, face à un empire millénaire qui refusait de plier devant l'Occident. Ce qui se passerait là-bas échapperait sans doute aux plans les mieux détaillés, aux ordres les plus stricts.

Les guerres ont leur logique propre. Et cette logique, pensait Collineau en observant les ombres qui dansaient sur les murs, ne respecte jamais les nobles intentions.

Le lendemain matin, dans une salle du palais des Tuileries, l'Impératrice Eugénie recevait le baron Gros, plénipotentiaire désigné pour accompagner l'expédition. Les dorures rococo, les tentures de soie, les tableaux de maîtres créaient un décor d'une opulence qui contrastait violemment avec l'austérité des bureaux militaires.

Eugénie, dans une robe de satin bleu pâle qui mettait en valeur son teint de porcelaine, se tenait près d'une fenêtre donnant sur les jardins. À trente-trois ans, elle incarnait l'élégance impériale avec une grâce naturelle qui fascinait la cour. Mais sous cette apparence délicate se cachaient une intelligence politique aiguisée et une volonté de fer.

— Baron Gros, l'Empereur m'a demandé de parrainer cette expédition. J'ai accepté, bien entendu. Mais je souhaiterais comprendre ce que l'on attend de cette entreprise.

Le baron Gros, diplomate chevronné au visage émacié et aux manières précieuses, s'inclina avec respect.

— Votre Majesté, l'objectif est avant tout diplomatique. Forcer l'empereur chinois à ratifier le traité de T'ien-tsin, garantir la sécurité de nos missions catholiques, ouvrir de nouveaux ports au commerce français.

— Et les Anglais ? Quels sont leurs véritables objectifs ?

Une lueur d'amusement passa dans le regard du diplomate. L'impératrice avait touché le cœur du problème avec sa perspicacité habituelle.

— Lord Elgin est un homme... complexe, Votre Majesté. Fils du célèbre lord Elgin qui a ramené les marbres du Parthénon à Londres, il porte un nom prestigieux et une ambition démesurée. L'échec de l'année dernière l'a humilié. Il cherchera à se racheter par une victoire éclatante.

Eugénie prit place avec grâce sur un sofa et fit signe à Gros de s'asseoir en face d'elle.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie, Votre Majesté, que nous devons naviguer avec habileté. Les Anglais ont leurs propres intérêts, qui ne coïncident pas toujours avec les nôtres. Le commerce de l'opium, par exemple...

— L'opium, répéta Eugénie avec un dégoût à peine voilé. Ce commerce infâme que les Anglais défendent avec tant d'ardeur.

— Hélas, Votre Majesté. L'une des raisons de cette guerre tient à cela. Les Chinois veulent en interdire le commerce, les Anglais veulent le légaliser. Nous, Français, sommes pris entre deux feux. L'impératrice quitta son siège et fit quelques pas dans le salon, ses jupons bruissant sur le parquet ciré. Elle s'arrêta devant un globe terrestre en marqueterie et fit tourner la sphère jusqu'à trouver la Chine.

— J'ai entendu parler de ce palais. Le Yuen-Ming-Yuen. On dit qu'il renferme des merveilles.

Gros se raidit. La conversation prenait un tour imprévu.

— En effet, Votre Majesté. Les missionnaires jésuites qui ont travaillé pour l'empereur rapportent des descriptions extraordinaires.

— Et si ces merveilles tombaient entre nos mains ? Si le sort de la guerre nous conduisait à ce palais ?

Le baron choisit ses mots avec soin. Chaque parole prononcée devant l'impératrice avait du poids.

— Les lois de la guerre sont claires, Votre Majesté. Ce qui appartient à l'ennemi vaincu... devient la propriété du vainqueur. Mais il existe une différence entre saisir des biens dans le cadre d'opérations militaires et permettre le pillage sauvage.

— Bien sûr.

Eugénie revint s'installer, fixant le diplomate d'un œil pensif.

— Le général de Montauban est un homme d'honneur. Je compte sur lui pour maintenir la dignité de notre armée.

— Il le fera, Votre Majesté. J'en suis convaincu.

Eugénie contemplait par la fenêtre les jardins soigneusement entretenus, ces parterres à la française qui incarnaient l'ordre et la maîtrise de la nature. Elle pensait à ces jardins chinois dont on parlait, si différents, où la nature était célébrée dans son apparente liberté.

— Baron Gros, j'ai doté l'expédition de fournitures médicales, de matériel pour soigner nos blessés. Mon devoir de marraine l'exige. Mais j'attends aussi quelque chose en retour.

— Votre Majesté ?

— Si des objets d'art devaient tomber entre nos mains, j'aimerais qu'une sélection des plus belles pièces me soit rapportée. Pour constituer une collection. Un témoignage de cette époque, de cette rencontre entre deux civilisations.

Gros s'inclina, masquant ainsi le trouble qui l'envahissait. Les paroles de l'impératrice revenaient à donner une bénédiction impériale à la saisie de trésors chinois. Il comprenait que cette

expédition dépassait de loin un simple conflit militaire. Elle portait en germe des questions morales qui le hanteraient pendant des années.

— Il sera fait selon votre volonté, Votre Majesté.

Quand il quitta le palais une heure plus tard, Gros marchait d'un pas mesuré, perdu dans ses pensées. Le ciel parisien était d'un gris lourd qui annonçait la neige. Dans quelques semaines, il serait sur un navire en route vers l'autre bout du monde. Il emportait avec lui des instructions diplomatiques, des ordres officiels, et ce désir implicite de l'impératrice.

Il se demandait comment tout cela se déroulerait, comment les nobles intentions se transformeraient face à la réalité du terrain. L'histoire lui avait appris que les guerres lointaines échappent toujours au contrôle de ceux qui les ordonnent depuis des palais confortables.

Le même soir, alors que les réverbères s'allumaient dans les rues de Paris, le général de Montauban rentrait chez lui. Louise l'attendait dans le salon privé, un ouvrage de broderie sur les genoux demeuré intact. Quand il entra, elle leva les yeux et lui sourit avec une tristesse résignée.

— C'est décidé ? Tu pars ?

— Dans quinze jours.

Il s'assit à côté d'elle et prit sa main dans la sienne. Pendant un moment, ils restèrent ainsi sans parler, unis dans un silence qui disait plus que tous les mots. Dehors, Paris poursuivait sa vie insouciance, ignorant que des événements se préparaient qui allaient marquer l'histoire et ternir à jamais l'honneur de ceux qui y participeraient.

Les préparatifs s'accéléraient. Les navires furent chargés, les hommes rassemblés, les derniers ordres donnés. Et un matin brumeux de fin janvier 1860, les premiers transports quittèrent Brest, emportant vers l'Orient une armée française qui ignorait ce qui l'attendait.

La traversée

En mer, janvier-juin 1860

La frégate Impératrice Eugénie roulait sur la houle de l'Atlantique. À bord, le général de Montauban se tenait sur la dunette, agrippé au bastingage, contemplant l'immensité grise qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le vent salé fouettait son visage, apportant avec lui une odeur d'iode et d'embruns qui lui rappelait d'autres traversées, d'autres campagnes. Mais jamais il n'était allé si loin. Jamais la distance entre lui et Paris n'avait été aussi vertigineuse.

Derrière lui, le capitaine de vaisseau Duperré s'approcha avec la démarche chaloupée des marins qui ont passé plus de temps en mer que sur terre. Un homme dans la cinquantaine, le visage buriné par le soleil et le sel, les paupières plissées d'avoir scruté trop d'horizons.

— Mon général, nous faisons bonne route. Si le temps se maintient, nous devrions doubler le cap de Bonne-Espérance dans trois semaines.

Montauban approuva sans détourner son attention de l'océan. Les vagues se succédaient avec une régularité hypnotique, chacune semblable à la précédente et pourtant unique. Il pensait à Louise, à ses filles, à Paris qui s'éloignait un peu plus à chaque battement de son cœur.

— Trois semaines jusqu'au Cap. Et combien jusqu'à Hong-Kong ?

— Deux mois et demi, peut-être trois si nous devons faire escale à Aden ou à Singapour.

Duperré attendit un instant.

— Vous savez, mon général, j'ai fait cette route une douzaine de fois. L'océan Indien peut être traître. Les tempêtes arrivent sans prévenir, et quand elles arrivent...

— Quand elles arrivent, capitaine, nous les affrontons comme le reste. Les soldats que je commande ne craignent pas les éléments.

Un sourire fugace passa sur les lèvres de Duperré. Il avait déjà transporté des troupes, vu des hommes aguerris sur terre devenir verts et tremblants dès que le bateau tanguait un peu fort. Mais il se garda de tout commentaire.

— Vos hommes tiennent bien le coup pour l'instant. Quelques cas de mal de mer dans les batteries inférieures, mais rien d'alarmant. Le médecin-major distribue ses potions et ses conseils.

Montauban fit face au capitaine. Son regard bleu scrutait le marin avec intensité.

— Parlez-moi franchement, Duperré. Vous qui connaissez ces mers, ces contrées lointaines. Que pensez-vous de l'expédition ? De nos chances ?

Le capitaine hésita. La question était directe, presque brutale. Il n'avait pas l'habitude qu'un général lui demande son avis sur des questions stratégiques. Mais la voix de Montauban, avec sa fêlure imperceptible, l'invitait à la confiance.

— Je pense, mon général, que nous n'affrontons pas les tribus du Maghreb. Les Chinois sont nombreux, organisés. Leur empire existe depuis des millénaires. Nous allons les frapper au cœur, et un empire blessé peut réagir de manière imprévisible.

— Vous parlez comme ma femme. Elle aussi m'a mis en garde. Elle a l'intuition féminine qui voit ce que les stratèges militaires négligent.

— Les femmes sont souvent plus sages que nous, mon général. Elles n'ont pas notre vanité masculine, notre besoin de gloire.

Au loin, d'autres transports de la flottille progressaient en formation serrée, leurs voiles gonflées par le vent arrière.

— Combien d'hommes transportons-nous sur notre frégate ?

— Trois cent cinquante soldats, mon général. Plus l'équipage et votre état-major. Nous sommes chargés jusqu'à la gueule. Les cales sont pleines de munitions, de vivres, de matériel. Si nous devons affronter une tempête sérieuse...

— Nous ne coulerons pas, capitaine. L'Empire a besoin de nous en Chine.

— L'océan ne connaît ni empire ni roi, mon général. Il prend ce qu'il veut, quand il veut.

Dans les entreponts, l'atmosphère était tout autre. Entassés dans des espaces exigus où l'air circulait à peine, les soldats tentaient de s'adapter à la vie maritime qui leur était étrangère. L'odeur de sueur, de goudron, de vomi se mêlait dans une puanteur qui prenait à la gorge. Des hamacs pendaient en rangs serrés, se balançant au rythme du navire.

Le sergent Beaumont, un vétéran de quarante ans marqué par une cicatrice qui lui barrait la joue, tentait de maintenir le moral de sa section. Assis sur son paquetage, il distribuait des conseils et des plaisanteries avec une bonhomie bourrue qui faisait de lui un chef apprécié.

— Allez, les gars, lançait-il à un groupe de recrues verdâtres, c'est comme une promenade en bateau sur la Seine. Sauf que ça dure plus et que l'eau est salée.

— Sergent, gémit un garçon qui ne devait pas avoir vingt ans, je crois que je vais mourir. Mon estomac...

— Ton estomac survivra, Dubois. Dans trois jours, tu seras habitué. Dans une semaine, tu monteras sur le pont réclamer ta ration de rhum comme un vrai marin.

— Et si je ne m'habitue jamais ? Si je suis malade pendant toute la traversée ?

Beaumont se pencha vers lui avec un regard paternel.

— Tu seras malade. Mais tu arriveras quand même en Chine. Et là-bas, crois-moi, tu auras autre chose à te mettre sous la dent que le mal de mer.

Un autre soldat, plus âgé, intervint. Le caporal Leroux, un homme aux épaules larges et aux mains épaisses de paysan.

— Sergent, c'est vrai ce qu'on dit ? Que les Chinois ont des armes secrètes ? Des poudres qui rendent fou, des poisons qui tuent en quelques secondes ?

— Des sornettes, Leroux. De la propagande pour nous faire peur. Les Chinois sont des hommes comme nous. Ils saignent comme nous, ils meurent comme nous.

— Mais ils sont nombreux. On dit qu'ils peuvent aligner des centaines de milliers de soldats.

Beaumont se leva, faisant craquer ses articulations. Il avait survécu à trois campagnes en Algérie, vu des choses que ces jeunes ne pouvaient même pas imaginer.

— Écoutez-moi bien, tous. Oui, les Chinois sont nombreux. Oui, nous allons nous battre loin de chez nous, dans un pays dont nous ne connaissons rien. Mais nous avons deux avantages : notre discipline et nos armes. Les fusils Minié que nous portons peuvent tuer à trois cents mètres. Nos canons rayés sont les meilleurs au monde. Et surtout, nous avons le général de Montauban. Un homme qui n'a jamais perdu une bataille.

— Il y a toujours une première fois, marmonna quelqu'un.

— Qui a dit ça ?

Beaumont tonna.

— Qui ose parler comme un lâche ?

Beaumont promena son attention sur les visages tendus, éclairés par les faibles lueurs des lampes à huile.

— Nous ne sommes pas des lâches. Nous sommes des soldats de l'Empire français. Dans quelques mois, nous entrerons dans l'Histoire. Nos noms seront gravés dans les annales militaires. Nos enfants raconteront fièrement que leur père a participé à la campagne de Chine. Gardez la tête haute et le fusil propre. Le reste viendra en son temps.

Un murmure d'approbation parcourut l'entrepont. Beaumont approuva. Mais il n'était pas aussi confiant qu'il le laissait paraître.

Il avait vu trop de choses, perdu trop de camarades pour croire aveuglément aux belles paroles. La guerre était une loterie, et personne ne pouvait prédire qui reviendrait et qui resterait là-bas, dans une terre étrangère, sous une croix anonyme.

Sur le pont supérieur, dans la cabine du général, une réunion d'état-major se tenait autour d'une table encombrée de cartes et de documents. Montauban présidait, flanqué du capitaine Delmas et du commandant Favier, son chef d'artillerie. La lampe qui se balançait au plafond projetait des ombres mouvantes sur les visages concentrés.

— Les derniers rapports que nous avons reçus avant le départ sont préoccupants, expliquait Favier. Les Chinois ont renforcé les forts de Dagu. Ils ont installé de nouveaux canons, creusé des tranchées, posé des obstacles dans le fleuve.

Montauban étudiait la carte avec attention. Ses doigts établissaient des repères imaginaires, calculaient des distances, évaluaient des angles de tir.

— Si nous attaquons de front comme les Anglais l'ont fait, nous subirons les mêmes pertes. Il faut trouver un autre point de débarquement. Plus au nord, peut-être. Contourner ces défenses.

— Mon général, intervint l'officier, les Anglais ne seront jamais d'accord. Lord Elgin veut laver l'affront de l'année dernière. Il voudra prendre ces forts par la force.

— Il le fera sans nous. Je ne sacrifierai pas mes hommes pour satisfaire la fatuité d'un lord anglais.

Les regards de Favier et du capitaine se croisèrent. Tous deux avaient conscience que cette position mettrait Montauban en porte-à-faux avec les Britanniques.

— Il faudra être diplomate, mon général. Nous avons besoin des Anglais. Leurs navires de guerre, leur artillerie navale, leurs troupes coloniales qui connaissent le terrain.

— Je serai diplomate. Mais je ne serai pas suicidaire. Nous débarquerons à Peh-Tang, au nord des forts. Nous prendrons les défenses à revers. Seule stratégie sensée.

Il se pencha sur la carte, suivant du doigt le tracé de la côte.

— Peh-Tang est à une vingtaine de kilomètres au nord. Il faudra marcher dans un territoire hostile, sans savoir ce que nous trouverons. Les Chinois peuvent nous attendre là-bas aussi. Ils ne peuvent pas être partout. Et même s'ils nous attendent, nous aurons l'avantage de la mobilité. Une fois à terre, nous pourrions manœuvrer, choisir notre terrain.

La discussion se poursuivit pendant plus d'une heure, examinant chaque détail, chaque contingence. Montauban posait des questions précises, exigeait des réponses claires. Sa rigueur faisait de lui un stratège redoutable. Il ne laissait rien au hasard, anticipait les problèmes avant qu'ils ne surviennent.

Quand la réunion se termina et que Favier fut parti, Delmas resta seul avec le général. Il hésitait à poser la question qui le taraudait.

— Mon général, puis-je vous parler en confidence ?

Montauban leva les yeux de la carte qu'il continuait d'étudier.

— Je vous écoute, capitaine.

— Je repense à ma visite chez votre épouse avant notre départ. Elle m'a dit quelque chose qui me hante. Elle m'a demandé si je croyais que notre mission était seulement militaire.

Le général se redressa.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Que je croyais que vous feriez votre devoir avec honneur. Mais elle a vu quelque chose que je ne voulais pas voir. Cette expédition... elle n'est pas seulement une opération militaire, n'est-ce pas ?

Montauban gagna le hublot et contempla l'océan noir qui s'étendait sous la lune. Les vagues scintillaient d'argent dans la

nuît. Quelque part, très loin, la Chine les attendait avec ses mystères et ses dangers.

— Les guerres ont plusieurs visages, mon ami. Le visage officiel, celui des traités et des objectifs stratégiques. Et puis il y a l'autre visage, celui que personne ne veut voir, mais que tout le monde connaît. Le butin, le pillage, les richesses qui changent de mains.

— Mais vous avez dit à vos généraux...

— J'ai dit ce qu'un commandant doit dire pour maintenir la discipline. Mais je ne suis pas naïf. Le baron Gros a parlé avec l'Impératrice avant notre départ. Elle lui fait comprendre qu'elle attendait certaines choses de l'expédition. Des objets d'art, des témoignages de cette civilisation lointaine.

Le capitaine sentit un froid s'insinuer dans ses veines. L'idéalisme qui l'habitait se heurtait à la réalité du pouvoir.

— Nous irons nous emparer de ce lieu ? Le Yuen-Ming-Yuen dont on parle tant ?

— Nous ferons ce que les circonstances exigeront. Si la guerre nous conduit à ce palais, si l'empereur chinois refuse de négocier, si ses troupes nous attaquent... alors oui, nous prendrons ce qui peut être pris. Mais nous le ferons de manière ordonnée, contrôlée. Pas comme des barbares, mais comme des représentants d'une nation civilisée.

— Et vous pensez qu'on peut piller de manière civilisée ?

La question était directe, insolente même. Montauban se retourna, et dans ses prunelles brillait une lueur qu'il ne lui avait jamais vue.

— Vous êtes jeune, capitaine. Vous avez des illusions sur la nature de la guerre. Vous croyez qu'il existe une manière propre de se battre, que l'honneur militaire peut préserver notre âme des noirceurs du combat. Je vous envie. J'ai eu ces illusions moi aussi, il y a des années, avant l'Algérie. Avant d'avoir vu ce que les hommes deviennent quand ils ont peur, quand ils ont faim, quand ils ont vu leurs camarades mourir.

— Mais vous êtes différent, mon général. Vous êtes un homme de principes.

— Les principes sont comme les voiles de ce navire. Ils nous font avancer quand le vent est favorable. Mais quand la tempête arrive, ce sont les ordres de l'Empereur qui comptent. Et l'Empereur veut une victoire complète. Il veut que la Chine s'ouvre au commerce français, que nos missionnaires puissent circuler librement. Il veut aussi montrer à l'Angleterre que la France est son égale. Tout cela a un prix.

Le navire tanguait, produisant des craquements familiers du bois qui travaille. Quelque part dans les entreponts, un harmonica jouait un air qui parlait de maisons lointaines et d'amours perdus.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir accepter.

— Vous n'avez pas à accepter, capitaine. Vous devez obéir. Seule vertu qu'on demande à un soldat. Cependant, je vous promets une chose : je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que nous restions des hommes d'honneur.

Il sortit de la cabine. Sur le pont, il respira l'air salé de la nuit. Au-dessus de lui, les étoiles brillaient avec une intensité qu'il n'avait jamais vue à Paris. Des constellations inconnues se dessinaient dans le ciel.

Les paroles de Louise de Montauban résonnaient dans sa tête. Elle avait vu juste. Cette expédition n'était pas ce qu'elle prétendait être. Sous les nobles objectifs diplomatiques se cachaient des ambitions plus sombres, des désirs moins avouables. Et lui, Armand Delmas, capitaine plein d'idéaux, allait être complice de quelque chose qu'il réprouvait profondément.

Les semaines passèrent avec une lenteur épuisante. Le navire progressait vers le sud, longeant les côtes d'Afrique, traversant des eaux tantôt calmes, tantôt agitées. Les soldats s'habituèrent peu à peu à la vie maritime, leurs visages prenaient des teintes halées, leurs corps s'adaptaient au roulis constant.

Un matin, alors que le soleil se levait dans une explosion de couleurs orangées, la vigie cria depuis son nid de pie.

— Terre ! Terre à tribord !

Tous les regards se tournèrent vers l'horizon. Une masse sombre se dessinait dans la brume matinale. Le cap de Bonne-Espérance. Le bout du monde connu pour beaucoup de ces hommes qui n'avaient jamais quitté la France.

Montauban se tenait sur la dunette, observant l'approche de la terre africaine. À côté de lui, le général Jamin, qui commandait un autre transport de la flottille et avait transféré sur le navire Impératrice Eugénie pour une consultation, contemplait le spectacle avec une expression indéchiffrable.

— Nous sommes à mi-chemin. Plus que deux mois et nous serons en Chine.

— Si tout se passe bien. L'océan Indien est imprévisible. Et nous ne savons pas ce que nous trouverons à Hong-kong. Les dernières nouvelles datent de plusieurs semaines.

— Pensez-vous que les Anglais soient là-bas ?

— Grant devait partir en même temps que nous. Avec un peu de chance, nous arriverons ensemble. Cela facilitera la coordination.

Jamin se tourna vers son commandant. Un homme pragmatique, peu enclin aux états d'âme, mais troublé dès le début de la traversée.

— Montauban, avez-vous réfléchi à ce qui se passera si nous devons marcher sur Pékin ? Si nous devons entrer dans cette cité interdite dont parlent les missionnaires ?

— J'y pense chaque jour.

— Et ?

— Et je ne sais pas. C'est la première fois de ma carrière que je pars en guerre sans avoir une idée claire de l'issue. L'Algérie était différente. Nous savions ce que nous affrontions. Des tribus nomades, courageuses, mais désorganisées. Ici... nous allons

frapper un empire vieux de plusieurs millénaires. Un empire qui a survécu à plus de conquérants que nous ne pouvons en compter.

— Vous doutez ?

— Je réfléchis. Ce n'est pas la même chose.

Un marin passa près d'eux en tirant sur un cordage, chantonnant un air de sa Bretagne natale.

— Les hommes ont le moral ?

— Ils s'ennuient. Bon signe. Des hommes qui s'ennuient n'ont pas peur. Mais il faudra les occuper une fois à terre. Après trois mois de mer, ils auront envie d'en découdre.

— Ils en découdront bien assez tôt. Je préfère des soldats qui s'ennuient à des soldats trop impatientes de se battre. Ces derniers font des erreurs.

La conversation dériva sur des questions tactiques, sur l'organisation des brigades, sur les besoins en munitions et en vivres. Mais tous deux partageaient la même inquiétude indicible : ils entraient dans l'inconnu, et aucune expérience passée ne pouvait véritablement les préparer à ce qui les attendait.

Le Cap de Bonne-Espérance fut doublé sans incident majeur, bien qu'une tempête les eût secoués pendant deux jours, arrachant une voile et faisant passer par-dessus bord deux tonneaux de provisions. Puis ce fut l'immensité de l'océan Indien, ce vide liquide ponctué par quelques îles perdues où ils firent escale pour se ravitailler en eau fraîche.

À Aden, port britannique au climat infernal, ils restèrent cinq jours. Les hommes purent descendre à terre, boire de la bière tiède dans des tavernes enfumées où se mélangeaient des marins de toutes nationalités. Montauban en profita pour rencontrer le gouverneur britannique, un colonel obèse et suffisant qui lui confirma que la flotte anglaise était en route vers la Chine.

— Le général Grant est un homme déterminé. Il ne laissera pas les Chinois s'en tirer cette fois. Nous allons leur montrer de quel bois se chauffe l'Empire britannique.

Montauban écoutait poliment, mais l'arrogance britannique l'agaçait. Les Anglais se considéraient comme les maîtres du monde, et leur manière de parler des autres peuples, avec un mélange de condescendance et de mépris, révélait une mentalité coloniale qui l'exaspérait.

— Nous espérons, colonel, que cette campagne sera menée dans le respect des lois de la guerre. La France ne souhaite pas être associée à des excès.

Le colonel éclata d'un rire gras qui fit trembler son triple menton.

— Les lois de la guerre ! Mon général, vous apprendrez vite que les Orientaux ne connaissent pas ces lois. Ils sont perfides, cruels, imprévisibles. Il faut leur parler dans le seul langage qu'ils comprennent : celui de la force.

Montauban se retint de répondre. Il salua froidement et quitta la résidence du gouverneur avec un pressentiment. La coordination avec les Anglais serait difficile. Leurs objectifs n'étaient pas les mêmes, leur vision du monde était radicalement différente.

De retour sur le navire, il convoqua son état-major et leur fit part de ses préoccupations.

— Nous devons être vigilants. Les Anglais ont leur propre agenda. Le commerce de l'opium, l'expansion territoriale, l'humiliation de la Chine. Nous, Français, devons rester fidèles à nos objectifs : la protection de nos missions catholiques, l'ouverture commerciale, la dignité dans la victoire.

— Si victoire il y a, murmura Favier.

— Il y aura victoire. Parce que nous n'avons pas d'autre choix.

Singapour fut leur dernière escale avant Hong-kong. Le port grouillait d'activité, un mélange de jonques chinoises, de steamers britanniques, de boutres arabes. L'air était saturé d'humidité et d'odeurs exotiques : épices, encens, poisson séché, fruits

tropicaux. Pour la plupart des soldats français, c'était leur premier contact avec l'Orient, et ils déambulaient dans les rues étroites avec des yeux émerveillés d'enfants découvrant un Nouveau Monde.

Montauban en profita pour rencontrer des marchands français établis dans la région. Ces hommes, qui vivaient en Asie, avaient une connaissance intime de la situation chinoise.

Dans un salon privé d'un hôtel colonial, il s'entretint avec un certain Monsieur Dufresne, négociant en soieries qui faisait commerce avec Canton.

— Mon général, vous ne pouvez pas imaginer l'état de chaos qui règne en Chine en ce moment. L'empire Qing est rongé de l'intérieur. La rébellion des Taiping a fait des centaines de milliers de morts. Les provinces du sud sont en guerre civile. L'empereur Hien-Fung est faible, manipulé par des conseillers incompetents.

— Ce qui devrait faciliter notre tâche, non ?

Dufresne secoua la tête avec véhémence.

— Détrompez-vous. Un empire en décomposition est plus dangereux qu'un empire fort. Parce qu'il n'a plus rien à perdre. Parce que les règles habituelles ne s'appliquent plus. J'ai vu des choses effroyables ces dernières années. Des villages entiers massacrés, des familles décimées. La violence a atteint des niveaux inimaginables.

— Les Chinois se battent-ils ?

— Oh oui, ils se battent. Pas de manière conventionnelle, peut-être. Mais ils se battent. Et si vous arrivez jusqu'à Pékin, si vous menacez le cœur de l'empire...

— Parlez franchement, monsieur Dufresne. Que redoutez-vous ?

Le marchand écrasa son cigare dans un cendrier.

— Je redoute que vous ne déchaîniez une force que personne ne pourra contrôler. Les Chinois ont une mémoire tenace. Si vous

humiliez leur empereur, si vous profanez leurs lieux sacrés, si vous pillez leurs trésors... ils ne l'oublieront jamais. Et nous, Français qui vivons ici, qui faisons commerce avec eux, nous en paierons le prix pendant des générations.

Montauban quitta cet entretien troublé. Les paroles de Dufresne résonnaient dans son esprit, rejoignant les inquiétudes de sa femme, les doutes de Delmas, ses propres interrogations. Mais il était trop tard pour reculer. Les dés étaient jetés, les troupes en route. Il ne lui restait plus qu'à faire de son mieux pour que cette campagne se termine de la manière la plus honorable possible.

Mi-février, après plus de deux mois de traversée, les côtes de Hong-kong apparurent à l'horizon. Des collines verdoyantes se découpaient sur un ciel d'un bleu limpide. Le port fourmillait de navires britanniques, leurs pavillons claquant au vent. La flotte du général Grant était là, imposante, menaçante.

Quand L'Impératrice Eugénie jeta l'ancre dans la rade, une chaloupe britannique s'approcha. À son bord, un officier en uniforme écarlate qui se présenta comme le major Worthington, aide de camp du général Grant.

— Général de Montauban, le général Grant vous présente ses compliments et vous invite à une réunion de planification demain matin à bord du HMS Furious. Lord Elgin sera également présent.

Montauban acquiesça avec raideur. Le moment qu'il redoutait était arrivé. Il allait devoir collaborer étroitement avec ces Anglais qu'il ne connaissait pas, partager avec eux les dangers et peut-être aussi les responsabilités de décisions qu'il désapprouvait.

Cette nuit-là, incapable de trouver le sommeil, il écrivit à Louise :
« Ma chère Louise,

Nous sommes arrivés à Hong-kong après une traversée qui m'a paru interminable. Les hommes vont bien, le moral est bon. Demain, je rencontrerai les Anglais pour établir notre plan de campagne.

Je pense souvent à toi, à nos filles. À Paris qui est si loin, si différent de cet Orient où nous nous trouvons. Parfois, je me demande ce que je fais ici, pourquoi j'ai accepté cette mission. Et puis je me rappelle que je suis un soldat, que mon devoir est de servir l'Empereur.

Tu m'as dit, avant mon départ, que tu craignais que je perde quelque chose de moi-même dans cette campagne. J'ai ri, avec cette particularité masculine qui refuse d'écouter les intuitions féminines. Mais tu avais peut-être raison. Je sens qu'il se passe en moi des choses que je ne peux comprendre pleinement.

Prie pour nous, ma douce. Prie pour que nous restions des hommes d'honneur, quoi qu'il arrive. Ton époux qui t'aime, Charles »

Il cacheta la lettre, sachant qu'elle mettrait des mois à arriver à Paris, que Louise la lirait alors que tout serait peut-être terminé. Mais écrire lui faisait du bien, créait un lien ténu avec ce monde qu'il avait laissé derrière lui.

Les premières batailles

La réunion du lendemain fut tout ce que Montauban avait redouté. Dans la cabine spacieuse du HMS Furious, le navire amiral britannique, une vingtaine d'officiers anglais et français se pressaient autour d'une vaste table où était déployée une carte de la région de T'ien-tsin.

Le général Grant était un homme de haute stature et aux manières cassantes. Lord Elgin, le plénipotentiaire britannique, était plus petit, plus rond, mais son regard perçant et sa voix coupante révélaient une personnalité dominante.

— Messieurs, commença Elgin en anglais avant de répéter en français approximatif, nous sommes ici pour venger l'affront que nous ont infligé les Chinois l'année dernière. Cette fois, il n'y aura pas d'échec. Nous prendrons les forts de Dagou, nous remonterons le Peï-Ho jusqu'à T'ien-tsin, et si nécessaire, nous

marcherons sur Pékin. L'empereur chinois signera le traité, ou nous le lui ferons signer de force.

Montauban attendit poliment la fin du discours, puis intervint.

— Lord Elgin, je crois qu'une attaque frontale sur les forts de Dagou serait une erreur stratégique. Les Chinois ont renforcé leurs défenses. Ils nous attendent. Je propose que nous débarquions plus au nord, à Peh-Tang, et que nous prenions les forts à revers. Les officiers britanniques échangèrent des regards où se lisait leur opinion sur ces Français qui prétendaient leur donner des leçons de stratégie.

Grant se pencha sur la carte, étudia la position de Peh-Tang, puis releva la tête.

— Général de Montauban, votre suggestion a du mérite. Mais elle présente aussi des risques. Peh-Tang est à vingt kilomètres au nord. Cela signifie une marche à travers un territoire hostile, sans couverture navale.

— Je sais. Mais c'est préférable à un assaut frontal qui coûterait des centaines de vies.

Elgin intervint, sa voix chargée d'impatience.

— Général, nous n'avons pas peur du combat. L'honneur britannique exige que nous affrontions l'ennemi là où il nous défie.

— L'honneur n'exige pas le suicide. Je ne sacrifierai pas mes hommes pour satisfaire un principe abstrait.

Les Français et les Anglais se mesuraient du regard, chacun campé sur ses positions. Ce fut le baron Gros qui tempéra la situation.

— Messieurs, nous sommes alliés dans cette entreprise. Nos objectifs sont les mêmes : forcer la Chine à respecter les traités. Les moyens d'y parvenir peuvent faire l'objet d'une discussion raisonnable. Je propose que nous étudiions les deux options en détail, que nous évaluions leurs avantages et leurs risques

respectifs, et que nous prenions une décision commune basée sur la logique militaire plutôt que sur l'orgueil national.

Les esprits s'apaisèrent. La discussion reprit, plus technique, moins passionnée. Des cartes furent déployées, des calculs effectués, des scénarios envisagés.

Après trois heures de débats, un compromis fut trouvé. Les forces alliées débarqueraient à Peh-Tang, comme le souhaitait Montauban, mais une partie de la flotte britannique effectuerait une démonstration devant les forts de Dagu pour fixer l'attention des défenseurs chinois.

Quand la réunion se termina, Montauban sortit sur le pont avec un sentiment mitigé. Il avait obtenu gain de cause sur le point essentiel, mais au prix d'une tension durable avec les Britanniques. Grant l'avait regardé avec une froideur nouvelle, et Elgin n'avait même pas daigné lui serrer la main en partant.

Le baron Gros le retrouva quelques instants plus tard, un sourire énigmatique aux lèvres.

— Vous vous êtes fait des ennemis aujourd'hui, mon général.

— Je m'en moque. Ce qui compte, ce sont mes hommes. Leur vie vaut plus que l'amitié de Lord Elgin.

— Noble sentiment. Mais nous allons devoir vivre avec ces gens pendant des mois. Cette froideur pourrait compliquer bien des choses.

Montauban haussa les épaules et fixa le port de Hong-kong qui s'étendait devant eux, fourmilière humaine où se mêlaient Chinois, Européens, Malais dans un ballet commercial incessant.

— Les Anglais finiront par comprendre que j'ai raison. Quand nous aurons pris les forts sans pertes excessives, ils oublieront leur rancœur.

— Peut-être. Ou peut-être chercheront-ils à se rattraper plus tard, à prendre une revanche sur notre prudence par une audace excessive. Les Britanniques ont parfois des réactions imprévisibles quand leur orgueil est blessé.

Ces paroles prophétiques marqueraient Montauban pendant longtemps. Mais pour l'instant, il avait d'autres préoccupations. Les préparatifs du débarquement, l'organisation logistique, la coordination avec les différents corps d'armée. Le temps de la réflexion était terminé. Celui de l'action approchait.

Des préparatifs intensifs débutèrent rapidement. Les troupes françaises s'entraînaient sur les plages de Hong-kong, simulant des débarquements, testant leur équipement dans la chaleur étouffante et l'humidité écrasante. Beaucoup de soldats tombèrent malades, frappés par des fièvres tropicales ou des dysenteries qui décimaient les rangs aussi sûrement qu'une bataille.

Le sergent Beaumont, avec sa section, participait à ces exercices quotidiens. Les recrues avaient mûri pendant la traversée, leurs traits avaient perdu cette rondeur adolescente. Ils étaient des hommes, ou du moins ce qui s'en rapprochait le plus.

Un soir, alors qu'ils bivouaquaient sur une plage, Beaumont rassembla sa section.

— Écoutez-moi bien, les gars. Dans quelques jours, nous embarquerons pour de bon. Nous remonterons vers le nord, et là-bas, nous allons nous battre. Ce ne sera pas comme les exercices. Il y aura du sang, de la peur, du chaos. Certains d'entre vous mourront. C'est la réalité de la guerre, et je ne vais pas vous mentir en vous disant le contraire.

Le silence était total. Même les insectes semblaient attendre. Dubois, le soldat qui avait tant souffert du mal de mer, demanda d'une voix tremblante :

— Sergent, comment on fait pour ne pas avoir peur ?

Beaumont le dévisagea avant de répondre.

— On n'y arrive pas. La peur est toujours là. Même pour moi, après vingt ans de service. Même pour le général. Ce qui compte, ce n'est pas de ne pas avoir peur. C'est de faire son devoir malgré

la peur. De rester à son poste. De protéger le camarade à côté de toi. Ça, c'est être un soldat.

— Et si on se retrouve face à face avec un Chinois ? Si on doit le tuer ?

— Tu le tueras. Parce que sinon, c'est lui qui te tuera. Il n'y a pas d'états d'âme dans une bataille. Il n'y a que la survie.

Le caporal Leroux, qui avait écouté en silence, intervint.

— On dit que les Chinois mutilent leurs prisonniers. Qu'ils leur coupent la tête et la plantent sur des piques.

— Des conneries de latrines. Les Chinois sont des hommes comme nous. Ils ont peur comme nous, ils souffrent comme nous, ils meurent comme nous. Ne les déshumanisez pas en imaginant des horreurs. Ça ne sert qu'à justifier nos propres atrocités.

La conversation dériva sur d'autres sujets, plus légers. Les soldats parlèrent de leurs familles, de leurs villages, de ce qu'ils feraient quand ils rentreraient en France. Beaumont les laissait rêver, sachant que ces rêves étaient parfois la seule chose qui maintenait un homme en vie dans les moments les plus sombres.

Mais tous ne rentreraient pas. Certains de ces visages qu'il voyait disparaîtraient bientôt, emportés par une balle, une maladie, ou par le hasard cruel de la guerre.

Le départ eut lieu début juillet. Une flotte imposante de navires français et britanniques quitta Hong-kong en direction du nord. Les transports de troupes étaient escortés par des frégates, leurs canons pointés vers l'horizon comme autant de promesses de violence.

Sur le pont de L'Impératrice Eugénie, Montauban regardait s'éloigner le port. Delmas se tenait à ses côtés, silencieux. Entre eux, une complicité nouvelle s'était développée, née de ces conversations nocturnes où ils partageaient leurs doutes et leurs espoirs.

— Vous êtes prêt, capitaine ?

— Autant qu'on peut l'être, mon général. J'ai pensé à ce que vous m'avez dit. Sur la nature de l'expédition, sur ce qui nous attend. J'ai essayé de me préparer mentalement.

— Et ?

— Je ne sais pas si c'est possible de se préparer à certaines choses. Il y a des situations où tous nos principes, toutes nos convictions sont mis à l'épreuve. Je prie pour avoir la force de rester fidèle à ce que je crois.

— Nous prions tous pour ça. Mais parfois, la guerre nous change malgré nous. J'ai vu des hommes bons devenir cruels, des hommes honorables commettre l'infamie. Non par choix, mais parce que les circonstances les y ont poussés. Soyez vigilant, Delmas. Restez conscient de vos actes. C'est la seule chose que je puisse vous conseiller.

La flotte progressait vers le nord, suivant la côte chinoise. Les jours se succédaient dans une tension croissante. Les soldats vérifiaient leurs armes, affûtaient leurs baïonnettes, écrivaient peut-être leur dernière lettre. L'atmosphère était électrique, chargée de cette attente qui précède les événements majeurs.

Le 1er août 1860, les côtes de Peh-Tang apparurent à l'horizon. Une plage déserte, bordée de dunes et de marais. Aucune fortification visible, aucun signe de présence militaire chinoise. Le plan de Montauban semblait fonctionner.

Le débarquement commença à l'aube. Les chaloupes allaient et venaient entre les navires et la plage, transportant hommes, chevaux, canons, munitions, vivres. Un ballet complexe, orchestré avec précision par les officiers de marine. Les Français débarquèrent au nord, les Britanniques au sud, chaque contingent marquant son territoire.

Montauban fut parmi les premiers à mettre pied à terre. Ses bottes s'enfoncèrent dans le sable mouillé, et pour la première fois depuis des mois, il sentit sous ses pieds la solidité d'une terre qui ne bougeait pas. Cette sensation, oubliée, lui rappela qu'il était

redevenu un soldat terrestre, que son élément naturel était de commander des hommes sur un champ de bataille, pas de vivre dans l'espace confiné d'un navire.

— Établissez un périmètre de sécurité. Envoyez des éclaireurs vers l'intérieur. Je veux savoir si les Chinois nous attendent quelque part.

Les heures suivantes furent un tourbillon d'activité. Les troupes se déployaient, établissaient un camp, creusaient des tranchées. Les canons étaient mis en batterie, pointés vers l'intérieur des terres. Une ligne défensive prenait forme, transformant cette plage déserte en une position fortifiée.

Le soir tombait quand les premiers éclaireurs revinrent. Leur rapport confirma ce que Montauban espérait : les Chinois n'avaient pas anticipé un débarquement à cet endroit. Les forts de Dagu, à une vingtaine de kilomètres au sud, concentraient toutes leurs forces.

— Nous avons gagné notre premier avantage. Demain, nous commencerons notre marche vers les forts. Nous les prendrons à revers et nous ferons notre premier pas vers la victoire.

L'aube du 2 août se leva dans une brume épaisse qui enveloppait le campement. Les soldats émergèrent de leurs tentes, engourdis par une nuit agitée. La chaleur était déjà accablante malgré l'heure matinale, et l'humidité collait aux uniformes comme une seconde peau.

Le général inspecta les troupes avec un œil critique. Les traits étaient tendus, mais déterminés. Ces hommes qui avaient traversé la moitié du monde étaient prêts à se battre.

Grant arriva à cheval, entouré de ses officiers. Sa rencontre avec Montauban fut cordiale, mais froide. Les deux hommes se saluèrent avec raideur, échangèrent quelques mots sur la météo et la logistique, puis se séparèrent pour rejoindre leurs troupes respectives.

— Il ne nous aime toujours pas, remarqua Delmas qui avait assisté à la scène.

— Peu importe qu'il m'aime ou non. Ce qui compte, c'est qu'il fasse son travail.

La colonne se mit en marche vers neuf heures. Dix mille Français au nord, douze mille Britanniques au sud, progressant en parallèle à travers un paysage de rizières et de villages désertés. Les paysans chinois avaient fui à l'approche de l'armée étrangère, abandonnant leurs maisons, leurs récoltes, parfois même leur bétail.

La désertion des campagnes créait une atmosphère troublante, fantomatique. Les soldats marchaient dans un calme relatif, troublé seulement par le martèlement des bottes, le cliquetis des armes, les ordres lancés par les officiers. Dans le ciel, des corbeaux tournoyaient, sentinelles noires annonçant peut-être le carnage à venir.

Le sergent Beaumont marchait en tête de sa section, scrutant l'horizon avec vigilance. Ses années de campagne en Algérie lui avaient appris à lire les signes du danger : un mouvement dans les hautes herbes, un reflet suspect, un silence trop profond. Pour l'instant, rien n'indiquait une présence ennemie, mais il restait sur ses gardes.

— Sergent, pourquoi tous ces villages sont vides ? Où sont passés les gens ?

— Ils ont fui. Ce que font les civils quand deux armées se préparent à s'affronter. Ils savent que rien de bon ne sortira de notre présence.

— Mais nous ne leur voulons pas de mal. Nous sommes là pour leur empereur, pas pour eux.

— Tu crois que les paysans font cette distinction ? Pour eux, nous sommes des envahisseurs étrangers. Des diables aux yeux ronds qui viennent de l'autre bout du monde pour semer le chaos. Et tu sais quoi ? Ils n'ont pas tort.

La conversation cessa quand un officier remonta la colonne au galop, criant des ordres. La marche s'accéléra. Des éclaireurs avaient repéré des mouvements de troupes chinoises à quelques kilomètres. L'ennemi savait qu'ils étaient là.

Le premier contact eut lieu en milieu d'après-midi. La colonne française déboucha d'un bosquet et se retrouva face à une plaine où était déployée une armée chinoise. Des milliers de soldats en uniformes colorés, des bannières claquant au vent, des tambours battant une cadence menaçante.

Montauban leva la main, et toute la colonne s'arrêta. Il examina la disposition ennemie avec attention. Les Chinois étaient nombreux, peut-être quinze à vingt mille hommes, mais leur formation semblait désorganisée. Des masses compactes d'infanterie, quelques pièces d'artillerie de conception ancienne, de la cavalerie tartare sur les flancs.

— Ils veulent nous empêcher d'atteindre les forts. Tentative vaine. Ils savent qu'ils vont perdre.

— Peut-être. Mais des hommes aux abois peuvent être redoutables.

Montauban se tourna vers Favier.

— Disposez l'artillerie sur cette crête. Je veux que vous commenciez à les arroser dès que nous serons en position. L'infanterie avancera par vagues, en maintenant la cohésion. Pas d'héroïsme inutile.

Les ordres furent transmis. L'armée française se déploya avec une précision de parade. Les canons furent mis en batterie, les bataillons d'infanterie formèrent des lignes parfaites, les tirailleurs prirent position en avant-garde.

De leur côté, les Chinois restaient immobiles, comme pétrifiés par cette démonstration de discipline militaire. Leurs tambours continuaient de battre, leurs bannières de flotter, mais on sentait une hésitation, une incertitude face à cette machine de guerre qui se mettait en place devant eux.

Le baron Gros, qui était resté en retrait avec les éléments non-combattants, rejoignit Montauban.

— Mon général, peut-être devrions-nous tenter une négociation ? Éviter un bain de sang inutile ?

— Ils ont choisi de nous barrer la route. Ils connaissent les conséquences.

— Mais songez aux implications diplomatiques. Si nous pouvons obtenir leur reddition sans combat, cela facilitera les négociations futures.

Montauban hésita. La suggestion avait du sens. Mais il connaissait aussi les risques d'une temporisation. Les Chinois pouvaient interpréter cette ouverture comme un signe de faiblesse, se renforcer pendant qu'on négociait, lancer une attaque-surprise.

— Soit. Envoyez un émissaire sous pavillon blanc. Qu'il leur dise que nous ne cherchons pas le combat, mais que nous passerons, d'une manière ou d'une autre.

Gros s'inclina et se retira pour organiser cette démarche. Un officier français, accompagné d'un interprète chinois employé à Hong-kong, s'avança vers les lignes ennemies en portant un drapeau blanc. Tous suivirent cette silhouette.

Le dialogue dura une dizaine de minutes. Puis l'officier revint au galop, son cheval écumanant.

— Mon général, les Chinois refusent de se retirer. Leur commandant dit qu'il a reçu l'ordre de nous arrêter, et qu'il préfère mourir que désobéir à son empereur.

— Il mourra. Favier, vous pouvez commencer.

Le chef d'artillerie leva son bras, puis l'abassa. Les canons français tonnèrent à l'unisson, crachant feu et fumée. Les boulets traversèrent l'air dans un sifflement mortel et s'abattirent sur les rangs chinois.

Le résultat fut dévastateur. Les formations compactes de l'infanterie ennemie offraient des cibles parfaites. Les boulets creusaient des sillons sanglants, fauchant des dizaines d'hommes à chaque impact. Les cris des blessés montaient dans l'air chaud, se mêlant au tonnerre de l'artillerie.

Beaumont, qui observait du haut de sa position avec sa section, regarda. Il avait vu des batailles, il connaissait l'horreur de la guerre. Mais dans ce spectacle, une gêne l'habitait. Ces Chinois qui mouraient par centaines n'avaient même pas eu la possibilité de se battre. Une exécution, pas une bataille.

— Sergent, murmura Dubois, les yeux écarquillés, regardez ce qu'on leur fait. C'est... c'est un massacre.

— La guerre moderne. Nos canons contre leurs lances. Notre technologie contre leur courage. Bienvenue dans le monde civilisé.

L'artillerie française pilonnait les positions chinoises. Après quinze minutes de ce déluge de fer, l'armée ennemie commença à se disloquer. Des groupes de soldats fuyaient en désordre, abandonnant leurs armes et leurs blessés. La cavalerie tartare tenta une charge sur le flanc gauche français, mais fut accueillie par les tirs nourris des chasseurs à pied. Hommes et chevaux s'effondrèrent dans un enchevêtrement de corps et de cris.

— Cessez-le-feu. Jamin, lancez la poursuite, mais avec modération. Je ne veux pas qu'on s'éparpille.

L'infanterie française avança au pas de course, baïonnette au canon. Mais il n'y avait plus grand-chose à poursuivre. L'armée chinoise s'était volatilisée, laissant derrière elle un champ jonché de morts et de mourants.

Montauban descendit de cheval et marcha parmi les cadavres. Les traits figés dans la mort le regardaient avec des expressions variées : surprise, douleur, résignation. De jeunes hommes pour la plupart, des paysans arrachés à leurs villages et jetés dans cette bataille qu'ils ne comprenaient sans doute pas.

Le capitaine le retrouva, pâle.

— Nos pertes sont minimales, mon général. Trois morts, une dizaine de blessés. Les Chinois... il doit y en avoir plus de mille.

— Évacuez nos blessés. Pour les Chinois...

Montauban hésita.

— Faites ce que vous pouvez pour les blessés. Ceux qui peuvent être sauvés. Les autres...

On ne pouvait pas sauver tout le monde.

La nuit tomba sur le champ de bataille improvisé. Les médecins français s'affairaient autour des blessés, administrant de l'opium pour la douleur, amputant les membres broyés, recousant les plaies béantes. Leurs tabliers blancs étaient maculés de sang, leurs traits marqués par la fatigue et le dégoût.

Le chirurgien-major Renaud travaillait avec une efficacité mécanique née de l'habitude. Il avait vu tant de blessures, tant de souffrances qu'il s'était forgé une carapace émotionnelle.

— Capitaine, venez voir quelque chose.

Delmas entra dans la tente faiblement éclairée par des lanternes. Une odeur douceâtre de sang et de chair brûlée le prit à la gorge. Sur des civières de fortune gisaient une dizaine de soldats chinois blessés.

— Regardez celui-ci. Une jambe broyée, le bras gauche arraché. Quelques heures de vie, tout au plus. Mais voyez son visage. Il sourit.

Le capitaine constata avec stupeur que le médecin disait vrai. Le jeune Chinois, malgré l'agonie, affichait un sourire serein. Ses lèvres bougeaient, murmurant des mots incompréhensibles.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— L'interprète m'a traduit. Il récite une prière bouddhiste. Il se prépare à mourir avec dignité.

Il sentit une oppression dans sa poitrine. Ce jeune homme qui mourait loin de chez lui, mutilé par des armes qu'il n'avait jamais

vues, affrontait son destin avec plus de courage que bien des hommes qu'il avait connus.

— Peut-on faire quelque chose pour lui ?

— Le soulager. C'est tout.

Renaud attendit un instant.

— Vous savez, capitaine, j'ai passé ma vie à soigner des soldats. Français, arabes, et maintenant chinois. Et je me demande parfois si nous ne sommes pas tous fous. Si toute cette violence, toute cette souffrance a un sens.

— La guerre a toujours existé. Elle existera toujours.

— Ce qui ne veut pas dire qu'elle est juste. Ou nécessaire.

Le jeune homme n'avait pas de réponse à cela. Il quitta la tente et marcha dans le campement, cherchant un endroit calme où rassembler ses pensées. Il finit par s'asseoir sur un rocher, à l'écart des feux et des conversations. Le ciel étoilé s'étendait au-dessus de lui, immense et indifférent aux tragédies humaines qui se jouaient en dessous.

Il pensa à ce jeune Chinois mourant, à Louise de Montauban et ses paroles prophétiques, à sa propre naïveté d'avoir cru qu'une guerre pouvait être propre et honorable. Il n'avait rien vu, il le savait. Cette escarmouche n'était qu'un prélude. Ce qui les attendait plus loin, dans les forts de Dagu, à T'ien-tsin, et peut-être à Pékin, serait bien pire.

L'armée alliée poursuivit sa progression. Les Chinois tentèrent plusieurs autres fois de les arrêter, lançant des attaques qui furent toutes repoussées avec de lourdes pertes. Les Français et les Britanniques avançaient de façon inexorable, leur supériorité technique balayant toute résistance.

Le 21 août, ils arrivèrent en vue des forts. Des constructions massives en terre et en pierre, armées de canons de tous calibres, défendues par des milliers de soldats. Mais les Français les prenaient à revers, comme l'avait prévu Montauban, tandis que la flotte britannique les bombardait de front.

La bataille fut courte, mais violente. L'artillerie française ouvrit des brèches dans les murs, l'infanterie s'y engouffra. Les combats au corps à corps furent féroces. Les Chinois se défendaient avec un courage acharné, sachant qu'ils combattaient pour leur honneur et celui de leur empereur.

Le sergent Beaumont se retrouva au cœur de la mêlée, son fusil devenu inutile, se battant à la baïonnette et à coups de crosse. Autour de lui, ses hommes hurlaient, frappaient, tuaient. La civilisation et ses règles disparaissaient dans la furie du combat. Il n'y avait plus que la survie, l'instinct primaire qui pousse un homme à éliminer l'autre avant d'être éliminé.

Dubois, le soldat qui avait tant souffert du mal de mer, se battait avec une rage qu'on ne lui aurait jamais soupçonnée. Son visage était maculé de sang, ses yeux brillaient d'une lueur sauvage. Il avait perdu toute innocence en quelques secondes de combat.

Quand les forts tombèrent, en fin d'après-midi, le bilan était lourd. Côté français, une cinquantaine de morts et plus de deux cents blessés. Côté chinois, plusieurs milliers de morts. Les survivants s'étaient enfuis en direction de T'ien-tsin, abandonnant leurs positions, leurs armes, leur honneur.

Montauban se tenait sur les remparts conquis, fixant le champ de bataille qui s'étendait en contrebas. Des cadavres jonchaient le sol, des fumées s'élevaient des bâtiments incendiés. Victoire au goût amer.

Le général Grant le retrouva, un sourire satisfait aux lèvres.

— Belle victoire, Montauban. Votre stratégie était la bonne. Je l'admets volontiers.

— Merci, général.

— Maintenant, nous pouvons remonter le Peï-Ho jusqu'à T'ien-tsin. La route de Pékin est ouverte.

Les deux hommes se serrèrent la main, scellant cette victoire commune. Mais dans le regard de Montauban, Grant aurait pu lire autre chose que la satisfaction du devoir accompli. Il aurait

pu y voir un trouble, un questionnement, peut-être même un début de remords.

Mais Grant ne cherchait pas à lire dans les yeux des hommes. Soldat simple, qui voyait le monde en termes de victoires et de défaites, d'ennemis et d'alliés. Les nuances morales ne l'intéressaient pas.

Pendant que le campement victorieux célébrait la prise des forts avec des rations supplémentaires de rhum, Montauban se retira dans sa tente et écrivit :

« Ma chère Louise,

Nous avons remporté notre première victoire majeure. Les forts de Dagu sont tombés, la route de l'intérieur est ouverte. Les hommes sont fiers, les Britanniques nous respectent à nouveau.

Et pourtant, je ne peux m'empêcher de penser à tous ces Chinois qui sont morts aujourd'hui. Ils se battaient pour leur pays, pour leur empereur. Ils savaient qu'ils allaient perdre, mais ils se sont battus quand même.

Chaque victoire me pèse un peu plus. Chaque mort me rappelle que derrière nos nobles objectifs se cachent des réalités que je préférerais ignorer.

Mais je suis un soldat. Mon devoir est d'obéir, de vaincre, de mener mes hommes au succès. Les doutes n'ont pas leur place dans une campagne militaire.

Prie pour moi, ma douce. Prie pour que je garde mon âme intacte dans tout ce chaos.

Ton époux qui t'aime et qui pense à toi chaque jour, Charles »

Il cacheta la lettre, qui ne partirait que dans plusieurs jours, quand un navire retournerait vers Hong-kong. D'ici là, beaucoup de choses pourraient arriver. D'autres batailles, d'autres morts, d'autres victoires...

La marche sur Pékin

Le lendemain, la flotte alliée commença à remonter le Peï-Ho. Les transports progressaient avec lenteur, escortés par les canonnières. Les rives du fleuve étaient désertes, les villages abandonnés. Une terre de désolation s'étendait de part et d'autre, témoignant de la violence qui avait balayé cette région.

Le 24 août, les forces alliées entrèrent dans T'ien-tsin sans résistance. La ville était vide, ses habitants ayant fui à l'approche des barbares étrangers. Seuls quelques vieillards trop faibles pour partir et des chiens errants peuplaient les rues.

Montauban établit son quartier général dans une pagode abandonnée. Les murs étaient couverts de fresques représentant des scènes de la mythologie chinoise, des dragons et des phénix dans des couleurs éclatantes. Il contempla ces images d'un monde si différent du sien, essayant de comprendre la mentalité de ce peuple qu'il combattait.

Le baron Gros le rejoignit dans la soirée, porteur de nouvelles.

— Mon général, des émissaires chinois se sont présentés. Ils demandent à négocier. L'empereur est prêt à discuter de la ratification du traité.

— Vraiment ? Après toute cette résistance, il cède ?

— Nos victoires l'ont convaincu. Il sait que s'il ne négocie pas, nous marcherons sur Pékin. Et cela, il ne peut pas le permettre. Ce serait une humiliation trop considérable.

Montauban réfléchit. La mission officielle était sur le point d'être accomplie. Le traité serait ratifié, les objectifs diplomatiques atteints. Ils pourraient rentrer en France la tête haute, ayant forcé la Chine à s'ouvrir au commerce occidental.

Mais il sentait que ce ne serait pas aussi simple. Les Britanniques voulaient plus. Lord Elgin parlait de « leçons à donner », de « châtiments exemplaires ». Et l'Impératrice Eugénie attendait ses trésors d'Orient.

— Commencez les négociations, baron. Mais ne vous pressez pas trop. Nous verrons bien où cela nous mène.

Gros s'inclina et sortit, conscient que les véritables décisions se prendraient ailleurs, dans des réunions où il ne serait pas invité, entre militaires qui avaient d'autres priorités que la diplomatie.

Les négociations s'enlisèrent. Les émissaires chinois proposaient des concessions, mais pas assez selon les Britanniques. Lord Elgin exigeait des réparations financières astronomiques, l'ouverture de nouveaux ports, des privilèges extraterritoriaux. Le baron Gros tentait de modérer ces exigences, mais sa voix était couverte par celle, plus forte, de la diplomatie anglaise.

Pendant ce temps, les soldats s'installaient dans T'ien-tsin. Les premiers habitants commençaient à revenir avec prudence, testant les intentions de ces envahisseurs. Des marchés improvisés s'organisaient, où soldats français et britanniques troquaient leurs biens contre de la nourriture fraîche, des souvenirs, parfois même des faveurs de prostituées chinoises que la misère poussait à ce commerce.

Le sergent Beaumont tentait de maintenir la discipline dans sa section, mais c'était une bataille perdue d'avance. Après des mois de mer et des semaines de combat, les hommes voulaient profiter de la vie. Tant que cela restait dans des limites acceptables, il fermait les yeux.

Un soir, alors qu'il faisait sa ronde dans les rues proches du campement, il surprit trois de ses hommes en train de forcer la porte d'une boutique apparemment abandonnée. Il s'approcha, menaçant.

— Qu'est-ce que vous faites, bande d'abrutis ?

Les trois soldats se figèrent, pris en flagrant délit. Frachon, Coulaud et un troisième, Dambach, qui avaient acquis une solide réputation de mauvais sujets.

— Sergent, on cherchait juste...

— Vous cherchiez à voler.

Beaumont les gifla tour à tour, des claques sonores qui résonnèrent dans la rue déserte.

— Combien de fois faudra-t-il vous répéter que nous ne sommes pas des pillards ? Que nous représentons l'armée française ?

— Mais sergent, protesta Dambach, les Anglais le font bien, eux. On les a vus rentrer au camp avec des caisses pleines d'objets.

— Je me fous de ce que font les Anglais. Vous êtes sous mes ordres, et mes ordres sont clairs : pas de pillage. Si j'en reprends un seul en train de voler, je le fais fouetter en place publique. Compris ?

Ils acquiescèrent, penauds. Mais Beaumont voyait dans leurs yeux que la tentation restait forte. La discipline s'effritait, petit à petit. Et il avait conscience qu'il ne pourrait pas être partout pour la maintenir.

Début septembre, les négociations s'envenimèrent brutalement. Les émissaires chinois, poussés par des éléments conservateurs de la cour impériale, durcirent leurs positions. Ils refusèrent plusieurs exigences britanniques et demandèrent le retrait des troupes alliées.

Lord Elgin, furieux, ordonna l'arrestation des émissaires. Ce fut une erreur catastrophique. Dans la confusion qui suivit, des soldats chinois capturèrent également des diplomates de rang inférieur, des interprètes, même un journaliste du Times qui accompagnait l'expédition.

Ces prisonniers furent emmenés par les Chinois à Pékin, où ils disparurent dans les geôles impériales. Pendant plusieurs jours, on n'eut aucune nouvelle d'eux. Puis, graduellement, des rumeurs commencèrent à circuler. Des rumeurs effroyables qui parlaient de tortures, de mutilations.

Montauban apprit la nouvelle lors d'une réunion d'urgence convoquée par Grant. Les officiers anglais, le visage fermé, parlaient à voix basse. Elgin marchait de long en large comme un fauve en cage.

— Ces arriérés ont osé capturer des diplomates britanniques ! tonnait-il. Violation de toutes les lois internationales ! Un affront intolérable !

— Que proposez-vous ? demanda Montauban calmement, contrastant avec l'hystérie ambiante.

Elgin le regarda, les yeux brillants de rage.

— Nous allons marcher sur Pékin. Nous allons libérer nos hommes. Et nous allons leur faire payer, à ces Chinois, leur trahison.

— Une marche sur Pékin est une entreprise risquée. Nous sommes loin de nos bases, nos lignes de ravitaillement sont étirées...

— Je me moque des risques ! coupa Elgin. Notre dignité a été bafouée. Elle sera vengée, quoi qu'il en coûte.

Le baron Gros tenta d'intervenir.

— Lord Elgin, peut-être devrions-nous d'abord tenter d'obtenir la libération de ces hommes par la négociation...

— La négociation ? Avec ces traîtres qui violent leurs propres promesses ? Jamais !

La réunion se prolongea pendant plus de deux heures, mais la décision était prise dans l'esprit d'Elgin. Les armées alliées marcheraient sur Pékin. Elles écraseraient toute résistance. Elles ramèneraient les prisonniers, de gré ou de force.

Montauban sortit de cette réunion avec un pressentiment. Les choses échappaient à tout contrôle. La mission diplomatique se transformait en expédition punitive. Et il avait l'intuition que le pire était à venir.

La marche sur Pékin commença le 18 septembre 1860. Vingt-deux mille hommes, français et britanniques, s'ébranlèrent en direction de la capitale impériale. Une colonne impressionnante qui s'étendait sur plusieurs kilomètres, serpentant à travers les plaines fertiles de la Chine du Nord.

Delmas chevauchait aux côtés de Montauban, observant le paysage qui défilait. Des villages incendiés, des champs piétinés, des cadavres de soldats chinois qui pourrissaient sous le soleil. La guerre laissait sa marque sur cette terre millénaire.

— Mon général, pensez-vous que nous retrouverons ces prisonniers vivants ?

Montauban garda son attention fixée sur l'horizon.

— Je l'espère, capitaine. Je l'espère sincèrement. Parce que s'ils sont morts, si les Chinois les ont torturés... rien ne pourra retenir la vengeance britannique. Et nous serons emportés dans cette spirale de violence, que nous le voulions ou non.

— Nous pourrions refuser. Maintenir notre distance avec les excès anglais.

— Nous sommes alliés. Notre honneur nous oblige à rester solidaires, même quand nous désapprouvons leurs actions.

— L'honneur...

Le capitaine secoua la tête.

— J'ai l'impression que ce mot perd son sens au fur et à mesure que nous avançons.

Montauban partageait ce sentiment. L'honneur militaire, les nobles principes, les belles paroles de Paris... tout cela se dissolvait dans la réalité crue de cette campagne. Il ne restait plus que la nécessité d'avancer, de vaincre, de survivre.

Et quelque part devant eux, au-delà de l'horizon, Pékin les attendait avec ses mystères et ses dangers. Le Palais d'Été dont parlaient tant les missionnaires se rapprochait. Et avec lui, la tentation, la cupidité, la possibilité d'un pillage qui marquerait à jamais l'histoire de cette expédition.

Le 21 septembre au matin, la colonne alliée reprit sa marche après une nuit agitée. Les soldats avaient dormi dans les champs, enveloppés dans leurs capotes, bercés par les bruits étranges de cette campagne chinoise : le coassement des grenouilles dans les

rizières, le hurlement lointain des chiens sauvages, parfois le cri d'un oiseau nocturne qui ressemblait à une plainte humaine.

Beaumont avait à peine fermé l'œil. Il était resté éveillé, fumant sa pipe, observant les étoiles qui brillaient. Près de lui, ses hommes ronflaient, épuisés par la marche forcée de la veille. Dubois gémissait dans son sommeil, poursuivi par des cauchemars que Beaumont pouvait aisément imaginer. Le garçon avait tué pour la première fois lors de la prise des forts de Dagu, et cette expérience l'avait marqué de manière indélébile.

Quand l'aube pointa, Beaumont réveilla sa section avec des ordres brusques. Les hommes émergèrent de leurs couvertures en grommelant, les membres engourdis, les traits tirés. Ils avalèrent un maigre petit déjeuner composé de biscuits durs et de café tiède, puis ils se mirent en rangs, attendant le signal du départ.

Delmas passa devant eux à cheval, inspectant les troupes d'un œil distrait. Il avait lui aussi mal dormi, hanté par des pensées qui le tourmentaient. La conversation qu'il avait eue avec Montauban sur le navire, les paroles prophétiques de Louise, tout cela se mêlait dans son esprit.

— Capitaine, l'interpella Beaumont, quelle est notre destination aujourd'hui ?

Il arrêta son cheval.

— Nous faisons route vers le nord-ouest. Il y a un village fortifié à une quinzaine de kilomètres. Les éclaireurs rapportent que des troupes chinoises s'y sont retranchées. Nous devons sans doute forcer le passage.

— Encore du sang. Toujours plus de sang.

— C'est la guerre, sergent. Vous le savez aussi bien que moi.

— Je sais. Mais cela ne devient pas plus facile pour autant.

Delmas approuva et se retira. Il comprenait ce que ressentait Beaumont. Lui aussi était las de ces combats incessants, de ces victoires qui avaient un goût de cendre. Mais ils n'avaient pas le

choix. Ils devaient avancer, toujours avancer, jusqu'à ce que l'empereur chinois capitule ou que leurs forces soient épuisées.

La colonne progressa pendant trois heures à travers des paysages qui alternaient entre rizières inondées et champs de sorgho. La chaleur était accablante, l'humidité saturait l'air au point qu'on avait l'impression de respirer de l'eau. Les uniformes collaient à la peau, les sacs pesaient de plus en plus sur les épaules fatiguées.

Vers dix heures, les premiers coups de feu éclatèrent. Des tireurs isolés, cachés dans les hautes herbes, harcelaient la colonne. Leurs balles sifflaient au-dessus des têtes, causant rarement des dégâts, mais maintenant les soldats dans un état de tension constante.

— Tirailleurs en avant ! hurla un officier. Nettoyez-moi ces broussailles !

Des chasseurs à pied se déployèrent en ordre dispersé, fouillant avec soin les zones suspectes. De temps à autre, une salve éclatait, suivie d'un cri. Parfois c'était un Chinois qui tombait, parfois c'était un Français. La guerre se poursuivait, implacable, réduisant les hommes à des statistiques, à des chiffres dans des rapports militaires.

Le village fortifié apparut en début d'après-midi. Une agglomération d'une centaine de maisons entourée d'un mur de terre battue. Des drapeaux chinois flottaient sur les remparts, et on apercevait des silhouettes de soldats qui allaient et venaient.

Montauban fit arrêter la colonne à un kilomètre du village et convoqua ses officiers. Ils se rassemblèrent autour d'une carte déployée sur le capot d'un chariot, étudiant la topographie des lieux.

— Position défensive classique. Ils ont l'avantage du terrain, des murs solides, sans doute des réserves de nourriture et de munitions. Un assaut frontal serait coûteux.

— Nous n'attaquerons pas de front. Favier, installez votre artillerie sur cette colline, à l'est. Vous allez pilonner les défenses.

Pendant ce temps, Collineau, vous contournez le village par le nord avec votre brigade. Quand les défenseurs seront concentrés sur notre artillerie, vous frapperez à partir de l'arrière.

— Et si les Chinois ont prévu cette manœuvre ? S'ils nous attendent au nord ?

— Nous improviserons. Mais je doute qu'ils aient les effectifs pour défendre tous les côtés en même temps.

Les ordres furent transmis. L'armée française se scinda en plusieurs groupes, chacun se dirigeant vers sa position assignée. Les soldats marchaient avec cette tension qui précède le combat, vérifiant leurs armes, ajustant leur équipement, échangeant quelques mots à voix basse.

Beaumont rassembla sa section derrière un bosquet d'arbres rabougris et leur répéta ce qu'il leur avait déjà dit à de multiples reprises.

— Écoutez-moi bien. Dans une heure, peut-être moins, nous allons attaquer ce village. Certains d'entre vous mourront. D'autres seront blessés. Je ne vais pas vous mentir en vous disant le contraire.

Il laissa ses mots faire leur effet, examinant les visages qui se crispaient, les mâchoires qui se serraient.

— Mais si vous restez ensemble, si vous vous soutenez les uns les autres, si vous obéissez aux ordres sans hésiter, vous avez une chance. Une bonne chance. Nous sommes les meilleurs soldats du monde. Ne l'oubliez jamais.

L'artillerie française ouvrit le feu à quatorze heures précises. Les canons tonnèrent dans un concert assourdissant, crachant leurs boulets de fer contre les murs du village. Le résultat fut immédiat. Des pans entiers de muraille s'effondrèrent dans des nuages de poussière, des toits s'envolèrent, des incendies éclatèrent ici et là. Depuis sa position, Montauban observait le bombardement avec une satisfaction mêlée de malaise. Démonstration de puissance écrasante, mais elle lui rappelait aussi combien la guerre moderne

était devenue impersonnelle. Les hommes mouraient à distance, tués par des projectiles lancés par des artilleurs qui ne les verraient jamais, qui ne connaîtraient jamais leur nom, qui ne porteraient jamais le poids de leur mort.

— Mon général, la brigade Collineau est en position. Elle attend votre signal pour attaquer.

— Qu'elle attende dix minutes. Je veux que les Chinois soient complètement désorientés avant de lancer l'assaut.

Ces dix minutes s'écoulèrent dans le fracas continu de l'artillerie. Les canons français tiraient avec une régularité de métronome, détruisant les défenses ennemies. Dans le village, on imaginait la panique, la terreur, les blessés qui hurlaient, les morts qui s'entassaient.

Montauban donna le signal. Un drapeau s'agita sur la colline, et la brigade Collineau se lança à l'assaut. Cinq mille hommes surgirent du nord en criant, se ruant vers les brèches ouvertes dans les murailles.

La résistance chinoise fut courte, mais intense. Les défenseurs, sonnés par le bombardement, tentèrent de repousser les assaillants avec une bravoure frénétique. Des combats au corps à corps éclatèrent dans les ruelles étroites, brutaux et sans merci.

Beaumont et sa section firent partie de la deuxième vague d'assaut. Ils découvrirent un spectacle de dévastation. Des corps démembrés jonchaient les rues, des maisons brûlaient, des blessés rampaient en gémissant.

— En avant ! hurla Beaumont. Ne vous arrêtez pas, continuez d'avancer !

Ils progressèrent dans le village en feu, repoussant les derniers îlots de résistance. Dubois tira sur un soldat chinois qui chargeait vers lui, le touchant en pleine poitrine. L'homme s'effondra en crachant du sang, ses yeux écarquillés fixant le ciel dans une expression de surprise figée.

Le jeune Français resta pétrifié, contemplant l'homme qu'il venait de tuer. Beaumont le gifla avec violence.

— Pas le temps pour ça ! Recharge ton fusil et avance !

Dubois obéit de façon mécanique, mais son visage était devenu d'une pâleur cadavérique. Quelque chose venait de se briser en lui, quelque chose qui ne se réparerait jamais.

Le combat fut bref. Quand le silence retomba, le village était conquis. Les survivants chinois s'étaient enfuis par l'ouest, abandonnant leurs blessés et leurs morts. Les Français comptaient leurs pertes : quinze morts, une quarantaine de blessés. Les Chinois avaient laissé près de trois cents cadavres.

Montauban entra dans le village à cheval, escorté de son état-major. Autour de lui, les soldats fouillaient les maisons abandonnées, à la recherche de nourriture, d'eau, parfois d'objets de valeur.

— Faites cesser le pillage. Je veux une discipline stricte. Ces gens reviendront peut-être quand nous serons partis. Ils ne doivent pas avoir l'impression que nous sommes des sauvages.

Jamin s'éloigna pour transmettre l'ordre, mais Montauban savait qu'il était limité dans son pouvoir. Le pillage était aussi vieux que la guerre elle-même. On pouvait le circonscrire, pas l'empêcher. Les soldats prenaient ce qu'ils voulaient, justifiant leurs actes par les dangers qu'ils affrontaient, par l'éloignement de chez eux, par la certitude que personne ne les punirait vraiment.

Dans une cour intérieure, le chirurgien-major Renaud avait installé son poste de secours. Des blessés étaient allongés sur des nattes, attendant leur tour. Certains hurlaient de douleur, d'autres restaient tranquilles, le regard vide. Renaud allait de l'un à l'autre, prodiguant ses soins.

— Mon général, nous avons un problème. Plusieurs de nos blessés ont été touchés par des armes empoisonnées. Des flèches trempées dans on ne sait quelle substance. Les plaies s'infectent à une vitesse terrifiante.

— Pouvez-vous les sauver ?

— Peut-être. Si nous amputons sans délai, avant que le poison ne se répande dans tout l'organisme. Mais ce sera douloureux, et je manque d'opium pour les endormir.

— Faites ce que vous pouvez. Ce sont nos hommes.

Renaud acquiesça et retourna à son travail sanglant. Montauban s'éloigna, ne pouvant supporter plus longtemps les cris des amputés. Il avait commandé des armées, remporté des victoires, reçu des décorations. Mais ces cris d'hommes mutilés le hantaient plus que n'importe quelle bataille.

La nuit tomba sur le village conquis. Les soldats français établirent leur campement dans les ruines, allumant des feux pour se réchauffer. L'atmosphère était singulière, mélange de soulagement d'avoir survécu et de malaise face à la destruction qu'ils avaient causée.

Beaumont s'assit avec ses hommes autour d'un feu, partageant une ration de bœuf en conserve qui avait un goût métallique peu appétissant. Personne ne parlait. Les soldats mangeaient sans bruit, perdus dans leurs pensées.

Ce fut Leroux qui brisa ce silence oppressant.

— Sergent, vous avez déjà tué un homme de près ? Je veux dire, en le regardant ?

Beaumont poursuivit son repas sans répondre tout de suite. Question qu'on lui avait posée des dizaines de fois au fil des ans, et il n'avait jamais trouvé de réponse satisfaisante.

— Oui. En Algérie. Un rebelle qui m'avait pris par surprise dans une oasis. Nous avons lutté pendant ce qui m'a semblé une éternité. J'ai fini par lui planter mon couteau dans la gorge. J'ai senti son sang chaud couler sur mes mains. J'ai vu la lumière s'éteindre dans ses yeux.

— Et comment... comment vous avez fait pour continuer ? Pour vivre avec ce souvenir ?

— On n'a pas le choix. On continue parce qu'on doit continuer. On boit un peu plus que de raison, on essaie de ne pas trop y penser, on se concentre sur les camarades qui sont vivants.

Il attendit un instant.

— Et puis, avec le temps, le souvenir devient moins vif. Pas qu'on oublie, non. On n'oublie jamais. Mais ça fait moins mal.

Dubois, qui avait à peine touché à sa nourriture, intervint d'une voix étranglée.

— Je l'ai tué aujourd'hui. Ce Chinois. Je l'ai regardé mourir. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander qui il était. S'il avait une famille. Des enfants qui l'attendaient quelque part, qui ne sauront jamais ce qui lui est arrivé.

— Ne fais pas ça. Ne t'inflige pas cette torture. Tu as fait ce que tu devais faire. Tu as défendu ta vie et celle de tes camarades. C'est tout ce qui compte.

— Mais c'était un homme, sergent. Un être humain, comme nous. Il ne nous avait rien fait.

— Il portait un uniforme ennemi. Il défendait une position contre laquelle nous devions attaquer. C'est suffisant. La guerre n'est pas une affaire personnelle, Dubois. C'est une affaire d'États, de politiques, de choses qui nous dépassent tous.

Le jeune soldat inclina négativement la tête, peu convaincu. Il se leva et s'éloigna du feu, cherchant la solitude. Beaumont le laissa partir, sachant que chacun devait affronter ses démons à sa manière.

Dambach qui avait écouté l'échange, cracha dans le feu.

— Tout ça pour quoi ? Pour forcer les Chinois à acheter notre marchandise ? Pour que les commerçants s'enrichissent pendant qu'on meurt ici ?

— Attention, Dambach. Ce genre de discours peut te mener devant le conseil de guerre.

— Je m'en fous. Je dis ce que tout le monde pense. Cette expédition n'a aucun sens. On tue des gens qui ne nous ont rien fait, on détruit des villages, on brûle des récoltes. Et pour quoi ? Pour l'honneur de l'Empire ?

Beaumont resta muet. Il partageait ces doutes. Mais il était sergent, il devait maintenir la discipline, préserver le moral. Il ravala ses propres questions et se força à sourire.

— Cette guerre aura un sens quand nous rentrerons en France, couverts de gloire, avec de l'argent plein les poches et des médailles sur la poitrine. Ça compte, les gars. Pas la philosophie. La récompense.

Mais ses paroles sonnaient faux, même à ses propres oreilles.

Le Palais d'Été

Pendant ce temps, dans une maison abandonnée transformée en quartier général temporaire, Montauban présidait une réunion avec ses principaux officiers. Le général Grant était également présent, ainsi que Lord Elgin et le baron Gros. L'atmosphère était tendue.

— Messieurs, entama Elgin en arpentant la pièce, nous avons reçu des nouvelles de nos prisonniers. Des nouvelles effroyables. Il s'arrêta et se tourna vers à l'assemblée, ses traits contractés par l'émotion.

— Dix-huit de nos hommes sont morts. Morts dans les geôles chinoises, après avoir été torturés de la manière la plus barbare qui soit. Leurs corps ont été retrouvés, mutilés, défigurés. Certains avaient été attachés dans des positions impossibles jusqu'à ce que leurs membres se brisent. D'autres avaient été privés d'eau et de nourriture jusqu'à mourir de soif.

Un silence horrifié suivit ces révélations. Même les officiers français les plus endurcis pâlirent à l'énumération de ces atrocités.

— Inacceptable. Violation de toutes les lois de la guerre, de toutes les conventions entre nations civilisées. Les Chinois doivent payer pour ces crimes. Ils doivent être châtiés de manière exemplaire.

— Que proposez-vous ?

— Je propose que nous détruisions quelque chose de précieux pour eux. Quelque chose qui leur fera comprendre qu'on ne traite pas les envoyés britanniques de cette manière.

— Vous parlez du Palais d'Été ?

Elgin fit face au Français, le regard inflexible.

— Le Palais d'Été est le lieu de résidence favori de l'empereur. C'est là qu'il garde ses trésors les plus précieux, ses objets d'art les plus rares. Sa destruction serait un coup violent pour le prestige impérial.

— Ce serait aussi un acte de vandalisme culturel sans précédent, objecta Gros. Vous parlez de détruire des siècles d'art et de civilisation. Des œuvres irremplaçables.

— Je parle de justice, baron Gros. De vengeance pour des hommes torturés à mort. Vos scrupules ne pèsent pas lourd face à ces atrocités.

Le baron se tourna vers Montauban, cherchant du soutien. Mais le général français restait silencieux, le visage fermé. Il réfléchissait à la situation, pesant les différentes options.

— Mon général, vous ne pouvez pas cautionner cela. La France a toujours défendu les arts, la culture, la préservation des héritages de l'humanité. Nous ne pouvons pas nous associer à la destruction délibérée d'un monument historique.

— Les Chinois ont torturé à mort des diplomates. Fait qui exige une réponse.

— Mais pas celle-là ! Pas la destruction gratuite ! Il existe d'autres moyens de punir les responsables, de leur faire payer leurs crimes.

— Lesquels ? demanda Elgin avec mépris. Une amende ? Une clause supplémentaire dans le traité ? Les Chinois se moquent de ces punitions. Ils ne comprennent que la force, que la démonstration de puissance.

Grant, qui était resté silencieux jusque-là, intervint.

— Lord Elgin a raison. Nos hommes ont été massacrés. Nous devons répondre. La question n'est pas de savoir si nous devons agir, mais comment et avec quelle ampleur.

La discussion se poursuivit pendant une vingtaine de minutes, opposant ceux qui voulaient une vengeance éclatante et ceux qui plaidaient pour la modération. Aucune décision formelle ne fut prise. Elgin déclara qu'il consulterait Londres, Montauban promit d'en référer à Paris. Mais tous savaient que les communications prenaient des mois, et que les décisions seraient prises sur le terrain, par des hommes qui n'avaient pas le temps d'attendre des instructions venues de si loin.

Quand la réunion se termina et que les participants se dispersèrent, Montauban retint Delmas.

— Capitaine, qu'en pensez-vous ? Honnêtement.

Delmas hésita. La question était piégée. Dire la vérité risquait de mettre en danger sa carrière. Mais mentir trahirait les valeurs qu'il s'efforçait de préserver.

— Je pense, mon général, que nous sommes sur une pente dangereuse. Que chaque acte de violence en appelle un autre. Que si nous détruisons ce palais, nous franchirons une ligne que nous ne pourrions plus repasser.

— Et si nous ne le détruisons pas ? Si nous laissons les Britanniques le faire seuls ?

— Nous pourrions au moins nous regarder dans une glace sans trop de honte. Nous ne serons pas complices de cet acte.

— Vous êtes un idéaliste. C'est admirable. Mais l'idéalisme ne survit pas à la guerre. Tôt ou tard, vous devrez faire des compromis. Tout le monde en fait.

— Pas vous. Vous avez des valeurs qui transcendent ces contingences.

— Je suis un homme qui obéit. Nuance.

L'officier salua et s'éclipsa, laissant Montauban seul avec ses pensées. Le général s'assit sur un tabouret. Il pensait à Louise, à ses filles, à Paris qui lui semblait appartenir à un autre monde. Il pensait à ces dix-huit hommes torturés à mort, à leur souffrance, à leurs familles qui recevraient bientôt la terrible nouvelle. Il pensait aussi à ce palais mystérieux dont tout le monde parlait, à ces trésors qui attisaient tant de convoitises.

Et il se demandait, pour la centième fois, comment il avait pu en arriver là. Comment un homme qui se croyait honorable, qui avait consacré sa vie au service de la France, pouvait se retrouver complice d'actes qu'il réprouvait.

Les jours suivants, l'armée alliée poursuivit sa progression vers Pékin. D'autres villages furent pris, d'autres batailles furent livrées. Les victoires s'accumulaient, mais le coût humain augmentait aussi. Chaque jour amenait son lot de morts et de blessés, de soldats épuisés par la marche et la chaleur, de malades terrassés par les maladies tropicales.

Le moral des troupes se dégradait rapidement.

Dans sa section, Beaumont faisait de son mieux pour maintenir la cohésion. Il organisait des jeux de cartes le soir, racontait des histoires de ses campagnes passées, distribuait son propre tabac quand le ravitaillement tardait. Mais la discipline s'effritait.

Dubois était devenu taciturne. Il accomplissait ses tâches de façon mécanique, mais son regard était vide, perdu dans des pensées que personne ne pouvait atteindre. Beaumont s'inquiétait pour lui. Il avait vu d'autres soldats sombrer ainsi dans une mélancolie qui pouvait les conduire à la désertion ou pire, au suicide.

Dambach, à l'inverse, était devenu cynique et amer. Il critiquait ouvertement les officiers, remettait en question les ordres,

encourageait le pillage et la violence gratuite. Un élément de perturbation que Beaumont devait surveiller sans cesse.

Un soir, alors que la section bivouaquait près d'un ruisseau, Beaumont prit Dambach à part.

— Tu vas te calmer. Tes commentaires démoralisent les autres. Si tu continues, je te fais mettre aux fers.

— Pour quel motif ? Pour avoir dit la vérité ?

— Pour insubordination. Pour atteinte au moral des troupes. Choisis la formulation que tu préfères. Le résultat sera le même : tu seras puni.

Dambach cracha par terre avec mépris.

— Vous êtes tous les mêmes, vous les sous-offs. Toujours à lécher les bottes des officiers. Jamais à penser aux hommes que vous commandez.

Beaumont saisit Dambach par le col et le plaqua contre un arbre.

— Écoute-moi bien, petit con. J'ai vu des choses que tu ne peux même pas imaginer. J'ai enterré plus de camarades que tu n'en as jamais connus. Et si je suis là, si je suis sergent, c'est parce que je me soucie de mes hommes. Parce que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'ils rentrent vivants en France.

— En les envoyant se faire tuer dans des batailles inutiles ?

— En les gardant disciplinés, organisés, soudés. Parce que dans cette guerre, c'est la seule chose qui peut les sauver. Pas tes plaintes, pas tes critiques. La discipline et la solidarité.

Il lâcha Dambach qui se retira en marmonnant des insultes. Beaumont n'avait pas convaincu le soldat. Mais peut-être l'avait-il fait réfléchir, au moins pour le moment.

Le 6 octobre 1860 fut une date qui resterait gravée dans l'histoire de cette campagne. Ce jour-là, les armées alliées atteignirent les environs de Pékin. La capitale impériale se dressait devant eux, ses murailles imposantes se découpant sur l'horizon, ses toits de tuiles vernissées brillant au soleil.

Mais ce n'était pas la ville qui intéressait les Britanniques. C'était ce qui se trouvait à une dizaine de kilomètres au nord-ouest : le Palais d'Été, ce fameux Yuen-Ming-Yuen dont tout le monde parlait.

Des éclaireurs avaient reconnu les lieux et étaient revenus avec des descriptions enthousiastes. Des jardins immenses, des pavillons par centaines, des lacs artificiels, des ponts de marbre. Et surtout, disait-on, des trésors inestimables, accumulés pendant des siècles par les empereurs chinois.

L'empereur Hien-Fung avait fui Pékin quelques jours auparavant, emmenant avec lui une partie de sa cour vers Jehol, sa résidence d'été en Mandchourie. Le Palais d'Été était quasi abandonné, gardé seulement par quelques eunuques et serviteurs qui n'opposeraient aucune résistance.

Lord Elgin convoqua une réunion. Dans la tente du commandement britannique, tous les officiers supérieurs étaient rassemblés. L'atmosphère était électrique, chargée d'une excitation qui rappelait celle des chercheurs d'or avant une ruée.

— Messieurs, nous allons occuper le Palais d'Été. Nous allons sécuriser les lieux et inventorier ce qui s'y trouve. Puis, nous déciderons de la suite.

— Que voulez-vous dire par « la suite » ? demanda le baron Gros d'un ton méfiant.

— Je veux dire que nous examinerons toutes les options. Y compris celle d'une destruction complète.

— Non ! s'exclama Gros en se levant brusquement. Je m'y opposerai de toutes mes forces ! Vous ne pouvez pas détruire un tel monument ! C'est... c'est de la barbarie !

— C'est de la justice. Nos hommes ont été torturés. Leur mort doit être vengée.

Montauban intervint, tentant de calmer le jeu.

— Messieurs, ne précipitons rien. Allons d'abord voir ce palais de nos propres yeux. Ensuite, nous prendrons une décision informée, en consultation avec nos gouvernements respectifs.

— Nos gouvernements sont à des mois d'ici. Nous devons agir, avec les informations dont nous disposons.

— C'est pour cela que nous devons être prudents. Une décision prise à la hâte pourrait avoir des conséquences que nous ne mesurons pas.

La discussion tourna en rond sans qu'aucun consensus n'émerge. Il fut décidé que les troupes françaises et britanniques se rendraient ensemble au Palais d'Été le lendemain matin pour une reconnaissance en force. Ce qui se passerait ensuite dépendrait de ce qu'ils y trouveraient.

Cette nuit-là, peu de gens dormirent dans le camp allié. Les soldats murmuraient entre eux, spéculant sur les richesses qui les attendaient. Certains parlaient de jade vert, d'or massif, de porcelaines anciennes valant des fortunes. D'autres évoquaient des objets magiques, des talismans dotés de pouvoirs mystérieux. L'imagination s'enflammait, attisée par des mois de privations et de dangers.

Beaumont écoutait ces conversations. Il sentait qu'il allait se passer des choses graves, que les événements échappaient à tout contrôle. Il avait vécu assez pour reconnaître ces moments où l'histoire bascule, où des hommes ordinaires commettent des actes extraordinaires, dans le bon ou dans le mauvais sens.

— Sergent, c'est vrai qu'il y a de l'or là-bas ? Qu'on va pouvoir se servir ?

— Je ne sais pas ce qu'il y a là-bas. Et même s'il y a de l'or, ce n'est pas à nous. Ça appartient à l'empereur de Chine.

— L'empereur qui a fait torturer nos prisonniers ? Qui nous a fait la guerre sans raison ?

— Même lui. Voler reste du vol, peu importe la justification qu'on se donne.

— Mais si les officiers nous le permettent ? Si c'est considéré comme un butin de guerre ?

Beaumont soupira.

— Si les officiers le permettent, vous devrez suivre vos consciences. Mais moi, je ne prendrai rien. Pas un sou, pas un objet. Je rentrerai en France les mains vides.

Les hommes baissèrent les yeux, mal à l'aise. Ils respectaient Beaumont, et ses paroles avaient du poids. Mais la tentation serait forte, ils le savaient. Très forte.

L'aube du 6 octobre 1860 se leva dans une brume dorée qui enveloppait la campagne chinoise d'une beauté irréaliste. Les armées alliées se mirent en marche vers dix heures, suivant la route qui menait au nord-ouest de Pékin. Une colonne impressionnante : vingt mille hommes, Français et Britanniques mélangés, avançant dans un ordre qui tenait plus de la procession que de la formation militaire.

Montauban chevauchait en tête avec Grant, Elgin et le baron Gros. Personne ne parlait. Chacun était perdu dans ses pensées, anticipant ce qu'ils allaient découvrir.

Ils traversèrent d'abord des villages abandonnés, puis des champs cultivés laissés à l'abandon. La guerre avait vidé la région de ses habitants, transformant un paysage autrefois prospère en une sorte de no man's land fantomatique.

Vers midi, ils aperçurent les premiers bâtiments du Palais d'Été. Des structures élégantes, aux toits recourbés, entourées de jardins soigneusement entretenus. Des pins centenaires montaient la garde, leurs branches tordues créant des ombres complexes sur le sol.

Plus ils avançaient, plus le spectacle devenait impressionnant. Le Palais d'Été n'était pas un seul bâtiment, mais un complexe gigantesque s'étendant sur plusieurs kilomètres carrés. Des pavillons, des temples, des galeries, des ponts, des kiosques se

succédaient dans une harmonie architecturale qui témoignait de siècles de raffinement.

— Mon Dieu, murmura le baron Gros, c'est magnifique. Vraiment magnifique.

Même Elgin sembla impressionné, bien qu'il s'efforçât de ne rien laisser paraître. Grant, plus pragmatique, étudiait les lieux avec un œil de militaire, cherchant les positions stratégiques, les points de défense éventuels.

Ils arrivèrent devant le palais principal, celui où résidait d'habitude l'empereur. Une construction majestueuse, d'une élégance sobre, entourée d'une cour pavée de marbre blanc. Les portes étaient grandes ouvertes, comme si on les invitait à entrer.

Montauban descendit de cheval et s'avança. Ses bottes résonnaient, produisant un écho qui semblait se répercuter à l'infini. Il franchit le seuil et se retrouva dans une vaste salle dont la splendeur lui coupa le souffle.

Des colonnes laquées rouge et or soutenaient un plafond décoré de dragons. Des paravents de soie ornaient les murs, représentant des scènes de la mythologie chinoise avec des couleurs d'une vivacité stupéfiante. Des vases en porcelaine, hauts de plusieurs mètres, étaient disposés de façon symétrique le long des murs. Des tables en bois précieux supportaient des objets d'art innombrables : jades, bronzes, cristaux de roche, ivoires sculptés.

Un musée, une collection accumulée par des empereurs qui avaient fait de la beauté une obsession. Chaque objet avait été choisi avec soin, disposé avec art, préservé avec dévotion.

Le capitaine, qui avait suivi Montauban, resta figé sur place, incapable de détacher son attention de ce spectacle.

— Mon général, chuchota-t-il, c'est incroyable. Je n'ai jamais rien vu de tel, même au Louvre.

— Moi non plus, Delmas. Moi non plus.

D'autres officiers entrèrent, puis des soldats. Bientôt, la salle se remplit d'uniformes français et britanniques, contrastant

violemment avec l'harmonie délicate des lieux. Les hommes marchaient sur la pointe des pieds, comme dans une église, intimidés par tant de beauté.

Le baron Gros retrouva Montauban, les larmes aux yeux.

— Mon général, vous voyez ce que je vois ? Ce n'est pas un palais. C'est un trésor de l'humanité. Si nous le détruisons, si nous le pillons, nous commettrons un crime qui entachera à jamais notre honneur.

Montauban continuait de regarder autour de lui, essayant d'absorber la magnificence du lieu. Il pensait à l'Impératrice Eugénie, à sa demande voilée de rapporter des objets d'art. Il pensait aux soldats qui attendaient dehors, affamés de récompenses après tant de sacrifices. Il pensait à Elgin et à son désir de vengeance.

Et il comprenait qu'il se trouvait à un carrefour de l'Histoire. Que ce qui se déciderait dans les prochaines heures aurait des répercussions pendant des décennies, peut-être des siècles.

— Baron Gros, je partage vos sentiments. Mais je crains que nous ne soyons plus maîtres des événements. Des forces plus puissantes que nous sont à l'œuvre ici. La vengeance, la cupidité, l'ambition impériale. Tout cela converge vers ce lieu, et je ne sais pas si nous pourrions empêcher ce qui doit arriver.

— Vous êtes le commandant des forces françaises. Vous avez le pouvoir de refuser.

— J'ai le pouvoir d'obéir. C'est différent.

À l'extérieur, les soldats commençaient à explorer les autres bâtiments du complexe. Ils découvraient salle après salle, pavillon après pavillon. Des bibliothèques contenant des milliers de manuscrits anciens. Des galeries d'art exposant des peintures de maîtres chinois. Des chambres du trésor où s'entassaient des lingots d'or et d'argent.

L'excitation montait. Les voix devenaient plus fortes, les gestes moins respectueux. Quelqu'un renversa un vase qui se brisa avec

un bruit cristallin. Ce fut comme un signal. Soudain, la retenue vola en éclats.

Les soldats se ruèrent dans les salles, s'emparant de tout ce qui brillait, de tout ce qui semblait avoir de la valeur. Les Britanniques étaient les plus agressifs, leurs troupes coloniales en particulier, mais les Français ne tardèrent pas à suivre. L'ordonnancement minutieux des collections ne résista pas à l'assaut de ces hommes qui voyaient là une opportunité de richesse qu'ils ne retrouveraient jamais.

Beaumont, qui était resté avec sa section dans la cour principale, vit le début du pillage avec horreur.

— Non ! hurla-t-il. Vous n'avez pas le droit ! C'est du vol !

Mais sa voix se perdit dans le vacarme. Les hommes ne l'écoutaient plus. Même ceux de sa propre section hésitaient, regardant leurs camarades se gorger de butin, se demandant pourquoi eux devraient rester les mains vides.

Dubois s'approcha de Beaumont, le visage tourmenté.

— Sergent, qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne fait rien. On ne prend rien. On garde notre dignité, même si personne d'autre ne la garde.

— Mais les autres...

— Je me fous des autres ! Je me fous de ce que font ces voleurs ! Toi, Dubois, tu vaux mieux que ça. Tu vaux mieux que cette meute de pillards.

Le jeune soldat approuva, les larmes aux yeux. Il resta aux côtés de Beaumont, regardant le saccage se poursuivre avec un sentiment de honte et d'impuissance.

À l'intérieur du palais principal, le général de Montauban assistait au désastre. Autour de lui, ses propres officiers tentaient de maintenir un semblant d'ordre, mais c'était peine perdue. Le pillage avait commencé, et rien ne pouvait l'arrêter.

Le général Jamin s'approcha, le visage rouge de colère.

— Mon général, il faut faire quelque chose ! Nos hommes se conduisent comme des primitifs ! Ils détruisent tout, ils volent tout !

— Je sais, Jamin. Je sais.

— Donnez un ordre ! Faites-les arrêter !

Montauban fit face à son subordonné, et Jamin vit dans ses yeux une résignation qu'il n'y avait jamais vue auparavant.

— Un ordre ? Et qui l'exécutera ? Les hommes sont déchaînés. Si j'essaie de les arrêter par la force, ils se retourneront contre nous. Vous connaissez l'histoire militaire, Jamin. Vous savez ce qui arrive quand une armée goûte au pillage. Elle devient incontrôlable.

— Nous allons rester là, à regarder sans réagir ? À laisser détruire des siècles de civilisation ?

— Nous allons essayer de limiter les dégâts. De préserver ce qui peut l'être. Mais nous ne pourrons pas tout sauver. Désignez des commissaires. Qu'ils choisissent les pièces les plus précieuses et les mettent à l'abri. Le reste... le reste suivra son cours.

Jamin voulut protester, mais il comprit que c'était inutile. Il salua et s'éloigna pour exécuter l'ordre, la rage au cœur.

Delmas, qui avait entendu l'échange, rejoignit Montauban.

— Mon général, c'est donc ainsi que se termine notre aventure ? Dans le pillage et le déshonneur ?

— L'honneur est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre. Nous sommes allés trop loin. Nous devons vivre avec les conséquences de nos actes.

— Mais vous aviez dit... Vous aviez promis que nous resterions des hommes d'honneur. Même dans les pires circonstances.

— J'ai essayé. Dieu sait que j'ai essayé. Mais j'ai échoué.

— Et vous échouerez aussi, un jour. Parce que la guerre ne laisse pas de place aux saints. Seulement aux survivants.

Il se dégagea et sortit du palais. Il avait besoin d'air, d'espace, de distance par rapport à cette horreur. Dehors, le pillage continuait. Des soldats sortaient des bâtiments chargés d'objets hétéroclites. Certains se battaient pour un même vase, le brisant dans leur lutte. D'autres buvaient de l'alcool trouvé dans les réserves impériales, s'enivrant dans la chaleur de l'après-midi.

Le chaos. Un chaos organisé, ritualisé même, comme si le pillage faisait partie intégrante de la guerre, comme si c'était une récompense méritée.

Le baron Gros tentait de sauver ce qu'il pouvait. Avec quelques officiers français qui partageaient ses scrupules, il constituait une modeste collection d'objets qu'il espérait préserver. Mais c'était une goutte d'eau dans un océan de destruction.

Les heures passèrent. Le soleil commença à décliner. Le pillage se poursuivait, plus anarchique à mesure que les soldats s'enivraient. Des bagarres éclataient, des coups de feu retentissaient de temps à autre.

Et puis, vers le soir, Lord Elgin convoqua une nouvelle réunion. Dans la cour principale du palais, il fit une annonce.

— Messieurs, j'ai pris une décision. Ce palais doit être détruit. Entièrement. Nous y mettrons le feu. Ce sera notre réponse aux monstruosité commises contre nos prisonniers. Ce sera notre message à l'empereur de Chine : on ne bafoue pas impunément l'honneur britannique.

CHAPITRE 2 - LE TRÉSOR DU FILS DU CIEL

Le 7 octobre 1860, à l'aube naissante, le général Charles Cousin de Montauban convoqua ses trois meilleurs officiers dans la salle du trône. Le capitaine d'artillerie Jacques Bessières, ancien élève de Polytechnique qui avait étudié l'histoire de l'art. Le commandant Henri Fould, collectionneur d'antiquités chinoises. Et le colonel François Lambert, qui avait passé deux années en Égypte et rapporté des dizaines de caisses d'artefacts orientaux.

— Le pillage commencé depuis hier continue aujourd'hui. Nous allons l'organiser. Vous trois, vous êtes les plus cultivés de cette armée. Vous allez devenir commissaires aux prises de guerre. Votre mission : répertorier les objets les plus précieux. Ceux qui méritent d'entrer dans les collections impériales. Vous en choisirez trois cents. Pas davantage – le transport sera déjà un cauchemar. Ces objets seront envoyés à l'Empereur et à l'Impératrice Eugénie. Au travail, messieurs. Vous avez carte blanche dans tout le palais. Prenez le temps d'examiner, de comparer, de choisir. Je veux que ces trois cents objets soient les plus beaux, les plus précieux, les plus remarquables. Ils témoigneront de cette campagne. Ils entreront dans l'Histoire.

Le colonel Lambert prit la parole :

— Par où commençons-nous, mon général ?

— Par cette salle. Le trône impérial se trouve là-bas, sur l'estrade. Évacuez les soldats qui entrent et qui sortent. Commencez par les insignes du pouvoir. Ensuite, vous explorerez le reste du palais. Prenez des notes. Établissez un inventaire précis. Dans trois jours, je veux votre liste.

— Bien, mon général.

Le grand salon du trône

Ils s'approchèrent de l'estrade où se dressait le trône impérial. Le colonel gravit les marches de marbre le premier, suivi de ses deux

subordonnés. Leurs bottes résonnèrent dans le silence oppressant de la salle désormais déserte.

Le trône était taillé dans un bloc de bois de santal massif, incrusté de nacre et de jade. Le dossier, haut de deux mètres, était orné d'un dragon à cinq griffes dont les yeux étaient formés de rubis birmans de la grosseur d'un œuf de pigeon.

Le commandant Fould se pencha sur les gemmes :

— Ces rubis doivent peser cinquante carats chacun, peut-être davantage. Et la qualité de la taille... Pas une inclusion visible.

Le capitaine Bessières s'était assis sur les marches, contemplant le trône avec une expression étrange.

— Vous savez ce qui me frappe, messieurs ? Ce trône n'a sans doute pas été utilisé depuis des mois. L'empereur ne venait plus ici. Il s'était réfugié à Rehe, dans sa résidence d'été. Ce trône est vide. Le pouvoir qu'il symbolise s'est évaporé.

— Vous divaguez, Bessières, répliqua le commandant avec un sourire.

— Peut-être. Mais ce coussin de soie jaune ne porte aucune trace récente. Pas un pli, comme si le temps s'était arrêté ici. Pour cette dynastie, pour cet empire, le temps s'est arrêté le jour où nous avons débarqué à T'ien-tsin.

— Ne soyez pas si dramatique, capitaine. Les Qing survivront à cette guerre. Ils signeront un traité, paieront des indemnités, ouvriront des ports. Mais ils resteront au pouvoir.

— Pour combien de temps ? Dans cinquante ans, dans cent ans, la Chine sera-t-elle encore un empire ? Ou sera-t-elle devenue une colonie européenne, comme l'Inde ?

Le capitaine se leva, époussetant son uniforme :

— Personne ne peut coloniser la Chine. Elle est trop vaste, trop peuplée, trop ancienne. Non, la Chine restera chinoise. Mais elle devra s'adapter au monde moderne.

Le colonel s'était approché du trône, l'examinant de près.

— Oubliez le trône, trancha-t-il. Il est trop volumineux. Nous ne pourrions jamais le transporter. Ce sont les objets sur cette table qui nous intéressent.

Il descendit de l'estrade et se dirigea vers la table basse de palissandre disposée devant le trône.

— Venez voir, messieurs.

Ils se regroupèrent. Plusieurs objets y étaient disposés avec un soin rituelique : deux sceptres de jade, une tablette, des sceaux, un brûle-parfum.

Le commandant sortit son carnet de sa poche, l'ouvrit à une page vierge.

— Premier objet. Un bâton de commandement. Sceptre impérial. Ruyi.

Il tendit la main, hésita un instant – comme s'il craignait de commettre un sacrilège – puis saisit le sceptre. Long d'environ soixante-dix centimètres, il était taillé dans un seul bloc de jade néphrite d'un vert profond, presque noir.

— Sentez le poids de cette chose.

Il le passa à Fould, qui le soupesa avec respect.

— Il doit peser trois kilos ? Quatre ?

— Au moins quatre, confirma le colonel. Un bloc de jade de cette taille, d'une couleur aussi pure... inestimable.

Le commandant passa ses doigts sur la surface lisse.

— C'est froid au toucher, mais en même temps... il y a quelque chose de vivant dans cette pierre. Vous le sentez ?

Le capitaine Bessières s'approcha :

— Les Chinois disent que le jade possède un qi, une énergie vitale. Ils le considèrent comme plus précieux que l'or ou les diamants.

— Une énergie vitale, répéta Lambert avec un sourire sceptique. Vous y croyez, capitaine ?

— Non, mon colonel. Tenez-le pendant quelques minutes. Il se réchauffe.

Lambert reprit le sceptre et l'examina plus attentivement.

— L'extrémité se termine par une tête de champignon. Le lingzhi, symbole de longévité et de bon augure. Et là, des caractères gravés tout le long. De la calligraphie très fine.

Le commandant se pencha.

— Capitaine, vous pouvez déchiffrer ces inscriptions ?

— Quelques caractères seulement, mon commandant. J'ai étudié avant la campagne, sans maîtriser la langue. Mais assez pour reconnaître certains mots. Ceci est de la poésie. Des poèmes composés par l'empereur Qianlong lui-même.

— Un empereur qui écrit de la poésie sur ses sceptres, s'étonna Fould. Chez nous, les rois font graver leurs armoiries et leurs titres. Eux, ils gravent des poèmes.

— Pour les Chinois, un souverain doit être un lettré accompli. La force militaire ne suffit pas. Il faut maîtriser les classiques, composer des poèmes, pratiquer la calligraphie. Un empereur ignorant serait impensable.

— Et pourtant, ils ont perdu la guerre contre nous, fit remarquer le colonel.

— Leur raffinement n'est pas une arme de guerre, mon colonel. Mais dans mille ans, qui se souviendra de cette guerre ? Personne. Mais les poèmes de Qianlong seront toujours lus, ce sceptre sera toujours admiré.

— Une belle consolation pour une défaite militaire, ironisa Fould. Vous rendez-vous compte de ce que nous faisons ? L'empereur tenait ce sceptre lors des grandes cérémonies. L'équivalent de la couronne de France, du sceptre de Saint Louis. Et nous sommes en train de le voler.

Lambert se raidit :

— Nous ne le volons pas, commandant. Nous le prenons comme prise de guerre.

— Vraiment, mon colonel ? En quoi est-ce différent ?

— C'est légal. Reconnu par toutes les nations civilisées. Le droit de guerre autorise les vainqueurs à s'emparer des biens des vaincus.

— Le droit de guerre... Vous trouvez que c'est un droit qui mérite d'être respecté, mon colonel ?

Le colonel s'approcha de Fould, la voix ferme :

— Commandant, si vous ne pouvez pas accepter cette mission, dites-le maintenant. Je demanderai au général de vous remplacer. Mais si vous restez, alors accomplissez votre tâche sans états d'âme. Nous ne sommes pas ici pour juger la justesse de cette guerre.

Fould serra les mâchoires.

— Je reste, mon colonel. Et j'exécuterai les ordres. Mais cela ne m'empêchera pas de penser.

— Pensez tant que vous voulez. Mais travaillez aussi.

Le commandant posa le sceptre avec précaution et nota dans son carnet : « Sceptre impérial ruyi, jade néphrite vert foncé, longueur approx. 70 cm, gravé de poèmes de l'empereur Qianlong. Période Qing, fin XVIIIe siècle. Qualité exceptionnelle. »

— Lord Elgin va vouloir ce sceptre, prédit le colonel. Le symbole même du pouvoir impérial. Il voudra le rapporter en Angleterre comme trophée.

— Sans doute, mon colonel, admit Bessières. Mais il y en a un second.

Il désigna un deuxième ruyi, reposant à côté du premier. Celui-ci était taillé dans un jade blanc translucide, d'une beauté différente, mais tout aussi remarquable.

Le commandant le souleva.

— Celui-ci est plus léger. Trois kilos, peut-être.

— Et la couleur, observa le capitaine. Du jade blanc pur. Rare. Le jade blanc de cette qualité provient des monts Kunlun, à des milliers de kilomètres d'ici. Son transport a dû coûter une fortune. Nous avons deux sceptres impériaux. Un pour Lord Elgin, un pour Napoléon III.

Fould ne put s'empêcher de faire une remarque.

— La providence arrange bien les choses...

Le colonel frappa du poing sur la table :

— Assez ! Nous n'allons pas nous battre comme des chiffonniers au pied du trône impérial ! Oui, ce que nous faisons pose des questions morales. Oui, on peut discuter de la légitimité de cette guerre et de ce pillage. Mais nous sommes soldats. Notre devoir est d'obéir. Le général de Montauban nous a confié une mission. Nous allons l'accomplir du mieux possible.

— Vous avez raison, mon colonel. Pardonnez-moi. Mes nerfs sont à vif.

— Les miens aussi, commandant

Ils se serrèrent la main, réconciliés.

— Bien. Troisième objet : une tablette de jade.

Le commandant souleva une tablette gui, taillée dans un jade blanc translucide. Elle mesurait trente centimètres de long sur dix de large, avec des bords arrondis.

— On voit presque à travers, s'émerveilla le colonel.

— Presque, mais pas tout à fait, rétorqua Bessières. Cette translucidité, ce voile léger, c'est la perfection.

Il retourna la tablette. Une face était gravée de caractères archaïques.

— Ces caractères sont très anciens. Ils ne ressemblent pas à l'écriture moderne. Je dirais dynastie Zhou, peut-être même plus anciens.

— Vous voulez dire que cette tablette pourrait avoir trois mille ans ? s'étonna le colonel.

— Non. La tablette elle-même est sans doute plus récente. Mais elle a été gravée avec des caractères archaïques, pour lui donner une apparence vénérable. Une pratique courante sous les Qing. Ils voulaient se rattacher aux dynasties anciennes, montrer la continuité de leur pouvoir.

— À quoi servait cette tablette ?

— Un objet rituel. L'empereur s'en servait lors des cérémonies pour communiquer avec les forces surnaturelles, avec les ancêtres impériaux. Ces caractères sont des formules d'invocation, des prières.

— Vous pouvez les lire, capitaine ?

— Quelques mots. Là, par exemple, le caractère tian – « ciel ». Et là, di – « terre ». Le reste est trop compliqué pour moi. Il faudrait un sinologue.

Lambert prit la tablette et la soupesa.

— Elle est lourde pour sa taille.

— Le jade est une pierre très dure, mon colonel, expliqua Bessières. Sur l'échelle de Mohs, qui mesure la dureté des minéraux, il se situe entre 6 et 7. Moins dur que le diamant, mais beaucoup plus que le marbre ou le granit.

— Comment peut-on tailler une pierre aussi dure avec les outils de l'époque ?

— Avec de la patience. On frotte avec du sable abrasif pendant des mois, des années. On use lentement le matériau jusqu'à obtenir la forme désirée. Une tablette comme celle-ci a sans doute nécessité dix ans de travail.

— Dix ans ! s'exclama le colonel. Pour un seul objet !

— Ils comprenaient que certaines choses ne peuvent pas être précipitées. Que la beauté demande du temps.

— Combien vaut une chose pareille, capitaine ?

Bessières le regarda.

— Elle ne vaut rien. Elle est inestimable. On ne peut pas mettre un prix sur un objet comme celui-ci. Comme demander le prix de la couronne de Charlemagne. Ces objets n'ont pas de valeur marchande. Ils ont une valeur symbolique, historique, culturelle.

— Pourtant, quelqu'un finira par lui donner un prix.

— Cette tablette ne sera jamais vendue. Elle entrera dans les collections impériales françaises, où elle sera conservée et admirée.

Le colonel se redressa, massant ses reins douloureux.

— Messieurs, nous avons passé une heure sur trois objets. À ce rythme, il nous faudra un mois pour terminer l'inventaire. Capitaine Bessières, guidez-nous vers les porcelaines. Nous devons accélérer.

Les porcelaines de l'Empire

Ils s'approchèrent des étagères qui occupaient tout le mur ouest de la salle. Elles s'élevaient sur quatre mètres de hauteur, divisées en dizaines de compartiments de bois de rose finement sculpté. Les porcelaines occupaient la partie centrale, disposées avec un soin méticuleux.

Fould s'arrêta net, contemplant l'étendue de la collection.

— Par où commencer, mon colonel ? Il doit y avoir cent pièces ? Deux cents ?

— Plus que ça, répondit Bessières en parcourant les étagères du regard. Je dirais trois cents, peut-être quatre cents. Et ce ne sont que les porcelaines de cette salle. Il y en a sans doute des milliers d'autres dans le reste du palais.

— Des milliers, répéta Lambert. Et nous n'en prendrons que quelques dizaines.

— Les plus belles, précisa le capitaine. Les chefs-d'œuvre. Le reste...

Le colonel l'interrompit et balaya la salle du regard :

— Capitaine, votre avis sur la méthode ?

— Je suggère de commencer par le haut. Les pièces les plus précieuses sont placées en hauteur, hors de portée de la poussière et des accidents. Commandant, vous voyez cette échelle là-bas ?

Fould se dirigea vers l'angle de la salle. Quand il souleva l'échelle, il s'aperçut qu'elle n'était pas en bois ordinaire. Les montants étaient en bois de rose sculpté de motifs floraux.

— Même leur échelle est sculptée. Ces gens ne faisaient rien de banal.

— C'est ce qui fait leur grandeur, répondit Bessières. Et aussi, peut-être, leur faiblesse. Ils ont passé tellement de temps à parfaire les arts, les lettres, l'esthétique, qu'ils ont négligé l'armée, la marine, la technologie moderne.

Il commença à grimper. Les barreaux craquaient sous son poids, mais tenaient bon.

— Faites attention, capitaine, prévint le commandant. Si vous tombez avec un de ces vases dans les mains, le général nous fera fusiller.

— Rassurez-vous, mon commandant.

Arrivé au sommet, le capitaine Bessières se retrouva face à une rangée de vases spectaculaires.

— Une série de vases époque Qianlong, j'en suis certain. Fin du XVIIIe siècle.

— Combien en voyez-vous ? demanda le colonel Lambert.

— Douze. Tous de la même série, assortis. Des pièces monumentales. Celui-ci doit mesurer... attendez, je vais le descendre.

Le capitaine saisit le premier vase avec une délicatesse infinie. Plus lourd qu'il ne l'avait imaginé – la porcelaine de cette taille et de cette épaisseur devait peser au moins cinq ou six kilogrammes. Il descendit marche par marche, concentré, conscient que la

moindre fausse manœuvre pourrait briser à jamais un chef-d'œuvre vieux de près d'un siècle.

— Attention à la dernière marche.

— Je la vois, merci, mon commandant.

Il déposa le vase sur une table au centre de la salle. Ils se regroupèrent autour, le contemplant en silence.

La porcelaine était d'une blancheur immaculée, d'une pureté qui semblait irréelle. Sur ce fond parfait, des scènes de la vie de cour avaient été peintes avec une délicatesse qui défiait l'imagination. Des mandarins en robes de soie brodée se promenaient dans un jardin. Des concubines jouaient du pipa sous des saules pleureurs. Des enfants couraient après des papillons parmi des fleurs épanouies. Chaque personnage, bien que minuscule – certains ne mesuraient pas plus d'un centimètre – était peint avec un souci du détail stupéfiant.

— De la peinture miniature, chuchota le commandant, se penchant si près que son souffle faisait presque trembler la surface. Les détails... Les plis des robes, les traits des visages, les brins d'herbe dans le jardin. Comment peut-on peindre avec cette précision sur de la porcelaine ?

— Avec des pinceaux fins répondit Bessières, lui aussi fasciné. Faits d'un seul poil de belette. Parfois même d'un seul cil humain pour les détails les plus fins. Et des années d'apprentissage. Les peintres de Jingdezhen commencent leur formation à l'âge de sept ans.

— Jingdezhen ?

— La ville des porcelaines. Au sud de la Chine, dans la province du Jiangxi. Toutes les porcelaines impériales y sont fabriquées. Cela remonte à la dynastie Yuan au XIV^e siècle. Le centre de la porcelaine chinoise, comme Limoges est le centre de la porcelaine française. Sauf que Jingdezhen est bien plus ancien, plus grand, plus perfectionné.

Le colonel, qui examinait le vase en silence, prit soudain la parole :

— Les anses. Voyez les anses.

Les deux autres se penchèrent. Les anses du vase étaient sculptées en forme de têtes de dragons miniatures. Chaque dragon montrait une gueule ouverte, des crocs acérés, des yeux proéminents. Et sur le corps, des centaines d'écailles avaient été sculptées puis émaillées.

— Chaque écaille est différente, remarqua Lambert, passant son doigt sur la surface. Elles ne sont pas uniformes. Légèrement irrégulières, comme sur un vrai dragon. Enfin, si les dragons existaient.

— C'est ça, la différence entre un chef-d'œuvre et un simple bel objet. L'artisan qui a fait ceci n'a pas répété un motif. Il a réfléchi à ce qu'est un dragon, à comment ses écailles seraient disposées, à comment la lumière jouerait sur leur surface.

Le commandant s'était agenouillé pour étudier l'équilibre des proportions.

— Et là, sur le col. Des inscriptions. Vous pouvez les lire, capitaine ?

Bessières se pencha. Sur le col du vase, en caractères d'une finesse microscopique, courait une inscription en chinois classique.

— Voyons... C'est difficile, les caractères sont si petits... Mais je crois reconnaître la date de fabrication. Et ici, le nom de l'atelier impérial. Cette pièce a été créée en 1765, sous le règne de Qianlong.

— Il y a presque cent ans, murmura le commandant. Un siècle que ce vase existe. Et il est dans un état parfait. Pas une fêlure, pas un éclat.

— Parce qu'il a été conservé dans ce palais, expliqua Bessières, protégé de la lumière directe, de la poussière, des variations de température. Les Chinois savent préserver leurs porcelaines. Ils les enveloppent dans du papier de riz, les rangent dans des

armoires de bois de santal dont l'odeur éloigne les insectes. Ils les manipulent toujours avec des gants de soie. Pour eux, chaque porcelaine ancienne est un lien avec leurs ancêtres, un trésor familial à transmettre aux générations futures.

— Un trésor familial que nous allons leur voler, affirma le commandant à voix basse.

Le colonel soupira, mais ne releva pas.

Le capitaine remonta à l'échelle. Un par un, avec une patience infinie, il descendit les onze autres vases. Chacun présentait des décors différents, mais dans le même style : des scènes paisibles de la vie courtesane, peintes avec cette maîtrise technique époustouflante qui caractérisait les ateliers impériaux de Jingdezhen.

Le deuxième vase montrait des dames de la cour admirant des carpes koïs dans un bassin. Le troisième représentait un pique-nique dans un pavillon de jardin. Le quatrième, un concert de musique sous les glycines. Chaque vase racontait une histoire différente.

Quand les douze vases furent alignés sur la table, ils reculèrent pour admirer l'ensemble.

— Extraordinaire, remarqua le colonel. Ils s'harmonisent. Les couleurs, les styles, les proportions. Ils ont été conçus comme un tout.

— Sans doute une commande spéciale de l'empereur, mon colonel, suggéra Bessières. Pour un anniversaire, peut-être, ou une grande cérémonie. Un artiste – ou une équipe d'artisans – a dû passer deux ou trois ans à réaliser cette série.

Fould nota dans son carnet : « Série de douze vases, période Qianlong (datés 1765), hauteur 75-85 cm, décors variés représentant scènes de la vie de cour. État exceptionnel. Recommandation : conserver la série complète, ne pas séparer les pièces. »

— Combien de vases prenons-nous de cette série, capitaine ? demanda le commandant.

— Tous les douze, mon commandant. On ne peut pas les séparer. Ce serait comme séparer les pages d'un livre ou les mouvements d'une symphonie.

— Le transport va être compliqué, fit remarquer Lambert.

— Le général a dit de ne pas nous inquiéter du transport, mon colonel. Notre rôle est de sélectionner les meilleures pièces. Le reste suivra.

Le colonel se tourna vers l'étagère suivante.

— Maintenant, ces pièces sur l'étagère du milieu. Des céladons.

Bessières descendit avec précaution un vase d'un vert jade lumineux. La forme était différente des premiers vases : simple, épurée, sans aucune ornementation peinte. Une jarre globulaire, aux parois renflées, reposant sur un petit pied circulaire.

— Beaucoup plus ancien, mon colonel. Dynastie Song, je dirais. Peut-être même Song du Nord. XI^e ou XII^e siècle.

— Il y a sept cents ans ? s'exclama le commandant, prenant le vase avec une révérence nouvelle.

— La couverte est lisse. Pas la moindre craquelure, pas le moindre défaut. Cette couleur qu'on appelle céladon est obtenue par l'oxydation du fer contenu dans la glaçure lors d'une cuisson réductrice à plus de douze cents degrés. Une technique difficile à maîtriser. Il faut contrôler avec une précision absolue la température du four, la quantité d'oxygène, le temps de cuisson.

— Comment faisaient-ils, au XI^e siècle, pour contrôler la température avec une telle précision ?

— Avec l'expérience transmise de génération en génération. Les maîtres potiers de Longquan – c'est là que ces céladons ont été fabriqués – connaissaient leurs fours comme nous connaissons nos propres maisons. Ils savaient, rien qu'en regardant la couleur des flammes, si la température était correcte. Rien qu'en écoutant

le crépitement du feu, si la cuisson se déroulait bien. Presque de la magie. Ou plutôt, de l'art élevé au niveau d'une science.

Le commandant tenait le vase devant la fenêtre, laissant la lumière du soleil jouer sur la surface.

— Cette couleur est splendide. Elle change selon l'angle d'observation. Parfois vert pâle, presque blanc. Parfois vert profond, presque bleu.

— L'épaisseur irrégulière de la glaçure. Là où la couverte est plus épaisse, la couleur est plus intense. Là où elle est plus fine, elle s'éclaircit. Ces variations ne sont pas des défauts. Au contraire, elles font partie de la beauté de l'objet. Elles donnent de la vie à la surface.

— Il est splendide, admit le colonel. Cette simplicité, cette pureté des lignes...

— Japonais ? suggéra le capitaine avec un sourire.

— Oui ! Exactement. Cette épure me fait penser aux objets japonais que j'ai vus au Louvre.

— Les Japonais ont tout appris des Chinois. La porcelaine, la peinture, la calligraphie, l'architecture, les jardins, le thé, le bouddhisme zen. Tout vient de Chine. Les Chinois sont les maîtres. Les Japonais sont les élèves brillants, certes, qui ont parfois dépassé leurs maîtres.

Le commandant comptait les céladons sur l'étagère.

— Il y en a quinze ? Seize ?

— Dix-huit, mon commandant, corrigea le capitaine après avoir compté à son tour. De formes différentes. Des jarres comme celle-ci, des bouteilles à col long et étroit, des coupes évasées. Toutes de la période Song ou Yuan.

— On les prend toutes, capitaine ?

— Oui, mon commandant. Toutes. Des pièces rarissimes. Les céladons Song valent une fortune sur le marché européen.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda le commandant avec curiosité. Vous en savez plus sur la porcelaine chinoise que n'importe quel marchand d'art que je connaisse.

Le capitaine sourit modestement.

— J'ai passé trois mois à Paris avant l'expédition, mon commandant. Dès que j'ai su que nous partions pour la Chine, j'ai compris que nous aurions l'occasion de voir – et peut-être d'acquérir – des objets extraordinaires. Je me suis préparé. J'ai visité tous les musées, consulté tous les catalogues de vente, interrogé tous les experts. J'ai lu tous les livres que je pouvais trouver sur l'art chinois.

— Vous êtes un homme prévoyant, capitaine, sourit le colonel.

— Ou cupide, mon colonel. Tout dépend du point de vue.

— Continuons, mon colonel. Il nous reste encore les bleu et blanc à examiner.

Les vases bleu et blanc occupaient la partie inférieure des étagères. Quand Bessières en descendit le premier, Fould laissa échapper un sifflement.

— Spectaculaire.

Un grand vase piriforme – un yuhuchunping dans la terminologie chinoise – mesurant près d'un mètre de hauteur. Le col, évasé en forme de trompette, surmontait une panse élégante qui s'arrondissait gracieusement avant de se rétrécir vers la base.

Mais ce qui coupait le souffle, c'était le décor. Sur fond de porcelaine d'une blancheur éclatante, des scènes narratives avaient été peintes en bleu de cobalt d'une intensité magique.

— L'histoire du général Yue Fei, observa le capitaine en faisant tourner le vase. Un héros national de la dynastie Song. Là, on le voit enfant, étudiant les classiques avec sa mère. Ici, il entre au service de l'empereur. Là, il part à la guerre contre les envahisseurs Jurchen du Nord. Et ici...

Il tourna encore le vase.

— Ici, on le voit trahi par le ministre Qin Hui, emprisonné, exécuté. Toute sa vie racontée sur ce vase.

Ses deux collègues s'approchèrent, fascinés. Chaque scène était d'une précision microscopique. Les personnages étaient peints avec un souci du détail stupéfiant.

— Comment peut-on peindre avec cette précision ? Les pinceaux devaient être fins.

— Une main stable, mon commandant. Un tremblement, un mouvement brusque, et tout est gâché.

Le colonel scrutait la base du vase.

— Il y a une marque ici. Vous pouvez la lire, capitaine ?

Bessières se pencha.

— La marque impériale de la dynastie Yuan. XIV^e siècle. Ce vase a six cents ans, messieurs.

— Six siècles, chuchota le commandant. Et dans un état parfait.

— Ce n'est pas un miracle. Le résultat d'un soin constant, d'une attention de tous les instants. Les Chinois savent que ces objets sont fragiles, irremplaçables. Ils les protègent. Ils les chérissent.

Le capitaine compta les vases bleu et blanc sur les étagères.

— Il y a vingt-trois vases bleu et blanc. Tous de périodes différentes. Certains Yuan, comme celui-ci. D'autres Ming. Quelques-uns Qing. Je propose que nous les prenions tous.

Bessières consulta ses notes.

— Mon colonel, l'après-midi avance. Nous avons passé plusieurs heures sur les porcelaines. Nous en avons sélectionné cinquante-trois : douze familles rose, dix-huit céladons, vingt-trois bleu et blanc. Il nous reste encore les cloisonnés, les jades, les bronzes, les textiles, les objets de lettré, les horloges. Si nous continuons à ce rythme, il nous faudra une semaine. Or nous n'avons que deux jours.

— Que proposez-vous, capitaine ?

— Nous devons accélérer, mon colonel. Faire des choix plus rapides. Nous ne pouvons pas examiner chaque objet pendant une heure. Il faut être plus pragmatique.

— Pragmatique, répéta le colonel. Un joli mot pour dire « superficiel ».

— Si vous avez une meilleure idée, mon colonel, je vous écoute. Le colonel n'ignorait pas que le capitaine avait raison.

— Très bien. Passons aux cloisonnés. Ils sont dans ces vitrines, là-bas.

L'après-midi avançait. La lumière qui entrait par les hautes fenêtres commençait à prendre cette teinte dorée qui précède le crépuscule. Les trois hommes avaient rempli plusieurs pages de notes.

Les merveilles émaillées

Les vitrines basses qui contenaient les émaux cloisonnés étaient disposées le long du mur ouest de la salle. Quand ils s'en approchèrent, la lumière du soleil couchant frappait les objets de plein fouet, les faisant scintiller.

— On dirait qu'ils sont en feu, déclara le commandant en se protégeant les yeux.

— L'effet des émaux, expliqua le capitaine. Ils réfléchissent la lumière comme du verre. Normal, puisque les émaux sont du verre coloré.

Il s'agenouilla devant la première vitrine, essuyant de sa manche la fine couche de poussière qui recouvrait le verre. À l'intérieur, une dizaine de vases étaient alignés, chacun plus spectaculaire que le précédent.

Le colonel s'agenouilla à côté de lui.

— Qu'est-ce que c'est, le cloisonné ? J'en ai entendu parler, mais je n'ai jamais compris la technique.

Bessières parut content de pouvoir expliquer.

— Une technique d'émaillage sur métal. Très complexe. On prend un support en cuivre ou en bronze. On y soude des fils de cuivre très fins – parfois d'à peine un millimètre de large – en suivant les contours d'un dessin. Ces fils forment des compartiments, des cloisons. Ensuite, on remplit chaque compartiment avec de la poudre d'émail de différentes couleurs. Des poudres de verre mêlées à des oxydes métalliques. Le bleu vient du cobalt, le vert du cuivre, le jaune du fer, le rouge de l'or.

— De l'or ? s'étonna Fould.

— De l'or colloïdal, oui. Ça rend le rouge cher et difficile à obtenir. Une fois les compartiments remplis, on cuit l'objet dans un four à très haute température – environ huit cents degrés. Les poudres fondent et se vitrifient. Mais en refroidissant, les émaux se rétractent. Il faut donc ajouter de l'émail et recuire. Parfois trois fois, quatre fois, jusqu'à ce que les compartiments soient remplis. Ensuite, on polit la surface. Et enfin, on dore les fils de cuivre et le reste du support métallique.

— Un travail de titan.

— Un travail qui peut prendre des années pour une seule pièce. Les grands vases cloisonnés mobilisent parfois un artisan pendant trois ou quatre ans.

Bessières ouvrit la vitrine et sortit le premier vase. Une pièce cylindrique, haute d'environ trente centimètres, couverte d'un décor floral sur fond bleu turquoise.

— Ce bleu. Ce qu'on appelle le bleu Jingtai, du nom de l'empereur Jingtai qui régna au milieu du XVe siècle. C'est lui qui a fait de l'émail cloisonné un art impérial. Avant lui, un artisanat mineur. Après lui, un art majeur.

Fould prit le vase avec précaution. Il était plus lourd qu'il ne paraissait.

— Les couleurs sont si vives, si pures. On dirait qu'elles ont été appliquées hier.

— La qualité des émaux chinois. Ils ne se ternissent pas avec le temps. Un cloisonné vieux de quatre cents ans a les mêmes couleurs qu'un cloisonné neuf.

Lambert inspectait de près le décor.

— Ces fleurs... ce sont des lotus ?

— Des lotus et des pivoines, mon colonel. Symboles de pureté et de richesse. Les motifs floraux sont très courants. Mais la finesse du travail... Chaque pétale est dans un compartiment séparé. Et dans chaque compartiment, l'émail a une teinte différente. Il y a des roses pâles, des roses plus soutenus, des blancs crémeux. Ces dégradés sont voulus, calculés. L'artisan a soigneusement choisi quel émail mettre dans quel compartiment pour créer cet effet de profondeur, de relief.

— De la peinture avec du verre.

— Exactement, mon commandant.

Ils passèrent la demi-heure suivante à examiner la collection. Il y avait des vases de toutes tailles, des boîtes, des assiettes, des brûle-encens. Un objet en particulier attira leur attention : un brûle-parfum en forme de canard mandarin, haut de vingt centimètres.

— Fabuleux, s'exclama le colonel en le soulevant. Chaque plume est cloisonnée. Les dégradés de couleurs... Du rouge orangé sur la tête, qui passe au brun sombre sur le corps. Et l'œil... une pupille noire avec un point de lumière blanc.

— Les artisans travaillaient avec des loupes. Pour les détails les plus fins, ils utilisaient même des loupes grossissantes montées sur des supports, comme celles des horlogers. Certaines pièces nécessitaient un tel niveau de concentration qu'un artisan ne pouvait travailler que deux ou trois heures par jour.

— Deux ou trois heures par jour, répéta Fould. Sur quatre ans.

— Environ trois mille heures pour un seul objet.

Le capitaine remit le canard dans la vitrine et se redressa.

— Combien en prenons-nous, mon colonel ?

— Difficile à dire. Il doit y avoir soixante pièces ? Quatre-vingts ?

— Au moins quatre-vingts, confirma le colonel après avoir fait le tour des vitrines.

— Nous ne pouvons pas toutes les prendre. Elles sont trop lourdes. Le bronze, ça pèse. Si nous en prenons quatre-vingts, ça fera des centaines de kilos rien que pour les cloisonnés.

— Combien, capitaine ?

Bessièrès réfléchit, parcourant du regard la collection.

— Quarante-sept. Les plus belles pièces de chaque période. Du Jingtai, du Qianlong, quelques pièces plus récentes. Et ce canard, bien sûr.

— Le canard est à moi, plaisanta le commandant.

— Pardon, mon commandant ?

— Je plaisante. Mais si un jour ces objets sont mis en vente, je me réserve le droit d'acheter ce canard.

— S'ils sont mis en vente, ce sera dans un siècle, mon commandant. Vous serez mort depuis longtemps.

— Alors mes petits-enfants l'achèteront. Je leur en parlerai dans mon testament.

Malgré la tension ambiante, ils sourirent.

Fould nota dans son carnet : « Quarante-sept émaux cloisonnés. Périodes Jingtai et Qianlong principalement. Vases, boîtes, brûle-encens, animaux décoratifs. »

— Nous en sommes où, capitaine ?

Bessièrès compta rapidement.

— Cinquante-trois porcelaines, quarante-sept cloisonnés. Cent objets. Il nous en faut encore deux cents.

— Les jades, dit le colonel. Nous n'avons pas encore vu les jades. Et d'après ce que j'ai entendu, la collection de jades de l'empereur est fabuleuse.

— Elle est dans la salle adjacente, mon colonel. Allons-y.

La salle des jades impériaux

Ils traversèrent une antichambre et pénétrèrent dans une pièce plus petite, tendue de soie jaune – la couleur impériale. L'éclairage était tamisé, presque mystique. Des vitrines de bois de rose à portes vitrées, disposées le long des quatre murs, contenaient ce qui était sans doute la plus belle collection de jades de toute la Chine.

Ils s'arrêtèrent sur le seuil, saisis par ce qu'ils découvraient. Même à travers le verre des vitrines, même dans la pénombre, les jades semblaient briller d'une lumière intérieure.

— Toutes ces pièces, dit Lambert.

Il y avait des centaines d'objets. Des coupes, des sculptures, des sceptres, des bijoux, des objets rituels. Et contrairement à ce qu'ils imaginaient, le jade n'était pas toujours vert. Il se déclinait dans une palette de couleurs étonnante : blanc laiteux, vert pâle, vert foncé, gris, brun, orange, même mauve.

— Je croyais que le jade était toujours vert, s'étonna le commandant.

— Une idée fausse répandue, répondit Bessières. Le jade désigne en fait deux minéraux différents : la néphrite et la jadéite. La néphrite, exploitée dès le néolithique, offre une gamme de couleurs allant du blanc au vert foncé, en passant par des teintes crème, grises ou brunes. La jadéite, plus rare et plus précieuse, découverte en Birmanie au XVIII^e siècle seulement, présente des couleurs plus vives : vert émeraude, mauve, orange, blanc pur.

Il s'approcha de la première vitrine, sortit une clé de sa poche – le général Montauban lui avait remis toutes les clés du palais – et ouvrit la porte vitrée.

— Cette pièce, messieurs.

Il sortit une sculpture qui arracha des exclamations aux deux autres. Une montagne de jade blanc, haute d'environ cinquante centimètres et large de près d'un mètre. Taillée dans un seul bloc de néphrite blanche translucide, elle représentait un paysage de pics enneigés d'un réalisme stupéfiant.

Il la posa sur une table au centre de la pièce ils se regroupèrent autour.

La sculpture était d'une complexité à couper le souffle. Des dizaines de pics rocheux s'élevaient à des hauteurs différentes, créant une profondeur, une perspective qui défiait l'entendement. Des pins miniatures s'accrochaient aux pentes abruptes. Des cascades sculptées semblaient couler entre les rochers. Des ermites, minuscules, cheminaient sur des sentiers escarpés, se dirigeant vers des pavillons perchés au sommet des falaises. Des nuages stylisés flottaient entre les pics, créant une atmosphère de mystère et de spiritualité.

— Comment est-ce possible ? chuchota le commandant. Comment peut-on sculpter quelque chose d'aussi complexe dans une pierre aussi dure ?

— Avec du temps. Beaucoup de temps. Cette sculpture a nécessité dix ans de travail. Peut-être quinze. Peut-être vingt.

— Vingt ans ! s'exclama le colonel. C'est inimaginable !

— Pour nous, oui, mon colonel. Mais pour les Chinois, normal. Le temps a une valeur différente ici. Ils ne sont pas pressés. Ils comprennent que certaines choses ne peuvent pas être précipitées.

Lambert se pencha sur la sculpture, examinant les détails avec une loupe.

— Les ermites. On voit leurs visages. On voit leurs robes. On voit même leurs bâtons de marche. Ces personnages ne mesurent pas plus de cinq millimètres, et pourtant chaque détail est rendu !

— L'arrière, ajouta le capitaine en retournant la sculpture.

Au dos, gravé en caractères d'une très grande finesse, courait un long poème.

— Un poème de Qianlong. Il célèbre la beauté des montagnes sacrées, la quête spirituelle des ermites, la sérénité de la vie retirée loin des tumultes de la cour.

— Vous pouvez le lire, capitaine ?

— Quelques passages, mon colonel. Mon chinois est limité. Mais j'en comprends l'essence. Tenez, là par exemple, ça dit quelque chose comme : « Dans les montagnes éternelles, l'esprit trouve la paix. » Approximatif, ma traduction, mais c'est l'idée générale.

— Froid au toucher. Mais en même temps... il y a quelque chose de vivant. Vous le sentez ?

— Ce que disent les Chinois. Ils croient que le jade possède un qi. Pour eux, c'est une pierre vivante.

— Vous y croyez ?

— Pas vraiment, mon commandant. Tenez-le pendant quelques minutes. Il se réchauffe, semble s'adapter à la température de votre corps. Troublant. Presque inquiétant.

Le colonel prit la sculpture. Effectivement, après quelques secondes, elle ne semblait plus aussi froide.

— Étrange, admit-il.

Ils reposèrent la montagne de jade sur la table et continuèrent leur exploration.

Les coupes de jade formaient une catégorie impressionnante. Le capitaine en sortit une, en jade céladon. Elle mesurait trente centimètres de diamètre.

— L'épaisseur des parois. Trois millimètres, peut-être moins.

Il plaça la coupe devant une fenêtre où entraît encore un peu de lumière crépusculaire. La lumière traversa le jade, révélant des veines internes, des nuances de couleur qui n'étaient pas visibles en lumière normale. Le jade semblait s'embraser d'une lueur verte irréaliste.

— De la magie.

— De l'art, mon commandant, corrigea le capitaine. Du très grand art. Pour tailler une coupe de cette finesse, il faut des années. On ne peut pas se tromper. Un coup de trop, une pression excessive, et la coupe se brise. Tout le travail est perdu.

— Combien de coupes se brisent pendant le processus ?

— Beaucoup. Pour chaque coupe qui arrive à perfection, dix ou vingt se brisent en cours de route. Ces objets représentent non seulement le travail investi dans la pièce elle-même, mais aussi tout le travail perdu dans les pièces brisées.

Les anses de la coupe étaient sculptées en forme de dragons miniatures. Chaque dragon, long d'à peine cinq centimètres, montrait des écailles, des griffes, des moustaches. Et les corps des dragons plongeaient à l'intérieur, comme s'ils buvaient le liquide contenu.

— Quelle imagination. Sculpter des dragons qui boivent dans la coupe. À la fois fonctionnel et poétique.

— Le génie chinois. Ils ne séparent jamais la fonction de l'esthétique. Pour eux, un objet doit être à la fois beau et utile. L'art et l'artisanat ne font qu'un.

Ils découvrirent ensuite les fameuses boules concentriques. Le colonel en sortit une de la vitrine.

Une sphère de jade vert d'environ dix centimètres de diamètre. Mais quand il la fit tourner dans ses mains, il s'aperçut qu'il y avait d'autres sphères à l'intérieur, chacune pouvant tourner librement.

— Combien de sphères ?

Bessières compta à travers les perforations délicates.

— Sept, mon colonel. Sept sphères emboîtées les unes dans les autres.

— Comment est-ce possible ? Comment peut-on sculpter des sphères à l'intérieur d'une boule sans la briser ?

— Personne ne le sait exactement. Un secret jalousement gardé par les artisans des ateliers impériaux. On pense qu'ils utilisent des outils très fins – des crochets, des burins miniatures – introduits par de petits trous. Ils travaillent à l'aveugle, en quelque sorte. Ça demande une dextérité, une précision, une patience qui dépasse l'entendement.

— Combien de temps pour sculpter une pièce comme celle-ci ?

— Trois ans, quatre ans. Peut-être plus. Et chaque sphère est ornée d'un motif différent. On peut les voir à travers les perforations. La première sphère – la plus externe – est décorée de dragons. La deuxième de phénix. La troisième de fleurs de lotus. La quatrième de nuages.

Fould s'était assis sur un tabouret.

— Vous savez ce qui me frappe ? Ces objets n'étaient même pas utilisés. Ils étaient conservés ici, dans ces vitrines, admirés occasionnellement. Toutes ces années de travail, tout ce génie, pour des objets qui passaient leur existence enfermés dans des armoires.

— Mais c'était justement leur fonction, mon commandant. Ces objets n'étaient pas destinés à être utilisés au sens pratique. Ils étaient destinés à être contemplés, admirés, médités. Pour les Chinois, posséder un beau jade, c'était posséder un morceau d'éternité. Un lien avec les ancêtres, avec le passé, avec les générations futures.

Ils travaillèrent rapidement, ouvrant vitrine après vitrine, examinant, comparant, notant. Les objets rituels les fascinèrent. Des disques bi, symboles du ciel, datant du néolithique. Des tubes cong, symboles de la terre, vieux de plusieurs millénaires. Des tablettes gui pour les cérémonies impériales. Des sceptres ruyi dans des jades de couleurs différentes.

Il y avait aussi des objets plus personnels. Des boucles de ceinture, des pendentifs, des boutons de mandarin, des bagues. Une boucle en jade blanc cerclé d'or attira leur attention. Le jade

était gravé d'une scène de chasse où des archers à cheval poursuivaient des cerfs dans une forêt de pins. L'or de la monture était ciselé de motifs de chauves-souris – symbole de bonheur en chinois.

— Prenons celle-ci, décida Lambert. Elle est exquise.

Au bout d'une heure, ils avaient sélectionné soixante-sept objets de jade. Montagnes sculptées, coupes, boules concentriques, objets rituels, bijoux. Chacun un chef-d'œuvre unique, irremplaçable.

Le capitaine nota tout dans son carnet, puis compta :

— Cinquante-trois porcelaines, quarante-sept cloisonnés, soixante-sept jades. Cent soixante-sept objets. Il nous en faut encore cent trente-trois.

La nuit était tombée. Par les fenêtres, on voyait des lanternes s'allumer dans tout le palais. Les soldats continuaient leur pillage nocturne. Des rires, des chants montaient dans l'obscurité.

— Il est trop tard pour continuer ce soir, déclara le colonel. Nous ne voyons plus rien.

— Vous avez raison, mon colonel. Retournons à nos quartiers. Nous reprendrons demain à l'aube. Une longue journée nous attend.

Ils refermèrent les vitrines, éteignirent les lanternes qu'ils avaient allumées, et quittèrent la salle des jades. Dans le corridor, ils croisèrent un groupe de zouaves qui transportaient des caisses remplies d'objets volés. L'un d'eux portait une robe de soie jaune par-dessus son uniforme. Un autre avait enfilé un bonnet de mandarin et faisait rire ses camarades avec des grimaces.

— Ils se déguisent avec les vêtements impériaux, gronda Lambert avec dégoût. Obscène.

— C'est la guerre. À la guerre, tout est permis.

— Tout ? Vraiment tout ? Il n'y a aucune limite ?

— Apparemment non.

Ils marchèrent en silence jusqu'à leurs quartiers, chacun perdu dans ses pensées. Cette première journée d'inventaire les avait épuisés – physiquement, bien sûr, mais surtout moralement. Ils avaient contemplé des merveilles, touché des chefs-d'œuvre, manipulé des objets d'une beauté et d'une valeur inestimables. Et en même temps, ils avaient pris conscience de l'ampleur de ce qu'ils étaient en train de faire.

Cette nuit-là, aucun des trois ne dormit bien. Ils restèrent éveillés dans leurs lits de camp, écoutant les bruits du pillage qui continuait dans le palais, pensant à tous ces objets qui allaient disparaître, brûler, être détruits à jamais.

Et au petit matin, quand le clairon sonna le réveil, ils se levèrent avec une seule pensée : il leur restait une journée. Il fallait travailler vite. Sauver ce qui pouvait l'être. Préserver au moins quelques-uns de ces trésors avant que tout ne parte en fumée.

Les bronzes ancestraux

Le 8 octobre, à cinq heures du matin, les trois commissaires se retrouvèrent devant la salle des bronzes. Le capitaine avait les traits tirés, des cernes sous les yeux. Le commandant marchait avec raideur, le dos douloureux. Seul le colonel semblait en forme, bien que son regard trahisse une profonde mélancolie.

— Messieurs, commença Lambert en sortant son trousseau de clés, aujourd'hui est notre dernière journée complète. Il nous reste à inventorier les bronzes, les textiles, les objets de lettré, et les horloges. Nous devons être efficaces.

La salle des bronzes se trouvait dans une aile séparée du palais, dans un bâtiment plus ancien que les autres. L'architecture était plus sobre, plus austère. Les murs étaient en pierre nue, sans les décorations luxuriantes qu'on trouvait ailleurs. Un écrin simple qui ne détournait pas l'attention.

Quand ils pénétrèrent dans la salle, ils furent frappés par l'atmosphère du lieu. La lumière matinale entraînait par de hautes

fenêtres étroites, projetant des rais dorés sur les objets disposés sur des socles de bois laqué noir.

Les bronzes étaient d'une taille impressionnante. Certains chaudrons tripodes mesuraient plus d'un mètre de hauteur. Leur surface, couverte d'une patine vert-de-gris qui témoignait de leur âge vénérable, était gravée de motifs archaïques d'une étrangeté fascinante.

Le colonel s'approcha du premier objet, un grand ding – un chaudron rituel tripode de la dynastie Shang.

— Celui-ci doit avoir trois mille ans. Peut-être même trois mille cinq cents.

Le bronze était massif, pesant sans doute plus de cent kilogrammes. Les trois pieds, en forme de pattes d'animal stylisées, s'enfonçaient profondément dans le socle.

— Trois mille cinq cents ans, murmura le commandant. Cet objet existait déjà quand Moïse conduisait les Hébreux hors d'Égypte.

— Il existait avant, mon commandant, corrigea le capitaine. La dynastie Shang commence vers 1600 avant notre ère. Cet objet était déjà ancien quand Troie est tombée. Quand Rome a été fondée, il avait déjà mille ans.

Le colonel toucha sur les motifs gravés. Ils représentaient des masques de créatures fantastiques aux yeux globuleux, aux dents acérées, aux cornes recourbées.

— Qu'est-ce que c'est, capitaine ? Des démons ?

— On les appelle taotie. Des masques de démons ou de divinités. Personne ne sait exactement ce qu'ils représentent. Les archéologues débattent encore. Certains pensent que ce sont des divinités protectrices, invoquées lors des cérémonies d'offrandes aux ancêtres. D'autres pensent que ce sont des esprits maléfiques que les ancêtres devaient combattre dans l'au-delà. D'autres encore estiment qu'il s'agit de représentations symboliques du pouvoir royal.

— Ils sont effrayants. Ces yeux, ces dents... On dirait qu'ils vont nous dévorer.

— C'était peut-être le but. Effrayer, impressionner, manifester la puissance. Ces bronzes étaient utilisés lors de grandes cérémonies. Imaginez : des dizaines de chaudrons comme celui-ci, alignés dans un temple ancestral, éclairés par des torches. De la vapeur s'élevant des offrandes qu'on y faisait cuire. Des prêtres en robes rituelles psalmodiant des incantations.

Le commandant fit le tour du chaudron, le scrutant sous tous les angles.

— Comment faisaient-ils pour fondre le bronze à cette époque ? Et pour créer des pièces de cette taille ?

— Avec une technique sophistiquée. Ils utilisaient des moules à pièces multiples. Ils sculptaient d'abord un modèle en argile avec tous les détails. Puis ils créaient des moules autour de ce modèle. Ils coulaient le bronze fondu, un alliage de cuivre et d'étain. Après refroidissement, ils brisaient les moules pour extraire le bronze.

— Et la température ?

— Environ mille deux cents degrés. Avec les fours de l'époque, un exploit. Ils devaient utiliser du charbon de bois de qualité supérieure, des soufflets puissants pour attiser les flammes. Et ils devaient contrôler la température avec une précision rigoureuse. Le colonel s'était agenouillé pour examiner l'intérieur du chaudron.

— Il y a des inscriptions ici. À l'intérieur.

Le capitaine se pencha. Effectivement, gravés à l'intérieur, des caractères archaïques formaient plusieurs colonnes de texte.

— Du chinois ancien. Très ancien. Je ne peux pas le lire. Ces caractères sont différents de l'écriture moderne. Mais en général, ces inscriptions indiquent pour qui le bronze a été coulé. Le nom d'un roi, d'un noble, d'un ancêtre important. Et elles décrivent souvent l'occasion.

— Comme des livres d'histoire, observa le commandant. Ces bronzes racontent l'histoire de la Chine ancienne.

— Exactement. Pour les historiens chinois, ces bronzes sont des documents irremplaçables. Ils contiennent des informations qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

— Et pourtant, nous allons en prendre certains, dit le colonel amèrement.

— Oui, mon colonel. Mais au moins, nous les préserverons. Ils seront étudiés, admirés, conservés dans des musées. Mieux que de les laisser ici pour qu'ils soient fondus par les soldats qui en feront des boulets de canon.

Ils continuèrent leur examen. La collection comprenait des dizaines de pièces : des ding de différentes tailles, des gui, des yi, des zun, des you.

Un vase you attira leur attention. Il mesurait quarante centimètres de hauteur et présentait une forme élégante : un corps ovoïde surmonté d'un couvercle bombé, le tout reposant sur un pied circulaire. L'anse était sculptée en forme de dragon dont le corps s'enroulait du couvercle jusqu'au pied du vase.

— Ce dragon, s'émerveilla le commandant. Chaque écaille est ciselée. Et les yeux – ils sont incrustés d'or.

— D'or ? s'étonna le colonel.

— Oui, mon colonel. Une technique appelée or incrusté. On creuse de petits trous dans le bronze, on y insère des fils d'or, on les martèle pour qu'ils se fixent. Réservé aux pièces les plus précieuses.

Lambert examinait le couvercle.

— Il y a un animal sur le couvercle. Un tigre, on dirait.

— Oui, mon colonel, un tigre couché. Animal protecteur. Les couvercles de ces vases étaient souvent ornés d'animaux – tigres, éléphants, oiseaux mythiques. Chaque animal avait une signification symbolique.

Fould, qui avait fait le tour de la salle, revint vers eux.

— Il doit y avoir une cinquantaine de bronzes ici, mon colonel. Nous ne pouvons pas tous les prendre. Ils sont trop lourds.

— Non, en effet, commandant. Je propose que nous en prenions vingt-trois. Les plus beaux, les plus anciens, les mieux conservés. Un chiffre qui représente bien la diversité de cette collection sans être impossible à transporter.

Ils passèrent les deux heures suivantes à sélectionner les pièces. Un travail difficile. Chaque bronze avait ses mérites.

— Celui-ci ou celui-là ? demandait le commandant en montrant deux ding de tailles similaires.

— Celui-ci, décidait le colonel après un examen attentif. Les inscriptions sont plus longues, plus détaillées.

— Et ce gui ? On le prend ?

— Oui. La patine est splendide. Ce vert jade. Il a dû être enterré pendant des siècles avant d'être déterré. L'oxydation du cuivre au contact de l'humidité du sol a créé cette couleur.

Petit à petit, leur liste s'allongea. À dix heures du matin, ils avaient sélectionné vingt-trois bronzes, de la dynastie Shang jusqu'aux Han. Un condensé de mille cinq cents ans d'histoire chinoise.

Le colonel nota les totaux dans son propre carnet :

— Cinquante-trois porcelaines. Quarante-sept cloisonnés. Soixante-sept jades. Vingt-trois bronzes. Total : cent quatre-vingt-dix objets. Il nous en faut encore cent dix.

— Les textiles ensuite, proposa le commandant. Les robes impériales. Le général sera content d'en avoir quelques-unes pour les offrir à l'Impératrice Eugénie.

— Bonne idée. La Salle des Dix Mille Beautés. Allons-y.

La salle des textiles

Ils traversèrent plusieurs cours intérieures, longeant des bassins où flottaient encore des lotus épanouis – inconscients du chaos qui régnait autour d'eux. Des soldats les croisaient, transportant des objets volés. L'un d'eux portait un vase Ming sous chaque bras. Un autre avait enroulé un rouleau de soie autour de sa taille comme une ceinture. Un troisième s'était fabriqué un turban avec une bannière brodée.

— Pathétique, chuchota le colonel. Ils ne se rendent même pas compte de la valeur de ce qu'ils volent.

— Au moins, ils ne le détruisent pas, mon colonel.

La Salle des Dix Mille Beautés était une longue galerie que les eunuques avaient utilisée pour conserver les textiles impériaux. Les murs étaient couverts d'armoires de bois de santal dont l'odeur emplissait la pièce d'un parfum entêtant.

Beaucoup d'armoires avaient déjà été forcées. Des tissus traînaient par terre, piétinés par les soldats. Des robes avaient été déchirées, sans doute par des hommes qui voulaient découper des morceaux pour en faire des mouchoirs ou des écharpes.

Des dizaines de robes jonchaient le sol. Certaines avaient été lacérées au couteau. D'autres portaient des traces de bottes boueuses. Une robe de soie jaune impériale – qui avait dû nécessiter deux ans de travail – avait été déchirée en deux.

Le commandant se pencha, ramassa un fragment de soie brodée. Le tissu, d'une grande finesse, était orné d'un dragon doré brodé en fils d'or et d'argent. Mais il avait été piétiné, sali, abîmé.

— Un désastre. Un vrai désastre.

— Fouillons les armoires qui n'ont pas encore été ouvertes, ordonna le colonel. Il en reste quelques-unes au fond de la galerie. Peut-être trouverons-nous des pièces intactes.

Ils se dirigèrent vers le fond de la salle où une dizaine d'armoires, fermées et intactes, attendaient. Le colonel sortit son trousseau de clés, chercha la bonne, ouvrit la première armoire.

À l'intérieur, enveloppées dans du papier de riz fin comme une toile d'araignée, reposaient des robes de cour impériales parfaitement conservées.

Bessières sortit la première robe avec des précautions infinies. Le tissu était d'une soie sauvage d'une qualité exceptionnelle, d'un jaune impérial éclatant qui semblait briller de l'intérieur. Sur le devant et dans le dos, brodés en fils d'or, d'argent et de soie polychrome, apparaissaient les douze symboles impériaux : le soleil, la lune, des étoiles, des montagnes, des dragons, des faisans, des vases rituels, des algues aquatiques, des flammes, des grains de riz, une hache, le symbole fu pour bonheur.

— Ce travail de broderie, dit le commandant. Chaque écaille du dragon est brodée. On voit les reliefs, les ombres, les lumières. Comme une peinture tridimensionnelle.

Le colonel s'était approché, fasciné malgré lui.

— Combien de temps pour broder une robe comme celle-ci, capitaine ?

— Deux ans au minimum, mon colonel. Les brodeuses du palais y consacraient leur vie entière. Elles commençaient leur apprentissage à l'âge de sept ou huit ans. À quinze ans, elles étaient capables de broder des pièces simples. À vingt-cinq ans, on leur confiait les robes impériales. Certaines d'entre elles passaient leur vie entière à broder, jusqu'à ce que leurs yeux ne puissent plus supporter l'effort.

— Leur vie entière. Pour habiller un empereur qui ne portera cette robe qu'une seule fois, lors d'une grande cérémonie.

— C'était leur honneur. Pour ces brodeuses, participer à la création d'une robe impériale était l'aboutissement de toute une vie de travail. Leur façon de servir l'empire, de participer à la grandeur de la dynastie.

Ils ouvrirent les autres armoires. Chacune contenait des merveilles. Des robes de dragons à cinq griffes, réservées à l'empereur. Des robes de dragons à quatre griffes, pour les

princes du sang. Des surcoats sans manches, brodés de caractères propices. Des bannières de procession, longues de plusieurs mètres, où des dragons brodés en relief semblaient voler dans des nuées dorées.

Un objet en particulier les fascina : un paravent de douze panneaux, chacun mesurant deux mètres de hauteur sur cinquante centimètres de largeur. Chaque panneau était en soie tendue sur un cadre de bois de rose, et sur chaque panneau avait été peinte – oui, peinte, pas brodée – une scène des Quatre Saisons.

Le printemps montrait des fleurs de prunier en éclosion. L'été, des lotus épanouis sur un étang. L'automne, des chrysanthèmes sous la lune. L'hiver, des branches de pin ployant sous la neige.

— Peint directement sur la soie, s'émerveilla le capitaine. La finesse des coups de pinceau... On dirait une œuvre de Shen Zhou ou de Tang Yin. Un maître de la période Ming.

— Vous pensez que c'est l'œuvre d'un peintre célèbre, capitaine ?

— Possible, mon commandant. Ou d'un peintre de cour dont le nom n'a pas été conservé. En Chine, beaucoup d'œuvres sont anonymes. Les artistes ne signaient pas toujours leurs créations. Ils considéraient que l'œuvre était plus importante que son créateur.

Le colonel inspectait le revers du paravent.

— Il y a quelque chose d'écrit ici. Des poèmes, on dirait.

Effectivement, au revers de chaque panneau, un poème avait été calligraphié en caractères élégants.

— Des poèmes sur les saisons. Composés par l'empereur lui-même, sans doute.

Ils passèrent l'heure suivante à sélectionner les textiles. Trente pièces au total : dix robes impériales, cinq surcoats brodés, dix bannières de procession, et cinq paravents de soie peinte, dont celui des Quatre Saisons.

— Cent quatre-vingt-dix plus trente, calcula le colonel. Deux cent vingt. Il nous manque encore quatre-vingts objets.

— Les objets de lettré et les horloges. Il nous reste l'après-midi pour les examiner.

— Allons déjeuner d'abord, proposa le commandant. Je meurs de faim. Et nous avons besoin de repos.

Ils retournèrent à leurs quartiers où un cuisinier chinois réquisitionné avait préparé un repas simple : du riz, des légumes sautés, du poisson grillé. Ils mangèrent en silence, trop fatigués pour parler.

Mais dans la tête de chacun tournaient les mêmes pensées. Bientôt, tout cela brûlerait. Le palais, les jardins, les pavillons, les temples. Tout serait réduit en cendres. Et eux, ils n'auraient sauvé que trois cents objets. Trois cents objets sur des dizaines de milliers.

Les objets de lettré et les horloges

L'après-midi du 8 octobre fut consacré aux dernières œuvres à inventorier. La salle des objets de lettré était une pièce petite, mais chaque centimètre carré était occupé par des trésors.

Les trois commissaires pénétrèrent dans la salle avec une certaine lassitude. Deux jours d'inventaire intensif les avaient épuisés. Mais il fallait continuer. Le temps pressait.

— Ces étagères contiennent tout ce qu'un lettré chinois utilise pour pratiquer les arts : calligraphie, peinture, poésie, expliqua le capitaine. Les Chinois appellent ça les « Quatre Trésors du Lettré » : le pinceau, l'encre, le papier et la pierre à encre.

Il souleva une pierre à encre taillée dans un bloc de roche violette veinée de lignes dorées.

— Ceci est une pierre de Duan. Elle vient d'une carrière célèbre dans la province du Guangdong. Ces marques naturelles dans la

roche. On les appelle des « yeux de pierre ». Plus une pierre a d'yeux, plus elle est précieuse. Celle-ci en a huit. Rarissime.

— À quoi sert une pierre à encre, capitaine ? demanda le colonel.

— On y broie le bâton d'encre avec un peu d'eau. Le frottement du bâton contre la pierre produit une encre liquide de qualité supérieure. Et le calligraphe peut contrôler exactement la dilution, l'épaisseur, l'intensité du noir. Essentiel pour obtenir les nuances voulues.

Il leur montra les pinceaux de calligraphie, rangés dans des étuis de bambou laqué. Certains étaient très anciens, leurs manches de bambou patiné par des siècles d'utilisation.

— Ce pinceau aurait appartenu au calligraphe Wang Xizhi. Dynastie Jin. IV^e siècle après Jésus-Christ.

— Seize cents ans ? s'exclama le commandant.

— C'est ce que prétend l'étiquette. Sans doute exagéré. Les Chinois aiment attribuer les objets à des personnages célèbres. Mais ce pinceau est certainement très ancien. Les poils viennent de queues de belettes de Mandchourie. Les meilleurs pinceaux du monde. Et malgré les siècles, ils sont toujours souples, élastiques.

Lambert examinait une collection de sceaux – des petits blocs de pierre gravés utilisés pour signer les documents et les œuvres d'art.

— Il y en a des centaines. Tous différents. Celui-ci est en jade blanc. Et celui-là, en cornaline rouge. Et cet autre, en ivoire sculpté.

— Les sceaux sont très importants dans la culture chinoise, mon colonel. Un lettré possède souvent des dizaines de sceaux différents. Certains portent son nom, d'autres ses titres, d'autres encore des devises philosophiques ou des poèmes. On choisit quel sceau apposer selon l'occasion, selon l'humeur, selon le message qu'on veut transmettre.

Le commandant avait découvert une collection de repose-pinceaux en porcelaine, en jade et en bronze. Certains avaient la

forme de montagnes miniatures. D'autres représentaient des animaux – des dragons, des lions, des chiens célestes.

— Même les objets les plus utilitaires sont des œuvres d'art. Ce repose-pinceau en forme de montagne. Il est sculpté dans un seul bloc de jade vert. Les pins, les cascades, les pavillons... une sculpture à part entière.

— Pour les Chinois, il n'y a pas de séparation entre l'art et l'artisanat, répéta le capitaine. Un objet utilitaire doit être beau. Et un objet beau doit être utile.

Ils sélectionnèrent quarante-cinq objets de lettré. Pierres à encre, pinceaux, repose-pinceaux, sceaux, boîtes à encre, rouleaux de calligraphie. Chaque pièce était un condensé de l'esthétique lettrée chinoise.

— Deux cent vingt plus quarante-cinq, calcula le colonel. Deux cent soixante-cinq. Il nous manque encore trente-cinq objets. Les horloges nous permettront de compléter.

Les appartements occidentaux du palais, construits par les Jésuites au XVIII^e siècle, abritaient la collection d'horloges et d'automates de l'empereur Qianlong. Ces pièces, importées d'Europe à grands frais, représentaient le summum de l'horlogerie et de la mécanique occidentales.

Quand les trois commissaires pénétrèrent dans la salle, ils s'arrêtèrent net, éblouis.

La pièce ressemblait à un atelier d'horloger fantastique. Des dizaines d'horloges de toutes tailles étaient disposées sur des tables, des étagères, des consoles. Certaines mesuraient à peine vingt centimètres de hauteur. D'autres, monumentales, s'élevaient sur près de trois mètres.

Mais ce n'étaient pas de simples horloges. Des automates, des merveilles mécaniques qui combinaient l'horlogerie avec la sculpture, la peinture, la musique, l'animation.

La plus spectaculaire était une horloge-automate de près de deux mètres de hauteur, réalisée par l'horloger londonien James Cox.

Le boîtier, en bronze doré et émaillé, représentait un pavillon chinois à plusieurs étages. Au rez-de-chaussée, visible à travers des fenêtres de verre, se trouvaient des personnages miniatures : un empereur assis sur son trône, des mandarins debout à ses côtés, des musiciens avec leurs instruments, des danseuses figées en plein mouvement.

— Est-ce que ça fonctionne encore, capitaine ?

— Essayons, mon colonel.

Le capitaine chercha le mécanisme de remontage, trouva une clé accrochée à l'arrière du boîtier, l'inséra dans le trou prévu, et commença à tourner. Les ressorts se tendirent. On entendait le cliquetis des rouages se mettant en place.

Puis, soudain, l'horloge prit vie.

Une mélodie cristalline s'éleva d'un carillon de vingt-quatre cloches. Les portes du pavillon s'ouvrirent. L'empereur se leva de son trône et s'inclina trois fois. Les mandarins s'inclinèrent à leur tour. Les musiciens commencèrent à jouer – ou plutôt à mimer le jeu de leurs instruments, car la musique venait du carillon. Les danseuses se mirent à tourner gracieusement.

Pendant deux minutes, le petit théâtre mécanique s'anima sous leurs yeux ébahis. Puis, progressivement, les mouvements ralentirent. Les personnages retournèrent à leurs positions initiales. Les portes se refermèrent. Le silence retomba.

— Vivants, murmura le colonel. J'ai eu l'impression qu'ils étaient vivants.

— Du génie mécanique. James Cox était l'un des plus grands horlogers de son temps. Ses automates valent des fortunes. Celui-ci a dû coûter l'équivalent de dix ans de salaire d'un ouvrier anglais. Peut-être plus.

Le commandant scrutait le mécanisme par une ouverture à l'arrière.

— Il y a des centaines de rouages là-dedans. Comment peut-on concevoir une mécanique aussi complexe ?

— Avec du génie et de la patience. Ces horlogers passaient des années à concevoir et fabriquer leurs automates. Chaque pièce était fabriquée à la main, ajustée avec une précision extrême. De l'artisanat de luxe, réservé aux rois et aux empereurs.

Ils découvrirent d'autres splendeurs. Une horloge en forme d'éléphant qui levait sa trompe toutes les heures et barrissait – un son étrangement réaliste produit par un mécanisme pneumatique caché dans le corps. Un paon dont la queue se déployait, révélant sur chaque plume un cadran différent indiquant l'heure dans différentes capitales du monde : Londres, Paris, Rome, Constantinople, Pékin.

Une horloge représentant un jardin où des oiseaux mécaniques chantaient, où une cascade d'argent semblait couler, où le soleil et la lune se levaient et se couchaient selon l'heure du jour.

— Prenons-les toutes, décida le colonel. Douze horloges et automates. Des pièces uniques, irremplaçables. Les musées européens n'ont rien de comparable.

— Douze, répéta le commandant en notant. Ça nous fait combien en tout maintenant ?

— Deux cent soixante-cinq plus douze... deux cent soixante-dix-sept. Nous sommes proches des trois cents.

— Les têtes zodiacales, rappela le capitaine. Le général voulait que nous les ajoutions à la liste. Les douze têtes de bronze de la fontaine Haiyan Tang. Ça fera deux cent quatre-vingt-neuf.

— Parfait. Avec quelques objets supplémentaires, nous atteindrons les trois cents demain matin. Allons voir le général pour lui faire notre rapport.

La décision de l'incendie

Le soir du 8 octobre, ils se présentèrent au quartier général du général de Montauban. Ils trouvèrent le général en grande conversation avec plusieurs officiers supérieurs et, à leur surprise,

avec Lord Elgin lui-même, le commandant en chef des forces britanniques.

— Ah, messieurs les commissaires, lança Montauban en les voyant entrer. Approchez. Lord Elgin souhaitait vous rencontrer.

Lord Elgin se tourna vers eux.

— Messieurs, dit-il en français avec un léger accent anglais, le général de Montauban m'a dit que vous avez effectué un inventaire remarquable des trésors du Yuen-Ming-Yuen. Je souhaitais vous remercier personnellement. Votre travail permettra de préserver au moins une partie de ce patrimoine.

— Nous n'avons fait que notre devoir, milord, répondit le colonel Lambert.

— Un devoir difficile, j'imagine. J'ai moi-même visité le palais hier. Une féerie architecturale et artistique. Quand je pense à ce que nous allons faire...

Il laissa sa phrase en suspens, mais tout le monde comprit. L'incendie. La destruction. L'anéantissement.

Montauban intervint :

— Lord Elgin a confirmé que l'incendie aura lieu le 18 octobre. Il nous faut du temps pour souffler un peu. Les hommes sont incontrôlables, absorbés par leur soif de pillage. Si nous les bridons, nous risquons une mutinerie et même un soulèvement contre les ordres supérieurs. Dans quelques jours, la pression sera retombée et nous pourrons reprendre la situation en main. Messieurs, cela vous laisse neuf jours pour finaliser votre inventaire et superviser l'emballage des objets sélectionnés.

— Bien, mon général.

Lord Elgin reprit la parole, d'une voix chargée d'émotion :

— Je veux que vous sachiez, messieurs, que cette décision ne me réjouit pas. J'aurais préféré une autre forme de représailles. Mais l'empereur chinois doit comprendre que la torture et l'exécution

de nos prisonniers ne peuvent rester impunies. Le Yuen-Ming-Yuen est le symbole de son pouvoir. En le détruisant, nous envoyons un message clair : aucune barbarie ne sera tolérée.

Le commandant Fould ne put se retenir :

— Avec tout le respect que je vous dois, milord, détruire un chef-d'œuvre pour punir une barbarie... n'est-ce pas une barbarie également ?

Les officiers présents regardèrent le commandant avec des yeux écarquillés. Comment osait-il parler ainsi à Lord Elgin ?

Mais le Britannique, à la surprise générale, ne se fâcha pas. Au contraire, il hocha lentement la tête.

— Vous avez raison, commandant. Une barbarie. Une barbarie calculée, réfléchie, mais une barbarie quand même. Mais la guerre, monsieur, est par nature barbare. Nous essayons de la civiliser avec des règles, des conventions, des traités. Au fond, la guerre reste un affrontement de violences. Et parfois, pour mettre fin à la violence, il faut employer la violence.

— Je ne suis pas sûr de suivre cette logique, milord.

— Je ne vous demande pas de la suivre, commandant. Je vous demande d'obéir. Vous êtes soldat. Les soldats obéissent.

Fould serra les mâchoires.

Lord Elgin se tourna vers Montauban.

— Général, assurez-vous que ces trois officiers reçoivent une récompense pour leur travail. Ils ont accompli une mission difficile avec professionnalisme.

— Ce sera fait, milord.

— Bien. Maintenant, messieurs, si vous voulez bien nous excuser, nous avons des plans à finaliser.

Les trois commissaires saluèrent et sortirent. Une fois dehors, dans la nuit fraîche d'octobre, le commandant explosa :

— Barbarie calculée ! Vous avez entendu ça ? Il reconnaît lui-même que c'est une barbarie ! Et il le fait quand même !

— Calmez-vous, intervint le colonel. Vous avez eu de la chance qu'il ne vous fasse pas arrêter pour insubordination.

— M'arrêter ? Pour avoir dit la vérité ?

— La vérité n'a pas sa place à l'armée. Vous devriez le savoir maintenant.

Ils retournèrent à leurs quartiers en silence.

Les jours suivants, du 9 au 16 octobre, furent consacrés à l'organisation minutieuse de l'évacuation des trésors sélectionnés. Les trois commissaires supervisèrent l'emballage des objets les plus fragiles, coordonnèrent avec l'état-major les modalités du transport vers T'ien-tsin, et établirent des listes détaillées pour le suivi des caisses. Pendant ce temps, le pillage généralisé se poursuivait dans tout le palais. Les soldats continuaient à dévaliser les pavillons, emportant tout ce qui avait de la valeur, détruisant ce qu'ils ne pouvaient pas transporter.

Montauban et Lord Elgin finalisaient leurs plans pour la destruction finale du Yuen-Ming-Yuen. La décision était prise : le palais devait brûler. Ce serait la punition infligée à l'empereur pour les mauvais traitements subis par les prisonniers occidentaux.

Le dernier jour

Le 17 octobre, ils passèrent la journée à assurer le transport des trois cents objets sélectionnés.

Un travail méticuleux qui demandait une attention constante. Plusieurs fois, le colonel dut intervenir quand un soldat manipulait une pièce avec trop de brutalité.

— Doucement ! criait-il. Ce vase a huit cents ans ! Si vous le cassez, vous aurez détruit huit siècles d'histoire !

À la fin de la journée, toutes les caisses étaient prêtes. Elles furent chargées sur des chariots qui les emmèneraient jusqu'au port de T'ien-tsin, puis sur des navires qui les ramèneraient en Europe.

Le soir, épuisés, ils se retrouvèrent une dernière fois dans la salle du trône, désormais vide. Les étagères avaient été pillées. Les vitrines brisées. Le sol était jonché de débris.

— Trois cents objets sauvés, chuchota le colonel. Sur combien ? Cent mille ? Deux cent mille ?

— Nous ne saurons jamais. Mais oui, nous n'avons sauvé qu'une infime partie. Le reste...

— Le reste brûlera demain.

Ils restèrent silencieux, contemplant cette salle qui serait bientôt réduite en cendres.

— Vous savez ce qui me désole le plus ? dit le commandant. Ce ne sont pas les objets que nous n'avons pas pris. Ce sont ceux que nous ne connaissons jamais. Toutes les merveilles qui se trouvent dans les parties du palais que nous n'avons pas explorées. Tous les chefs-d'œuvre dont nous ignorons même l'existence. Tout va brûler. Tout va disparaître. Et personne ne saura jamais ce qui a été perdu.

— L'Histoire le saura. Les historiens écriront sur le sac du Yuen-Ming-Yuen. Ils diront que c'était l'un des plus grands crimes culturels jamais commis Et nous, nous serons présentés comme les coupables.

— Nous sommes les coupables. N'essayons pas de nous cacher derrière les ordres ou la nécessité militaire. Nous sommes complices de ce crime.

— Je sais, admit le colonel. Je sais.

Ils quittèrent le palais à la nuit tombée. Derrière eux, les bâtiments se dressaient dans l'obscurité, majestueux et condamnés. Demain, tout cela ne serait plus que cendres et ruines.

L'incendie, 18 octobre 1860

Le 18 octobre à dix heures du matin, les premières flammes furent allumées. Des soldats britanniques, sur ordre de Lord Elgin, commencèrent à mettre le feu aux bâtiments.

Les trois officiers, comme tous les officiers français et britanniques, furent contraints d'assister au spectacle. Ils se tenaient sur une colline voisine, d'où ils avaient une vue complète sur le palais.

Les premiers bâtiments à brûler furent les pavillons de bois de cèdre. Le bois sec, vieux de plusieurs siècles, prit feu immédiatement. En quelques minutes, des flammes hautes de vingt mètres s'élevèrent vers le ciel.

— Comme ça brûle vite, murmura le commandant.

Le feu se propageait de bâtiment en bâtiment, porté par le vent. Les toits de tuiles vernissées explosaient sous la chaleur, projetant des fragments colorés dans toutes les directions. Les colonnes de bois laqué se consumaient, s'effondraient. Les sculptures de dragons et de phénix disparaissaient dans les flammes.

La fumée montait en colonnes noires et épaisses, obscurcissant le ciel. L'odeur de bois brûlé emplissait l'air, suffocante.

Le commandant s'était assis par terre, la tête entre les mains.

— Nous sommes inhumains. Nous détruisons ce que nous ne pouvons pas comprendre. Ce que nous ne pouvons pas égaler. Nous brûlons la beauté parce qu'elle nous fait honte.

Le colonel, debout à côté de lui, ne disait rien.

Le capitaine, lui, regardait fixement l'incendie, comme hypnotisé. Son visage était impassible, mais ses yeux brillaient d'une lumière étrange – peut-être étaient-ce les reflets des flammes, peut-être étaient-ce des larmes qu'il refusait de laisser couler.

CHAPITRE 3 - LES TÉMOINS SILENCIEUX

Nuit du 17 au 18 octobre 1860, Palais d'Été, minuit

An Dehai avait cinquante-trois ans. Il avait consacré quarante et une années de sa vie au service du palais, depuis ce jour où, à l'âge de douze ans, sa famille l'avait vendu pour qu'il soit castré et intégré dans les rangs des eunuques impériaux.

La douleur, il s'en souvenait encore. Non pas la douleur physique, celle-là, la mémoire l'avait heureusement effacée, ne laissant qu'une trace fantôme, comme un membre amputé qui continue à faire souffrir longtemps après sa disparition. Mais la douleur de l'humiliation demeurait intacte, cristallisée dans son esprit comme un insecte prisonnier de l'ambre. Il revoyait le visage de sa mère, détournant les yeux quand on l'avait emmené. Son père, comptant les pièces d'argent. Ses deux frères aînés, incapables de le regarder. Et le vieil homme au couteau, avec ses mains calleuses et son odeur de gingembre et d'alcool de riz, qui lui avait murmuré : « Ne crie pas. Les eunuques ne crient jamais. C'est la première leçon. »

Il n'avait pas crié. Pas ce jour-là. Pas les jours suivants, quand la fièvre l'avait presque emporté. Pas pendant les longues semaines de guérison, enfermé dans une pièce sombre qui sentait les herbes médicinales et la maladie. Il avait appris à avaler sa douleur, à la transformer en quelque chose d'autre, en détermination, en perfectionnisme, en un sens du devoir si absolu qu'il devenait presque sacré.

« Servir l'Empereur est un honneur, » lui avaient-ils dit. « Une chance d'échapper à la misère. »

Et pendant quatre décennies, il avait cru à cet honneur. Il avait gravi les échelons, apprenant d'abord à servir le thé sans faire trembler la porcelaine, puis à marcher sans faire bruire la soie, puis à écouter sans entendre, à voir sans regarder, à devenir invisible tout en étant indispensable. À vingt ans, il assistait déjà aux audiences impériales, debout dans l'ombre, tenant les

documents dont l'Empereur pourrait avoir besoin. À trente ans, on lui confiait des missions délicates, porter des messages secrets, superviser des transactions discrètes. À quarante ans, il était devenu responsable de l'inventaire des collections impériales.

Chaque vase, chaque jade, chaque rouleau de calligraphie dans le Palais d'Été, il les connaissait par cœur. Il pouvait réciter de mémoire la provenance de milliers d'objets, leur histoire, leur signification. Il se souvenait du jour où l'Empereur Daoguang avait fait l'acquisition d'un paravent en laque incrusté de nacre, chef-d'œuvre de la dynastie Song. Il avait passé trois jours à l'examiner, à noter chaque détail, les motifs de grues, les montagnes stylisées, la signature presque invisible de l'artisan dans un coin. Ce paravent racontait huit siècles d'histoire. Il avait appartenu à un empereur Song, avait survécu à l'invasion mongole caché dans un monastère, avait été redécouvert sous les Ming, restauré sous les Qing.

Tout cela allait disparaître.

Cette pensée le frappait par vagues, comme une nausée montante qu'il ne pouvait réprimer. Quarante et un ans de sa vie. Huit siècles d'histoire. Des dynasties entières cristallisées dans des objets qui allaient être volés, brisés, brûlés par des hommes qui ne connaissaient même pas leurs noms.

Il quitta sa natte étroite et ajusta sa robe de soie bleue, celle qu'il portait depuis dix ans et qu'il avait soigneusement raccommodée à maintes reprises. Le tissu était usé, mais propre, les reprises presque invisibles, question de fierté, même maintenant, même au bord du gouffre. Ses quartiers étaient modestes : une pièce de huit mètres carrés dont il connaissait chaque fissure du plafond, chaque rainure dans les planches de bois. Une table basse où il prenait ses repas solitaires. Un coffre contenant ses quelques possessions : trois robes de rechange, un nécessaire à calligraphie, un livre de poésie Tang que son premier mentor lui avait offert et une lettre de sa mère qu'il n'avait jamais eu le courage d'ouvrir.

Rien de luxueux, malgré sa position relativement élevée parmi les eunuques.

Il sortit dans le corridor. L'obscurité était presque totale. Ses yeux, habitués aux pénombres du palais, distinguaient à peine les contours des murs. Habituellement, des lanternes brûlaient toute la nuit le long des passages, leur lueur vacillante créant des ombres dansantes sur les panneaux de bois laqué. Mais ce soir, la plupart étaient éteintes. Économie d'huile, avaient prétendu les intendants. En réalité, tout le monde savait que les serviteurs s'enfuyaient, emportant ce qu'ils pouvaient, lanternes comprises.

Le silence était oppressant. An Dehai tendait l'oreille, cherchant les sons familiers qui rythmaient habituellement les nuits du palais : le bruissement des robes de soie quand les gardes de nuit faisaient leurs rondes, le clapotis distant de l'eau dans les bassins, les craquements du bois ancien qui se contractait avec le froid nocturne, parfois le cri d'un paon dans les jardins. Mais cette nuit, rien. Comme si le palais lui-même retenait son souffle.

Une voix nerveuse retentit dans l'obscurité, le faisant sursauter.

— Qui va là ?

— C'est moi, An Dehai.

Une silhouette émergea des ombres. C'était Li Lianying, un eunuque qu'An Dehai avait pris sous son aile trois ans auparavant. Le garçon était brillant, vif d'esprit, capable d'apprendre un inventaire complet en quelques semaines là où d'autres mettaient des mois. Il avait vu en lui une version plus jeune de lui-même, cette même intensité, ce même besoin désespéré de prouver sa valeur dans un monde qui les considérait comme moins qu'humains.

Il tremblait de tous ses membres. Dans la faible lumière, An Dehai pouvait voir que ses yeux étaient rouges, gonflés par les larmes.

— Maître An, tu ne peux pas dormir non plus ?

— Non. Trop de pensées. Viens, marchons un peu.

Ils se dirigèrent vers la sortie est du bâtiment des serviteurs. An Dehai posa une main sur l'épaule de Li Lianying, sentant les muscles tendus, le corps raidi par la terreur. Il se souvint de sa propre première année au palais, cette peur constante de faire une erreur, d'être battu, chassé, renvoyé à une misère encore pire que celle dont il venait. Il se souvint de son maître, le vieux eunuque Ma Dequan, qui l'avait guidé avec la même patience qu'il montrait maintenant à Li Lianying. Ma Dequan était mort il y a vingt ans, mais An Dehai entendait encore sa voix : « Nous ne sommes pas ce qu'ils ont fait de nous. Nous sommes ce que nous choisissons d'être malgré cela. »

Dehors, la nuit était étonnamment claire. La lune, presque pleine, baignait les jardins d'une lumière argentée qui transformait le paysage familier en quelque chose d'irréel, presque onirique. Les pavillons se découpaient en silhouettes noires contre le ciel étoilé. Le lac Kunming reflétait la lune comme un miroir géant. Les arbres ancestraux - certains plantés il y a trois siècles - dressaient leurs branches noueuses vers le ciel. Tout semblait paisible, figé dans un instant d'éternité.

An Dehai s'arrêta, saisi par la beauté du moment. Comment était-ce possible que le monde puisse être si beau à la veille de sa destruction ? Il pensa aux poètes Tang qui célébraient la nature précisément parce qu'elle était éphémère. Les fleurs de cerisier ne sont belles que parce qu'elles tombent. La lune n'émeut que parce qu'elle décroît. Mais ce n'était pas la même chose. La nature renaissait. Ce qui allait être détruit ici ne reviendrait jamais.

— Regarde comme c'est beau. Comment peuvent-ils vouloir détruire quelque chose d'aussi splendide ?

An Dehai vint s'asseoir sur un banc de pierre près d'un bassin où des carpes koï nageaient paresseusement. Il se souvenait du jour où ces carpes avaient été introduites. C'était il y a quinze ans. Elles n'étaient que de petits alevins. Maintenant, certaines mesuraient près d'un mètre, leurs écailles orange et blanches brillant dans l'eau sombre. Un jardinier avait expliqué qu'elles

pouvaient vivre cent ans. Elles ne verraient pas leur vingtième anniversaire.

Li Lianying s'assit à côté de lui, serrant ses genoux contre sa poitrine comme un enfant cherchant du réconfort. An Dehai contempla le jeune homme un long moment avant de parler, choisissant ses mots avec soin.

— La beauté ne signifie rien pour ceux qui ne la comprennent pas. Pour ces rustres occidentaux, seul l'or compte. Le pouvoir. La domination. Ils regardent un vase Ming et voient de l'argent. Ils regardent une calligraphie Song et voient du papier. Ils ne voient pas les siècles, les mains qui ont créé, les yeux qui ont admiré.

Des pas précipités retentirent derrière eux, brisant le moment de calme. Trois autres eunuques apparurent, essoufflés et terrifiés. An Dehai reconnut Wang Changgui qui supervisait les cuisines impériales, accompagné de deux jeunes, Sun Yaoting et Cui Yugui. Wang Changgui avait le visage rougi par l'effort, la transpiration perlant sur son front malgré la fraîcheur de la nuit. Sun Yaoting avait les yeux écarquillés comme un animal traqué. Cui Yugui, habituellement taciturne, laissait échapper de petits gémissements incontrôlables.

— Maître An ! Tu es encore ici ! Je pensais que tous les eunuques supérieurs étaient partis avec l'Impératrice Douairière !

An Dehai les observa un instant, ces hommes terrorisés qui se raccrochaient à lui comme à une bouée. Il pensa à tous ces moments de sa vie où il avait dû être fort pour les autres.

— Je n'ai pas été convoqué pour l'évacuation. On m'a ordonné de rester pour protéger les collections.

Protéger les collections. Avec quoi ? Ses mains nues contre des milliers de soldats armés ? C'était une mission impossible, et tous le savaient. L'Empereur lui avait donné un ordre qui était en réalité un abandon.

Wang Changgui secoua la tête.

— Les cuisines. On m'a dit de les maintenir opérationnelles au cas où l'Empereur changerait d'avis et reviendrait.

Le jeune Sun Yaoting s'effondra sur le banc, sanglotant sans retenue. Ses épaules étroites secouées par des spasmes, son visage enfoui dans ses mains. Entre deux sanglots, il hoquetait des mots presque incompréhensibles. An Dehai s'approcha et posa doucement une main sur sa tête, comme il l'aurait fait avec un fils - ce fils qu'il n'aurait jamais. Le contact sembla calmer légèrement les sanglots.

Il repensa à sa propre mère. Vivait-elle encore ? Il l'avait quittée à douze ans et ne l'avait jamais revue. Les eunuques n'avaient pas le droit de retourner dans leurs familles. Ils appartenaient au palais, corps et âme. Était-elle morte en se demandant ce qu'il était devenu ? Avait-elle regretté de l'avoir vendu ? Ou était-ce un soulagement, une bouche de moins à nourrir ?

— Calme-toi, Yaoting. Ta mère est probablement déjà en sécurité. Les gens de Pékin fuient vers l'intérieur des terres. Elle a dû partir avec les autres.

Il ne savait pas si c'était vrai, mais le mensonge réconfortant était parfois la seule forme de compassion possible.

Les six hommes restèrent assis là jusqu'à l'aube, dans le jardin baigné de lune qui allait bientôt cesser d'exister. Ils parlaient à voix basse, échangeant des fragments de leurs vies comme on partage un dernier repas. Wang Changgui raconta comment il avait appris la cuisine de son père, qui l'avait apprise de son propre père, une lignée de cuisiniers impériaux remontant à cinq générations. Sun Yaoting parla de sa mère, une veuve qui avait vendu tout ce qu'elle possédait pour l'élever seul. Cui Yugui révéla qu'il composait des poèmes en secret, des vers qu'il n'avait jamais montrés à personne.

An Dehai les écoutait, gravant chaque détail dans sa mémoire. Ces vies, aussi humbles soient-elles, méritaient d'être préservées.

Si le palais devait disparaître, au moins les hommes qui l'avaient servi ne seraient pas oubliés.

Alors que les premières lueurs du jour commençaient à éclairer le ciel à l'est, ils entendirent un nouveau bruit : des cris, des ordres aboyés dans une langue étrangère, le cliquetis de milliers de bottes sur les chemins pavés du parc. Le son était distant encore, mais se rapprochait inexorablement, comme une marée montante.

Les soldats, qui avaient atteint les premiers bâtiments du palais et le pillaient depuis plusieurs jours, arrivaient dans l'aile où ils étaient réfugiés et où ni l'incendie ni le sac n'avaient encore commencé. Le palais était tellement immense que son invasion ne pouvait avoir lieu que progressivement, bâtiment par bâtiment, pavillon par pavillon. Une destruction méthodique, minutieuse.

An Dehai se leva. Il pensa à tous les matins où il s'était levé à cette même heure pour commencer sa journée de travail. Les rituels matinaux, l'eau pour se laver le visage, le thé vert qu'il préparait avec soin, la robe qu'il ajustait méticuleusement. Puis la marche à travers les corridors silencieux jusqu'à son bureau, où l'attendaient les registres à tenir à jour, les objets à cataloguer, les rapports à rédiger. Une vie réglée comme une horloge, prévisible, sûre.

Tout cela était terminé. Et avec le soleil levant venait l'inconnu.

19 octobre 1860, Palais d'Été, six heures du matin

Le premier soldat français qu'An Dehai vit était un jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus, un fusil à baïonnette sur l'épaule. Il scrutait constamment autour de lui comme s'il s'attendait à une embuscade. Son uniforme bleu était déjà sale, taché de sueur et de poussière. An Dehai se demanda s'il avait une mère quelque part en France qui priait pour son retour.

An Dehai et ses amis s'étaient cachés derrière un mur, observant les troupes envahir le parc. C'était une vision surréaliste : des centaines, peut-être des milliers de soldats en uniformes bleus et rouges se répandaient comme une marée dans les jardins entretenus. Ils criaient, riaient, pointaient du doigt les bâtiments avec excitation. Certains tiraient en l'air comme des enfants excités. D'autres se bouscuaient pour être les premiers à entrer dans les pavillons.

An Dehai observait la scène avec une sorte de détachement, comme s'il regardait un cauchemar se dérouler sans pouvoir se réveiller. Ces hommes ne ressemblaient pas aux démons qu'il avait imaginés. Ils ressemblaient juste... à des hommes. Des hommes ordinaires, loin de chez eux, survoltés par la perspective du butin. Cela les rendait d'une certaine manière plus terrifiants. Le mal banal, presque joyeux.

Wang Changgui serra les poings, ses jointures blanchissant.

— Regarde-les. Ils ne comprennent même pas ce qu'ils profanent. Pour eux, c'est juste... du butin.

— Silence. Ils pourraient nous entendre.

Mais il était trop tard. Une escouade de cinq soldats, menés par un lieutenant avait repéré leur cachette. L'incendie commençait à se propager dans certaines parties du palais - on voyait la fumée s'élever au loin - mais le pillage ne s'arrêtait pas pour autant. L'officier cria quelque chose dans sa langue incompréhensible et pointa son pistolet vers eux. Le canon du pistolet brillait au soleil levant, petit cercle noir promettant la mort.

An Dehai sentit son cœur battre à tout rompre. C'était le moment. Vivre ou mourir. Il prit une profonde inspiration, essayant de calmer le tremblement de ses mains. Il pensa à tous les moments où il avait survécu en se faisant petit, en s'abaissant, en acceptant l'humiliation pour préserver sa vie.

Les six eunuques émergèrent de leur cachette, les bras levés. An Dehai s'avança en premier, essayant de paraître aussi peu

menaçant que possible. Il baissa les yeux en signe de soumission. Ne jamais défier. Ne jamais provoquer. Survivre d'abord.

Le lieutenant français les examina de haut en bas avec une expression mêlant curiosité et dédain. Ses yeux s'attardèrent sur leurs robes de soie, sur leurs cheveux attachés en chignons, sur leurs visages imberbes. Il dit quelque chose dans sa langue, un commentaire qui fit rire ses hommes.

An Dehai réfléchit rapidement. Il avait appris l'anglais d'un missionnaire britannique qui avait brièvement travaillé au palais dix ans auparavant. Il maîtrisait parfaitement cette langue. Peut-être que l'officier comprendrait l'anglais ? C'était leur seule chance.

— Nous sommes des serviteurs du palais

Le lieutenant fronça les sourcils, puis sembla comprendre. Il dit quelque chose à ses hommes, qui baissèrent leurs armes. Puis l'officier fit un geste impérieux vers le sud, accompagné d'un mot qui ressemblait à un ordre.

Mais au moment où ils commençaient à s'éloigner, Sun Yaoting trébucha et tomba. Le jeune eunuque était tellement terrifié que ses jambes ne le portaient plus. Dans sa chute, une boîte en jade glissa de sa manche et roula sur les pavés avec un cliquetis musical.

Le temps sembla se figer. An Dehai vit la scène se dérouler comme au ralenti. La boîte qui roulait. Les yeux du lieutenant qui se fixaient dessus. L'expression qui changeait de l'indifférence à la cupidité.

Immédiatement, l'atmosphère changea. L'officier hurla quelque chose et les soldats repointèrent leurs armes. L'un d'eux, un colosse au visage marqué par la variole, se précipita sur Sun Yaoting, l'attrapa par le col et le souleva du sol d'une seule main.

Le jeune eunuque laissa échapper un cri de terreur. Ses pieds battaient l'air, ses mains griffaient le bras du soldat. An Dehai fit un pas en avant, mais Li Lianying le retint.

Le soldat gifla violemment le jeune eunuque. Le bruit de la main contre la joue résonna comme un coup de feu. Puis il ramassa la boîte en jade, la retourna pour juger de son poids, et l'empocha d'un geste possessif.

L'officier aboya un ordre. Les soldats fouillèrent chacun des eunuques, arrachant tout ce qui semblait avoir de la valeur. Leurs mains étaient brutales, indifférentes. Ils prirent une montre en argent que Wang Changgui avait héritée de son père, une bague en cuivre que portait Cui Yugui, même les quelques pièces de monnaie qu'ils avaient sur eux. An Dehai sentit des mains fouiller ses poches, palper sa robe. On lui confisqua un pinceau en bambou qu'il gardait toujours sur lui - un objet sans valeur pour les soldats, mais précieux pour lui.

Quand ce fut terminé, le lieutenant leur fit signe de partir avec un geste de mépris, comme s'ils étaient des chiens errants qu'on chasse. Il cracha même sur le sol à leurs pieds.

An Dehai aida Sun Yaoting à se relever. Le visage du garçon était enflé là où le soldat l'avait frappé, déjà violacé, et du sang coulait de son nez, formant une ligne rouge sur son menton.

— Viens, Yaoting. Appuie-toi sur moi.

Ils s'éloignèrent aussi vite qu'ils le pouvaient sans courir. Courir aurait ressemblé à une fuite, aurait pu déclencher l'instinct de chasse des soldats. Derrière eux, ils entendaient déjà les bruits de destruction : des vitres qui se brisaient dans un fracas cristallin, des portes qu'on enfonçait à coups de crosses de fusils, des cris de joie quand les soldats découvraient les trésors à l'intérieur des pavillons. Et par-dessus tout cela, un rire - un rire collectif, ivre de pouvoir et de licence.

An Dehai serrait les dents si fort que sa mâchoire lui faisait mal. Chaque pas l'éloignait de sa vie, de son identité, de tout ce qui avait donné un sens à son existence. Mais il continuait à marcher, soutenant Sun Yaoting, guidant les autres. Survivre. C'était tout ce qui comptait maintenant.

En approchant des quartiers des serviteurs, ils découvrirent que le chaos y régnait déjà. Des dizaines de personnes couraient dans tous les sens, certaines essayant de fuir avec des ballots de vêtements et de nourriture, d'autres paniquant sans but. Des cris, des pleurs, des appels désespérés. Une femme âgée était assise sur le sol, se balançant d'avant en arrière, répétant inlassablement un nom - peut-être celui d'un fils, d'un mari. Deux gardes en uniformes impériaux, mais sans armes, étaient recroquevillés contre un mur, le regard vide. Un enfant - il devait avoir sept ou huit ans, un des nombreux enfants de serviteurs qui vivaient au palais - courait en cercles, appelant sa mère.

— An Dehai !

Une voix familière retentit au-dessus du tumulte. C'était Madame Liu, une dame de compagnie qui avait servi l'Impératrice. An Dehai l'avait toujours respectée. Elle était d'une dignité rare, d'une intelligence vive, et traitait même les eunuques avec courtoisie - ce qui était loin d'être le cas de toutes les dames de la cour. Elle était petite, mince, avec des cheveux gris soigneusement coiffés et des yeux perçants qui semblaient tout voir.

Elle se fraya un chemin à travers la foule et attrapa le bras d'An Dehai.

— Dieu merci ! J'ai pensé que tu étais parti avec l'Impératrice !

— Non. On m'a ordonné de rester. Madame Liu, où est votre fille ?

Le visage de Madame Liu se décomposa. Ses lèvres tremblèrent et ses yeux se remplirent de larmes qu'elle essaya vainement de retenir.

— Mei Feng ? Elle travaille dans le Pavillon des Harmonies. J'ai essayé d'y aller, mais il y a des soldats partout... Elle n'a que dix-neuf ans, An Dehai. Juste dix-neuf ans.

Le Pavillon des Harmonies était dans la zone qui avait été attaquée en premier. Si Mei Feng était encore là-bas...

— Nous la trouverons. Je vous le promets.

Madame Liu balaya du regard les environs, essayant de faire un décompte dans le chaos ambiant.

— Peut-être cinquante, soixante personnes ? Beaucoup sont partis pendant la nuit. Ceux qui restent sont soit trop vieux pour voyager, soit ils ont peur des bandits sur les routes. Certains espèrent encore que l'Empereur reviendra les sauver.

Elle prononça ces derniers mots avec une amertume qui surprit An Dehai. Madame Liu avait toujours été une fervente loyaliste impériale.

— Rassemblez-les tous. Dites-leur de se retrouver dans la cour principale des quartiers des serviteurs dans une heure. Nous devons discuter de ce que nous allons faire.

Une heure plus tard, environ quatre-vingts personnes étaient rassemblées dans la cour. C'était un groupe hétéroclite : des eunuques de tous âges, des dames de compagnie, des cuisiniers aux tabliers tachés, des jardiniers aux mains calleuses, quelques gardes désarmés qui avaient fui, mais étaient restés dans les parages, honteux de leur lâcheté, mais incapables de partir complètement.

An Dehai les observait. Tous partageaient maintenant la même expression : la peur, l'incompréhension, l'espoir désespéré que quelqu'un, n'importe qui, leur dise quoi faire.

Il leva les mains pour demander le silence. Les conversations cessèrent progressivement, remplacées par une attente tendue.

— Mes amis...

Sa voix se brisa. Il toussa, essaya de nouveau.

— Mes amis, nous vivons un moment épouvantable de notre histoire. Le Palais d'Été, ce lieu que nous avons servi et chéri, est envahi par des armées étrangères. L'Empereur a fui. L'Impératrice Douairière a fui. Nous sommes abandonnés.

Un murmure parcourut la foule. Certains hochaient la tête, d'autres laissaient couler des larmes silencieuses.

— Mais nous ne sommes pas impuissants. Nous avons des choix à faire. Le premier choix : rester ou partir.

Immédiatement, des voix s'élevèrent, créant une cacophonie de peur et de confusion.

An Dehai leva de nouveau les mains, attendant le calme.

— Fuir où ? Pékin est assiégée. Les barbares contrôlent toutes les routes principales. Les chemins secondaires sont infestés de bandits. Beaucoup d'entre vous ont des familles ici, dans les villages alentour. Si vous partez maintenant, dans le chaos, vous risquez de ne jamais les retrouver.

Un vieux jardinier nommé Wang Daniu, l'interrompit. L'homme avait le visage tanné par le soleil, des mains noueuses comme des racines d'arbre, et un regard qui en avait vu beaucoup.

— Tu veux qu'on les aide à voler notre patrimoine ? Qu'on reste là, les bras croisés, pendant qu'ils emportent des trésors qui appartiennent à la Chine depuis des siècles ?

An Dehai descendit de l'estrade et marcha directement vers Wang Daniu. Il voulait que cette conversation soit intime, respectueuse, pas un débat public.

— Wang Daniu, tu as passé ta vie à créer les jardins de ce palais. Je me souviens quand tu as planté le bosquet de pruniers près du Pavillon des Harmonies. Il y a combien d'années ? Vingt-cinq ? Trente ?

— Vingt-huit ans, répondit le vieil homme, la voix enrouée par l'émotion.

— Vingt-huit ans. Dis-moi, si quelqu'un vient détruire ce bosquet maintenant, préfères-tu mourir en essayant de l'arrêter, ou survivre pour peut-être, un jour, replanter des pruniers ailleurs ? Pour transmettre ton savoir à d'autres jardiniers ? Pour que l'art ne meure pas avec les arbres ?

Le jardinier serra les poings, mais An Dehai voyait les larmes qui menaçaient de couler.

An Dehai se retourna vers la foule assemblée, élevant la voix pour que tous puissent entendre.

— Je propose ceci. Ceux qui veulent partir peuvent partir. Je ne vous en empêcherai pas et je ne vous jugerai pas. C'est un choix légitime, peut-être même le choix sage. Mais ceux qui restent, nous devons nous organiser. Premièrement, nous devons nous cacher dans les endroits que les militaires ne connaissent pas - les caves, les tunnels, les bâtiments secondaires qu'ils n'ont aucune raison d'explorer. Deuxièmement, nous devons essayer de sauver ce qui peut l'être - pas les grandes pièces évidemment, mais peut-être des documents, des livres, des objets que nous pouvons cacher ou emporter. Troisièmement et surtout, nous devons nous souvenir. Noter tout ce qui se passe, pour que nos descendants sachent la vérité.

Wang Daniu acquiesça lentement, comme s'il prenait une décision grave.

— Très bien. Je reste. Quelqu'un doit témoigner. Mes arbres vont brûler, mais au moins leur souvenir vivra.

D'autres voix s'élevèrent, l'une après l'autre, formant un chœur hésitant, mais déterminé. Au final, environ vingt-cinq personnes décidèrent de rester.

Tandis qu'ils commençaient à se disperser en groupes organisés, une jeune servante s'approcha timidement. Elle s'appelait Mei Lin et travaillait dans les quartiers des concubines.

— Maître An, j'ai quelque chose à te dire. Hier soir, j'ai vu des soldats...

Elle s'arrêta, les larmes aux yeux. Sa voix n'était plus qu'un murmure tremblant.

— Ils ont attrapé trois de mes amies. Elles ont crié, mais... mais personne n'est venu. Personne ne pouvait venir. Et les soldats, ils les ont... ils les ont...

Elle ne put continuer, s'effondrant en sanglots. An Dehai posa doucement une main sur son bras.

— Je sais, Mei Lin. Je sais. C'est pour cela que nous devons rester ensemble, rester cachés autant que possible. Si tu restes avec le groupe de Madame Liu, tu seras plus en sécurité.

Mei Lin acquiesça, essuyant ses larmes d'un geste rageur. An Dehai voyait dans ses yeux quelque chose qui n'était pas seulement de la peur. Il y avait aussi de la colère. Une colère froide, maîtrisée, qui la ferait tenir debout quand d'autres s'effondreraient.

— Merci, Maître An. J'avais juste besoin de le dire à quelqu'un. De savoir que quelqu'un se soucie.

— Nous nous soucions tous. C'est ce qui nous garde humains dans cette inhumanité.

19 octobre 1860, Palais d'Été, midi

An Dehai, accompagné de Li Lianying et de deux autres eunuques nommés Zhang Qinlin et Cui Yugui, se dirigea vers le Pavillon des Nuages Précieux. C'était l'un des bâtiments qu'il connaissait le mieux, ayant passé des centaines d'heures à cataloguer ses trésors.

Le chemin pour y arriver était familier. Il connaissait chaque tournant, chaque arbre le long du sentier. Mais aujourd'hui, tout semblait différent. L'air lui-même était chargé d'une tension électrique, comme avant un orage. Le silence des oiseaux était anormal - ils avaient fui, pressentant le danger.

En approchant, ils entendirent un vacarme épouvantable. Des rires, des cris, le bruit de choses lourdes qu'on traîne ou qu'on laisse tomber, le fracas du verre brisé. An Dehai sentit son estomac se nouer.

Ils se cachèrent derrière un bosquet de bambous et observèrent la scène qui se déroulait devant eux.

Une vingtaine de soldats français couraient dans tous les sens, transportant tout ce qu'ils pouvaient porter. La scène avait quelque chose de grotesque, presque comique si elle n'avait pas été si déchirante. Certains avaient enfilé plusieurs robes de soie impériales les unes sur les autres, créant un effet ridicule - des hommes barbus et massifs dans des robes de femmes brodées de dragons et de phénix. D'autres transportaient d'énormes vases en porcelaine, trébuchant sous le poids, les tenant contre leur poitrine comme des bébés. Un soldat essayait de porter seul un paravent en laque incrusté de jade. Il tomba et le paravent se brisa en mille morceaux sur les dalles de marbre.

An Dehai ne put s'empêcher de gémir, un son involontaire arraché du fond de sa gorge.

— Non ! Ce paravent avait trois cents ans...

Ce paravent, il s'en souvenait parfaitement. Il l'avait catalogué il y a sept ans, passant une journée entière à en documenter chaque détail. C'était une commande de l'Empereur Kangxi pour célébrer le soixantième anniversaire de sa mère. Chaque pièce de jade avait été sélectionnée individuellement pour sa couleur, sa translucidité. Les motifs représentaient les Huit Immortels traversant la mer - une scène de la mythologie taoïste qui symbolisait la longévité et la transcendance. L'Empereur Kangxi lui-même avait composé un poème gravé au dos, en caractères si fins qu'il fallait une loupe pour les lire. An Dehai avait mémorisé ce poème : « À travers les vagues de jade, les Immortels voyagent / Chaque génération garde leur sagesse / Que ma mère vive dix mille automnes / Comme ces immortels traversent les âges. »

Maintenant, tout cela n'était plus que des débris éparpillés sur le sol, piétinés par des bottes sales.

Li Lianying lui toucha la main en signe d'avertissement.

— Maître, regarde là-bas.

Deux soldats avaient trouvé la collection de porcelaines Ming qu'An Dehai avait organisée deux mois auparavant. Les pièces

étaient disposées sur des étagères de bois de santal, chacune avec une étiquette qu'il avait calligraphiée, indiquant l'origine, la date et la signification de chaque objet. Il se souvenait d'avoir passé trois semaines sur ce travail, vérifiant et revérifiant chaque détail, s'assurant que tout était parfait.

Les soldats contemplaient les porcelaines avec avidité, essayant de décider lesquelles prendre. Ils parlaient entre eux en français, une langue incompréhensible pour An Dehai, mais dont le ton cupide était universel. L'un d'eux attrapa un vase bleu et blanc de l'ère Xuande.

An Dehai connaissait son histoire par cœur. Le vase avait été créé en 1426 par un potier impérial nommé Zhang Wei, dans les fours de Jingdezhen. Zhang Wei était un maître potier dont la famille fabriquait de la porcelaine depuis quatre générations. Le bleu venait de cobalt importé de Perse via la Route de la Soie - un pigment si précieux qu'il valait son poids en argent. Le motif représentait des dragons jouant dans les nuages, symbole du pouvoir impérial tempéré par la sagesse céleste. L'Empereur Xuande avait supervisé la création de ce vase, exigeant que le bleu soit exactement la nuance qu'il voyait dans ses rêves.

Le vase avait ensuite passé deux siècles dans les collections impériales, admiré par des générations d'empereurs. En 1702, quand une terrible inondation avait dévasté la province du Guangdong, tuant des milliers de personnes et ruinant les récoltes, le gouverneur de la province avait offert ce vase à l'Empereur Kangxi en remerciement d'une remise d'impôts qui avait sauvé sa région de la famine. Kangxi l'avait tellement aimé qu'il l'avait gardé dans ses quartiers privés et composait de la poésie en le contemplant. Il avait même fait graver un poème sur un médaillon d'or qu'il avait attaché au pied du vase. Le vase avait une petite fêlure à la base - un défaut mineur qui n'en diminuait pas la beauté. L'Empereur Qianlong, petit-fils de Kangxi, avait fait restaurer cette fêlure en 1750 par le maître restaurateur Liu

Heng, utilisant une technique secrète qui rendait la réparation presque invisible.

Mais le soldat français ne connaissait rien de tout cela. Pour lui, ce n'était qu'un objet bleu et blanc, joli, mais lourd. Il le tint maladroitement, sans comprendre sa valeur ou sa fragilité. Le vase lui glissa des mains et se fracassa sur le sol de marbre.

Le bruit résonna dans le cœur d'An Dehai comme un coup de gong funèbre. Cinq siècles d'histoire, anéanties en une seconde par la maladresse d'un homme qui ne savait même pas ce qu'il venait de détruire.

Le soldat haussa les épaules - un geste si désinvolte qu'il en était obscène - et pris un autre vase.

Zhang Qinlin, un eunuque qui avait travaillé sur l'inventaire, laissa couler des larmes sur ses joues. Ses épaules tremblaient de sanglots silencieux qu'il essayait désespérément de retenir.

— Je ne peux pas supporter ça. Des années de travail, de soins, de préservation... détruits en quelques heures par ces vandales. Ils ne savent même pas ce qu'ils détruisent.

Mais un des soldats les avait repérés. Il cria quelque chose à ses camarades et trois d'entre eux se dirigèrent vers le bosquet de bambous, fusils en main, leurs visages affichant un mélange de méfiance et d'agressivité.

An Dehai sortit de leur cachette, les mains levées. Les soldats les encerclèrent, les examinant avec suspicion. L'un d'eux, un sergent à en juger par ses galons, lança quelque chose en français, puis essaya un anglais approximatif.

— Vous... gens du palais ?

— Oui. Nous travaillons ici, répondit-il dans un anglais parfait.

Le sergent les observa, puis sembla prendre une décision. Il fit un geste vers le pavillon, accompagné de mots qu'An Dehai ne comprit pas entièrement, mais dont le sens général était clair. Ils voulaient de l'aide.

— Vous venez. Aidez-nous.

Ils furent conduits à l'intérieur du pavillon. An Dehai dut se forcer à regarder. Le sol était jonché de débris. Des étagères avaient été renversées, leur contenu éparpillé comme des os brisés après une bataille. Des rouleaux de calligraphie ancienne traînaient dans la poussière. Des fragments de porcelaine craquaient sous leurs pas à chaque mouvement.

Un officier français, un capitaine, se tenait au milieu de la pièce avec un carnet et un crayon. Il semblait essayer de faire un inventaire, mais c'était une tâche impossible dans ce chaos. Ses cheveux étaient en désordre, son front luisant de sueur malgré la fraîcheur de l'air. Il avait l'air frustré, dépassé par l'ampleur de la tâche.

Quand le sergent lui amena An Dehai et les autres, le capitaine sembla soulagé. Il murmura quelque chose en français, puis essaya l'anglais avec un accent épais, mais compréhensible.

— Vous connaissez... ces choses ? Valeur ?

— Oui. Je connais toutes les choses ici. C'est moi qui ai tout catalogué.

Le capitaine sourit, et c'était un sourire sincère, presque amical - ce qui le rendait d'une certaine manière plus troublant.

— Bien. Très bien. Vous m'aidez. J'ai besoin de savoir... ce qui est précieux, ce qui est... juste... décoration ? Pas important ?

An Dehai comprit parfaitement. L'officier voulait distinguer les véritables trésors des objets de moindre valeur. Il voulait optimiser son pillage, s'assurer de voler les bonnes choses. La logique était froide, presque professionnelle.

An Dehai eut une décision à prendre en une fraction de seconde. Une décision qui le hanterait pour le reste de sa vie. S'il aidait cet officier, il contribuerait directement au vol du patrimoine chinois. Il deviendrait un collaborateur, un traître à sa propre culture. Les générations futures pourraient le juger durement.

Mais s'il refusait, ils seraient probablement battus, peut-être tués. Et alors, personne ne saurait exactement ce qui avait été volé.

Une idée germa dans son esprit. S'il aidait à l'inventaire, il pourrait au moins documenter ce qui était volé. Il pourrait mémoriser qui prenait quoi. Plus tard, si jamais la justice était rendue - et il devait croire en cette possibilité, sinon à quoi bon survivre ? - il y aurait un témoin. Un témoin qui connaissait non seulement les objets, mais aussi leur signification profonde, leur histoire complète.

— Je peux vous aider et tout cataloguer aussi. En chinois.

Le capitaine réfléchit un moment, fronçant les sourcils. An Dehai retint son souffle. Puis l'officier haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? Vous écrivez chinois, j'écris français. Deux registres. Bon pour... comment dire... transparence ?

Il donna à An Dehai un pinceau, de l'encre et du papier qu'il avait trouvés dans le bureau du pavillon. An Dehai prit le pinceau avec une révérence involontaire. C'était un bon pinceau, en poils de loup, parfaitement équilibré. Il l'avait lui-même commandé il y a cinq ans auprès d'un artisan de Pékin réputé. Le tenir maintenant, dans ces circonstances, provoquait en lui un mélange d'émotions si complexe qu'il ne pouvait les démêler - honte, détermination, chagrin, et une étrange forme de soulagement d'avoir au moins cela, ce pinceau familier, cet outil de sa profession.

An Dehai vécut un des moments les plus étranges et douloureux de sa vie. Il se tenait là, côte à côte avec le capitaine français, identifiant les trésors que les soldats trouvaient. C'était surréaliste, comme une scène de théâtre absurde. Deux hommes, de civilisations différentes, de camps opposés, travaillant ensemble dans une parodie de collaboration savante.

Le capitaine montrait un objet. An Dehai l'identifiait en anglais simple. Le capitaine notait dans son carnet. Puis An Dehai notait dans le sien, mais dans un détail beaucoup plus riche, transformant chaque objet d'une simple « chose précieuse » en fragment d'histoire vivante.

Le capitaine montrait un petit bronze représentant un cheval. Pour lui, c'était juste « statue cheval, bronze, ancien. »

Pour An Dehai, c'était l'histoire qu'il écrivait : « Cheval céleste de la dynastie Han, 206 avant J.-C. - 220 après J.-C. Représente les chevaux de Ferghana, race légendaire que l'Empereur Wudi avait tant désirée qu'il avait envoyé une armée de 60 000 hommes pour les obtenir. Ce bronze commémore cette expédition. Trouvé dans une tombe impériale en 1735, offert à l'Empereur Qianlong. Position des jambes suggère le galop volant, technique artistique qui ne sera redécouverte en Occident que mille ans plus tard. Volé le 19 octobre 1860. »

Chaque objet devenait une occasion d'écrire son histoire complète - non pas pour justifier le vol, mais pour créer un témoignage qui survivrait au chaos.

Le travail continua, objet après objet. Chaque identification était pour An Dehai une petite mort. Il voyait défiler devant lui toute une vie de travail, toute l'histoire d'une civilisation, réduite à des lignes dans un carnet d'inventaire.

— Et celui-ci ?

Le capitaine montrait un rouleau de calligraphie, le tenant avec plus de précaution qu'il n'en avait montré jusqu'ici. Peut-être commençait-il à comprendre la fragilité de ces objets.

An Dehai le déroula délicatement, ses mains tremblant légèrement. Son cœur fit un bond qui lui coupa presque le souffle. C'était un poème de Su Dongpo, un des plus grands poètes de la dynastie Song, écrit de sa propre main il y a huit cents ans.

Su Dongpo - ou Su Shi, son nom complet - avait vécu de 1037 à 1101. Poète, calligraphe, peintre, philosophe, homme d'État. Une des figures les plus accomplies de toute l'histoire chinoise. Ce poème avait été composé pendant son exil à Huangzhou, après qu'il eut été disgracié à la cour pour avoir critiqué certaines politiques impériales. L'exil, au lieu de le briser, l'avait transformé.

C'est là qu'il avait écrit certains de ses plus beaux poèmes, méditant sur la nature éphémère du pouvoir, sur la beauté qui persiste même dans l'adversité.

Les caractères étaient magnifiques, pleins de vie et de grâce. Chaque trait de pinceau révélait la personnalité du poète - sa force, sa mélancolie, son amour de la nature, son humour même dans les moments sombres. An Dehai avait lu ce poème cent fois dans des reproductions, mais c'était la première fois qu'il voyait l'original. Il avait été sorti des voûtes spéciales seulement quelques semaines auparavant pour une exposition privée destinée à l'Impératrice Douairière.

Le poème disait :

« Au milieu de la rivière, la lune brille, Les roseaux murmurent leur chanson ancienne. Un homme seul contemple l'eau qui coule. Tant de vies ont passé sur ces rives. Où sont les héros d'autrefois ? Les vagues emportent même leurs noms. Seule reste la beauté de cette nuit, éternelle, indifférente à notre douleur. »

An Dehai sentit des larmes lui piquer les yeux. Ces mots, écrits par un homme en exil, résonnaient avec une force terrible dans ce moment présent. Lui aussi était témoin de la destruction de tout ce qu'il connaissait. Lui aussi contemplait des ruines. Et pourtant, ce poème avait survécu huit siècles. Peut-être que ses propres témoignages survivraient aussi.

— Très vieille écriture. Très célèbre poète. Huit cents ans. Ne peut être remplacé. Unique au monde.

Le capitaine siffla doucement, impressionné malgré lui.

— Huit cents ans ? C'est... incroyable.

Il regarda le rouleau avec plus de respect, le touchant presque avec révérence.

An Dehai le fixa dans les yeux. L'espace d'un instant, il oublia la prudence, oublia le danger. Il devait dire la vérité, quelles qu'en soient les conséquences.

— Vous punissez huit cents ans d'art pour les actions de quelques hommes. Ce poème n'a pas torturé vos envoyés. Ce vase n'a pas déclaré guerre. Ces objets sont innocents. Ils ne connaissent pas la politique. Ils ne comprennent pas la vengeance. Ils sont juste... beauté. Mémoire. L'âme d'un peuple.

Le capitaine se détourna, mal à l'aise. An Dehai crut voir une lueur de honte dans ses yeux, une fissure dans l'armure du soldat obéissant. Mais elle disparut rapidement, remplacée par la froide indifférence du soldat qui ne fait qu'obéir aux ordres.

— C'est la guerre. Dans la guerre, il n'y a pas d'innocents.

An Dehai voulait argumenter, voulait hurler que c'était faux, que les objets d'art étaient toujours innocents, que détruire la beauté était un crime contre l'humanité elle-même, que les civilisations se jugeaient non pas à leur capacité à faire la guerre, mais à leur capacité à créer et préserver la beauté. Mais il se retint. Ce n'était pas le moment. Il devait survivre, documenter, témoigner. La colère viendrait plus tard. Pour l'instant, il devait jouer son rôle, aussi humiliant soit-il.

Le capitaine se contenta de noter dans son carnet et passa à l'objet suivant.

Li Lianying, qui se tenait à proximité, gardant un silence prudent, chuchota en chinois si doucement que seul An Dehai pouvait l'entendre :

— Maître, pourquoi les aides-tu ? N'est-ce pas une trahison ? Les générations futures ne nous jugeront-elles pas ?

An Dehai répondit tout aussi doucement, ses lèvres bougeant à peine :

— Je ne les aide pas à voler. Je crée une archive. Chaque objet que je note est un objet dont le monde saura qu'il a été volé, par qui, quand, dans quelles circonstances. C'est notre seule forme de résistance maintenant : la mémoire. Un jour, quelqu'un demandera justice. Et j'aurai les preuves. Les noms. Les dates. Les détails que les vainqueurs voudront oublier.

La journée tirait à sa fin quand ils entendirent un cri horrible dehors, suivi de coups de feu. Le son déchira l'air, brisant la concentration morbide qui avait enveloppé le pavillon pendant des heures.

Tous se précipitèrent vers les fenêtres. Dans le jardin en contrebas, ils virent un groupe de soldats britanniques - reconnaissables à leurs uniformes rouges distinctifs - poursuivant un vieux jardinier chinois.

L'homme courait aussi vite que ses jambes âgées le lui permettaient, mais c'était pathétique à voir - une course désespérée, sans espoir. Il trébucha sur une racine et tomba lourdement sur les pavés. Son panier se renversa, déversant des outils de jardinage - une truelle, un sécateur, des sachets de graines soigneusement étiquetés.

An Dehai reconnut Wei Guoliang, un jardinier qui travaillait au palais. Un homme doux qui parlait à ses plantes comme à des enfants, qui connaissait le nom botanique de chaque fleur, qui avait créé certains des plus beaux arrangements floraux. Il se souvenait l'avoir vu des centaines de fois, agenouillé dans la terre, les mains sales, mais le sourire aux lèvres, expliquant patiemment à un jeune apprenti comment tailler correctement un arbre fruitier pour maximiser sa floraison.

— Wei Guoliang... Non. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Il ne sait même pas se battre. Il a passé sa vie à créer la beauté, pas à détruire.

Les soldats britanniques atteignirent le vieil homme. L'un d'eux le retourna brutalement avec le pied, comme on retournerait un sac de grain. Wei Guoliang leva les mains en signe de supplication, disant quelque chose que personne ne pouvait entendre depuis le pavillon. Son visage était déformé par la terreur, ses lèvres remuant rapidement - peut-être priait-il, peut-être implorait-il, peut-être disait-il adieu à sa famille dans son esprit.

Puis un des soldats leva son fusil et tira. Une fois. Un seul coup. Le corps de Wei Guoliang tressaillit, puis s'immobilisa. Une tache sombre commença à s'étendre sous lui, colorant les pavés de pierre.

Dans le pavillon, un silence de mort tomba. An Dehai sentit ses jambes se dérober sous lui. Il dut s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber, sa main cherchant un support, n'importe quoi pour l'empêcher de s'effondrer. Même les soldats français semblaient choqués. Certains détournèrent le regard. D'autres fixaient la scène comme hypnotisés, incapables de détacher leurs yeux de ce qu'ils venaient de voir.

An Dehai se tourna vers le capitaine, sa voix tremblante de rage contenue, chaque mot articulé avec une précision terrible.

— Pourquoi ? Qu'avait-il fait ? C'était juste un vieil homme. Juste un jardinier. Il n'avait même pas d'arme. Il portait des graines. Des graines ! Pourquoi l'ont-ils tué ?

Le capitaine ferma les yeux.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il a résisté. Peut-être qu'il avait quelque chose qu'ils voulaient. Peut-être...

Il ne termina pas sa phrase, les mots lui manquant ou le courage lui faisant défaut.

An Dehai sentit quelque chose se briser en lui. Toute la retenue, toute la politesse diplomatique qu'il avait maintenue dès le matin, tout cela s'évaporerait face à cette violence gratuite, à ce meurtre absurde d'un homme dont le seul crime était d'avoir couru.

— Peut-être qu'ils l'ont tué pour le plaisir ? C'est ça que vous alliez dire ?

Le capitaine rouvrit les yeux. Pour la première, An Dehai vit de l'humanité dans son regard. De la honte, du regret, de l'horreur face à ce qu'étaient devenus ses alliés, face à ce qu'il était devenu lui-même.

— C'est mal. Tout ceci...

Il fit un geste englobant le pavillon pillé, les trésors entassés comme du vulgaire butin, le corps dans le jardin qui refroidissait lentement.

— C'est mal. Mais je suis soldat. Je suis les ordres. C'est tout ce que je peux faire. Suivre les ordres.

An Dehai se rapprocha, le fixant avec une intensité qui fit reculer l'officier d'un pas.

— Et les ordres excusent tout ?

Le capitaine se détourna, incapable de soutenir le regard d'An Dehai.

— Il est tard. Vous pouvez partir. Revenez demain, même heure. Nous devons finir l'inventaire.

An Dehai rassembla ses notes avec des gestes lents. Il ne voulait pas laisser ses émotions le dominer maintenant. Il devait rester concentré, rester en vie, finir son travail de documentation. Mais la colère bouillonnait en lui comme une marmite sur le feu, menaçant de déborder à tout moment.

Il fit signe aux autres eunuques de le suivre. Pendant qu'ils sortaient du pavillon, marchant en silence à travers le couloir jonché de débris, Li Lianying murmura :

— Maître, nous ne pouvons pas revenir demain. Ce serait collaborer avec eux. Après ce que nous venons de voir... après Wei Guoliang... comment pourrions-nous continuer à les aider ?

An Dehai s'arrêta dans la pénombre du corridor, se retournant pour faire face au jeune homme.

— Crois-moi, chaque fibre de mon être veut fuir, ne plus jamais revenir ici, ne plus jamais voir ces visages. Et pourtant, si nous ne revenons pas qui témoignera avec précision ? Le capitaine français prendra ses notes, mais elles serviront seulement à justifier le pillage, à cataloguer le butin. Nos notes, elles, serviront un jour à demander justice. À prouver que chaque objet avait une histoire, une signification. À transformer le vol en crime documenté.

Cui Yugui, qui avait été silencieux tout l'après-midi, parla enfin.

— Quelle justice ? Qui rendra justice à Wei Guoliang ? Qui lui rendra la vie ? Les morts ne voient pas la justice. La justice n'efface pas le sang.

An Dehai n'avait pas de réponse satisfaisante. Cui Yugui avait raison. La justice, si elle venait jamais, serait abstraite, lointaine, insignifiante pour ceux qui étaient déjà morts. Mais que pouvaient-ils faire d'autre ?

— Personne ne lui rendra la vie. C'est vrai. Mais au moins, son nom sera gravé dans l'histoire. Au moins, dans cent ans, dans deux cents ans, on saura qu'il existait, qu'il a vécu, qu'il a créé de la beauté, qu'il a été tué injustement. C'est peu. C'est pathétiquement peu. Mais c'est tout ce que nous pouvons faire. C'est notre résistance. Notre refus de laisser les vainqueurs écrire la seule histoire qui survivra.

Ils marchèrent vers le point de rendez-vous, chacun perdu dans ses pensées. Le soleil déclinait. Derrière eux, ils entendaient encore les bruits du pillage : des rires, des exclamations, le fracas des objets qu'on brise, le son d'un monde qui meurt.

An Dehai marchait en tête, ses pas mécaniques, automatiques. Dans son esprit, il revoyait le visage de Wei Guoliang, ces moments où il l'avait croisé dans les jardins, toujours avec un sourire, toujours une anecdote à partager sur telle ou telle plante. Il se souvint d'une conversation qu'ils avaient eue il y a peut-être cinq ans. Wei Guoliang lui avait montré un prunier qu'il venait de planter.

« Ce prunier fleurira dans deux ans, » avait-il dit avec fierté. « Et dans vingt ans, il sera magnifique. Dans cinquante ans, mes petits-enfants pourront s'asseoir sous ses branches. C'est ça, le travail d'un jardinier - planter pour l'avenir, pour des gens qu'on ne connaîtra jamais. »

Wei Guoliang ne verrait jamais cet arbre fleurir. Ses petits-enfants ne s'assiéraient jamais sous ses branches. Mais An Dehai

se promet de se souvenir de cet arbre, de le chercher s'il survivait, de veiller sur lui si possible. C'était le moins qu'il pouvait faire.

19 octobre 1860, Palais d'Été, coucher du soleil

Quand les différents groupes se retrouvèrent dans la cour des quartiers des serviteurs au coucher du soleil, l'atmosphère était lourde de douleur non dite. Les visages étaient marqués par ce que chacun avait vu, les corps voûtés par le poids de l'horreur accumulée.

Madame Liu était la première à partager son rapport. Elle se tenait au centre de la cour, droite malgré son épuisement, mais sa voix était cassée, vieillie de dix ans en quelques heures.

— Nous avons exploré les quartiers des concubines. Ils ont tout pris. Les robes, les bijoux, les miroirs, les éventails, les chaussures brodées. Ils ont même arraché les tentures des murs. Mais le pire... nous avons trouvé Li Mei. Elle avait quinze ans. Juste quinze ans. Elle s'était cachée dans une armoire, pensant qu'elle serait en sécurité. Ils l'ont trouvée.

Elle s'arrêta, sa voix se brisant complètement. Mei Lin, qui se tenait à côté d'elle, prit sa main.

— Nous l'avons trouvée après. Son corps... ce qu'ils lui avaient fait... aucune fille ne devrait endurer ça. Aucun être humain.

Elle ne continua pas. Elle n'avait pas besoin. Tout le monde comprenait. Un silence lourd s'installa, chacun contemplant l'horreur dans son propre esprit.

Wang Changgui, le superviseur des cuisines, prit la parole.

— Nous avons exploré les cuisines et les entrepôts. Les soldats ont trouvé les réserves d'alcool et se soûlent massivement. Des dizaines de jarres de vin impérial, des vins que les empereurs avaient gardés pour des occasions spéciales. Ils les boivent comme de l'eau, se versant le vin dans la bouche, renversant la moitié sur leurs uniformes. Ils vomissent dans les jardins, dans les corridors. Certains sont tellement ivres qu'ils peuvent à peine

se tenir debout. Ils vont être encore plus dangereux cette nuit. Des hommes ivres avec des armes, sans discipline, sans officiers pour les contrôler... nous devons nous cacher, et vite.

Wang Daniu, le vieux jardinier, resta muet. Il n'avait aucun rapport à faire, aucune parole à prononcer. An Dehai le voyait fixant le vide, ses yeux vitreux, ses mains tremblantes qu'il essayait vainement de contrôler. Il était en état de choc. Probablement avait-il vu la mort de Wei Guoliang. Ils étaient amis, avaient commencé à travailler au palais presque en même temps.

An Dehai parla quand tous eurent fini de partager leurs témoignages.

— Mes amis, nous avons tous vu des horreurs aujourd'hui. Nous avons perdu des camarades. Wei Guoliang est mort. Li Mei est morte. Peut-être d'autres dont nous ne connaissons pas encore les noms. Nous devons rester unis. Et nous devons penser pratiquement à notre survie. Wang Changgui, combien de nourriture avons-nous exactement ?

Wang Changgui sortit un petit carnet de sa poche - l'habitude du cuisinier méticuleux.

— Trois jours si nous rationnons soigneusement. Peut-être quatre si nous mangeons très peu. Nous avons du riz, des haricots séchés, quelques légumes qui commencent à se gâter, du sel, et un peu d'huile. Pas de viande. Les soldats ont pris toute la viande.

Un vieux bibliothécaire nommé Zhang Yinghuan leva la main. L'homme avait toujours été méticuleux, organisé, dévoué aux livres dont il avait la charge. Son visage habituellement serein était maintenant ravagé par le chagrin.

— Maître An, j'ai passé la journée dans la Grande Bibliothèque. Ils brûlent les livres.

Sa voix se brisa sur ces mots, comme si dire la vérité à voix haute la rendait plus réelle, plus insupportable.

— Ils les brûlent. Pas parce qu'ils veulent les détruire spécifiquement - ils ne savent même pas ce que sont ces livres, ils ne peuvent pas les lire. Mais parce qu'ils prennent de la place et qu'ils veulent l'espace pour entasser leur butin. Des milliers de volumes, certains datant des Song et des Tang. Des manuscrits uniques, des commentaires sur les classiques copiés de la main de grands érudits. Des poèmes, des traités de médecine, des textes astronomiques, des chroniques historiques. Ils les utilisent pour allumer leurs feux de camp. J'ai vu un soldat déchirer les pages d'un manuscrit de la dynastie Song pour allumer une cigarette.

Il ouvrit son sac d'une main tremblante et sortit cinq livres anciens, les serrant contre sa poitrine comme un père serrerait un enfant mourant.

— J'ai réussi à sauver ceux-ci. Seulement cinq. Sur des dizaines de milliers. Mais c'est quelque chose. C'est quelque chose, n'est-ce pas ?

La question était désespérée, implorant une validation, une assurance que son effort n'était pas vain.

An Dehai descendit de l'estrade.

— Zhang Yinghuan, ces cinq livres que tu as sauvés contiennent peut-être un million de caractères. Des idées qui ont survécu des siècles, de la sagesse que des générations d'érudits ont étudiée. Grâce à toi, elles survivront plus longtemps encore. C'est énorme. C'est un acte de résistance. Un acte de préservation. Merci. Merci d'avoir eu le courage de retourner dans cet enfer pour sauver ne serait-ce que ces cinq livres.

Un des gardes désarmés, un homme nommé Chen Mingde qui avait servi dans l'armée impériale avant d'être assigné au palais, intervint alors. C'était un homme pragmatique, habitué à trouver des solutions dans les situations difficiles.

— J'ai une suggestion. Il y a des grottes dans les collines à l'ouest. Mon père était chasseur et m'y emmenait quand j'étais enfant. Je

connais le chemin. Elles sont cachées, difficiles à trouver si on ne sait pas où chercher. Certaines sont assez grandes pour abriter cinquante personnes ou plus. Nous pourrions y établir un camp temporaire, en sécurité loin des soldats.

An Dehai sentit un soulagement l'envahir. Un refuge. Un endroit sûr où se regrouper, respirer, planifier.

— C'est une excellente idée. C'est exactement ce dont nous avons besoin. Mais nous ne pouvons pas tous y aller en même temps. Un grand groupe de cinquante personnes traversant les collines serait remarqué. Les soldats patrouillent. Nous devons y aller par petits groupes, à différents moments, en empruntant des chemins séparés.

Ils passèrent l'heure suivante à organiser l'évacuation avec un soin méticuleux, An Dehai dessinant même une carte grossière dans la poussière pour que chacun comprenne le plan. Il fut décidé que le premier groupe, composé principalement de femmes et de personnes âgées - ceux qui seraient les plus vulnérables si les soldats ivres les trouvaient - partirait immédiatement sous la conduite de Chen Mingde. Ils prendraient le chemin le plus direct, profitant des dernières heures de lumière.

Le deuxième groupe, incluant An Dehai, Li Lianying et quelques autres, partirait avant l'aube du lendemain, dans l'obscurité qui précède l'aurore, quand les soldats seraient endormis après leur nuit de beuverie.

Le troisième groupe, ceux qui voulaient essayer de sauver encore quelques objets ou documents, partirait dans la matinée après avoir fait une dernière tentative de récupération.

An Dehai donna des instructions précises au troisième groupe, sa voix ferme et claire :

— N'oubliez pas, l'objectif n'est pas la valeur monétaire. Les soldats prennent déjà tout ce qui brille, tout ce qui est en or ou en jade. Laissez-leur ces choses. Cherchez les documents qui racontent comment vivaient les gens - les lettres personnelles, les

journaux intimes, les livres de comptes qui montrent les détails quotidiens, les registres qui nomment les gens ordinaires. Cherchez les photographies si vous en trouvez - ce sont des témoignages visuels irremplaçables. Cherchez les objets qui ont des histoires attachées, même s'ils n'ont pas l'air précieux. Un éventail simple qui appartenait à une concubine peut nous en dire plus sur la vie quotidienne qu'un trône en or. Ce sont ces choses-là qui révèlent vraiment une civilisation, pas les trésors.

Alors que la nuit tombait et que le premier groupe se préparait à partir, vérifiant une dernière fois leurs provisions, Madame Liu rejoignit An Dehai. Son visage était résolu, durci par une détermination nouvelle qui avait remplacé le désespoir initial.

— Maître An, je veux rester encore un jour. Pour chercher ma fille Mei Feng. Peut-être qu'elle se cache quelque part dans les ruines. Peut-être qu'elle est blessée et ne peut pas bouger, attendant que quelqu'un vienne. Je ne peux pas partir sans savoir. Une mère ne peut pas abandonner son enfant, même si les chances sont minimes.

An Dehai contempla cette femme courageuse qui avait déjà tant perdu dans sa vie. Madame Liu avait servi l'Impératrice avec une loyauté absolue, sacrifiant sa propre vie pour le palais. Elle avait élevé Mei Feng seule après la mort de son mari d'une fièvre. La fille était toute sa vie, sa seule famille.

— Prenez Mei Lin et une ou deux autres personnes avec vous. Cherchez ensemble, restez groupées à tout moment. Ne vous séparez jamais. Et si demain soir vous ne l'avez pas trouvée...

Il laissa la phrase inachevée. Ils savaient tous deux ce que cela signifierait. Après quarante-huit heures, les chances de trouver quelqu'un en vie étaient presque nulles.

— Si je ne l'ai pas trouvée, je partirai. Je vous le promets. Je ne mourrai pas ici inutilement. Mais je dois essayer.

— Je prie pour que vous la trouviez.

Cette nuit-là, An Dehai resta éveillé dans le sous-sol où ils s'étaient cachés. C'était un espace étroit, humide, qui sentait la terre et la moisissure. Des racines pendaient du plafond bas. L'eau suintait le long des murs de pierre. Mais c'était sûr, caché, un refuge temporaire dans le chaos.

Écoutant les bruits au-dessus, il créait dans son esprit une carte du désastre. Des chants ivres, discordants, brutaux. Des rires qui résonnaient dans la nuit avec une qualité maniaque. Des coups de feu occasionnels - peut-être des soldats tirant sur des ombres, peut-être des exécutions sommaires, peut-être juste de l'amusement ivre. Et parfois, les pires sons - des cris perçants qui glaçaient le sang. Des cris de femmes, d'enfants. Chaque cri était une vie brisée, une innocence détruite, une histoire qui se terminait dans la violence.

Li Lianying, recroquevillé à côté de lui dans l'obscurité humide du sous-sol, murmurait des prières bouddhistes. Ses lèvres bougeaient constamment, formant les mantras qu'on lui avait enseignés dans son enfance. « Om mani padme hum... Om mani padme hum... » La prière au Bouddha de la Compassion, répétée inlassablement comme un talisman contre le mal.

— Tu crois que Bouddha nous entend dans cet enfer ? murmura An Dehai.

Le jeune eunuque leva les yeux, ses traits à peine visibles dans la pénombre percée seulement par la faible lueur d'une petite bougie.

— Je ne sais pas si Bouddha existe. Je ne sais même plus si je crois vraiment en quoi que ce soit. Peut-être que les dieux nous ont abandonnés. Peut-être qu'ils n'ont jamais existé. Mais je sais que la prière apporte du réconfort. Elle me donne quelque chose à faire, quelque chose sur quoi concentrer mon esprit au lieu d'écouter ces cris. Et en ce moment, nous avons besoin de tout le réconfort possible, même s'il vient d'une illusion. C'est peut-être ça, la vraie fonction de la religion. Pas nous sauver, mais nous

donner quelque chose à quoi nous accrocher quand tout s'effondre.

An Dehai hocha la tête lentement. Il repensa à sa propre éducation religieuse, un mélange de confucianisme, de taoïsme et de bouddhisme comme la plupart des Chinois. Il avait prié les ancêtres chaque année à la Fête des Morts, brûlé de l'encens dans les temples lors d'occasions spéciales, copié des sutras bouddhistes pour gagner du mérite. Mais croyait-il vraiment ? Ou était-ce juste des rituels rassurants, des habitudes culturelles transmises de génération en génération ?

— As-tu peur, Lianying ?

— Je suis terrifié, Maître. Chaque bruit au-dessus me fait sursauter. Chaque fois qu'on entend des pas, je pense que c'est la fin, qu'ils nous ont trouvés, que nous allons mourir comme Wei Guoliang. Mon cœur bat si fort que j'ai peur qu'ils puissent l'entendre. Mais la peur est naturelle, n'est-ce pas ? C'est ce que nous faisons malgré la peur qui définit qui nous sommes.

— Et qu'est-ce que nous sommes ? Que sommes-nous devenus dans ce cauchemar ?

Li Lianying réfléchit longuement avant de répondre, choisissant ses mots avec soin.

— Nous sommes des survivants. Des témoins. Des gardiens de la mémoire. C'est plus important qu'il n'y paraît. Dans cent ans, dans mille ans, quelqu'un voudra savoir ce qui s'est passé ici. Et nous serons les seuls à pouvoir dire la vérité. Pas la vérité des généraux dans leurs rapports officiels. Pas la vérité des historiens qui n'étaient pas là. Mais la vérité de ceux qui ont vécu l'horreur, qui ont vu les visages, entendu les cris, senti la fumée.

Au-dessus, une explosion retentit, faisant trembler le sous-sol. De la poussière et des débris tombèrent du plafond. Certains dans le sous-sol laissèrent échapper des cris de terreur avant de se rappeler qu'ils devaient rester silencieux, se mordant les lèvres, étouffant leurs sons dans leurs mains.

Cui Yugui, recroquevillé dans un coin comme un animal blessé demanda d'une voix à peine audible :

— Qu'est-ce que c'était ? Qu'est-ce qu'ils font encore ?

— Ils explosent les portes des coffres-forts pour accéder aux derniers trésors. Ou peut-être qu'ils commencent déjà à brûler les bâtiments de manière plus systématique. La poudre à canon accélère le travail de destruction.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? Combien de jours de ce calvaire devons-nous endurer ?

An Dehai ne voulait pas dire la vérité - que cela pourrait durer des semaines - mais mentir ne servait à rien.

— Je ne sais pas avec certitude. Des jours, sûrement. Jusqu'à ce qu'ils aient pris tout ce qu'ils veulent, tout ce qu'ils peuvent transporter. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qui vaille la peine d'être volé. Jusqu'à ce que même les ruines soient des ruines.

Dans l'obscurité humide, An Dehai ferma les yeux et essaya de se souvenir du palais tel qu'il était. C'était un exercice douloureux, mais nécessaire. Il devait graver ces images dans sa mémoire avant qu'elles ne s'estompent, avant que l'horreur du présent n'efface complètement la beauté du passé.

Il se souvint des jardins au printemps, quand les pêchers étaient en fleurs et que l'air sentait le miel et les pétales. Il se souvint des pavillons au coucher du soleil, leurs toits dorés brillant dans la lumière déclinante. Il se souvint des soirées d'été quand l'Empereur organisait des récitals de poésie au bord du lac, les lanternes flottant sur l'eau comme des étoiles tombées. Il se souvint des matins d'hiver quand la neige recouvrait tout d'un manteau blanc et que le silence était si profond qu'on entendait presque le passé murmurer ses secrets.

Il voulait graver ces images si profondément dans sa mémoire qu'elles ne pourraient jamais être volées, jamais être brûlées, jamais disparaître complètement.

20 octobre 1860, grottes dans les collines ouest, soir

Quand An Dehai atteignit les grottes après un voyage épuisant à travers les collines, guidé par les instructions précises que Chen Mingde avait laissées avec le premier groupe, il était épuisé physiquement et émotionnellement. Ses robes étaient déchirées par les ronces qui griffaient le tissu de soie comme des doigts accusateurs. Ses pieds saignaient dans ses chaussures usées, chaque pas une petite torture. Mais il était vivant. C'était tout ce qui comptait.

Chen Mingde, le garde qui avait trouvé ce refuge, l'accueillit à l'entrée de la plus grande grotte avec un soulagement visible.

— Maître An ! Dieu merci ! Nous pensions que tu étais capturé ou pire !

An Dehai s'appuya contre la paroi rocheuse, reprenant son souffle par grandes goulées douloureuses. Chaque inspiration brûlait ses poumons. Il n'avait plus l'âge pour ce genre d'effort physique.

— Presque. Les soldats patrouillaient partout. Nous avons dû nous cacher trois fois. Mais j'ai survécu. Comment sont les autres ?

— Tous ici. Vingt-trois personnes en comptant le premier groupe. Zhang Qinlin a une vilaine blessure à la tête - une brique lui est tombée dessus pendant qu'il cherchait des livres dans les ruines - mais Gao Niang l'a soigné avec des herbes qu'elle a trouvées. Il va s'en sortir. Madame Liu et Mei Lin ne sont pas encore revenues de leur recherche.

An Dehai sentit son estomac se nouer douloureusement. Madame Liu. Mei Feng. Il avait espéré qu'elles auraient déjà trouvé la jeune fille, qu'elles seraient ici en sécurité.

— Depuis combien de temps ?

— Elles sont parties ce matin avec le lever du soleil. Elles devaient être de retour il y a deux heures, avant que la nuit tombe complètement.

An Dehai se redressa immédiatement malgré son épuisement, ignorant la douleur dans ses jambes.

— Je vais les chercher. Elles ont peut-être besoin d'aide. Peut-être qu'elles ont trouvé Mei Feng blessée et ne peuvent pas la porter seules.

Chen Mingde l'attrapa par le bras avec une poigne ferme qui ne laissait aucune place à la discussion.

— Non ! Tu es épuisé. Tu tiens à peine debout. Regarde-toi - tu trembles de fatigue. Et il fait presque nuit. C'est trop dangereux. Tu ne retrouveras jamais le chemin dans l'obscurité totale, et même si tu y arrives, les soldats patrouillent partout. Ils ont des torches. Ils te verront avant que tu ne les voies.

An Dehai voulait protester, voulait insister, mais il savait que Chen avait raison. Dans son état actuel, épuisé, affamé, désorienté, il ne serait utile à personne. Il serait plus probablement un fardeau qu'une aide.

— Très bien. Mais si elles ne sont pas revenues demain matin à l'aube, à la première lueur du jour, j'irai les chercher. Avec ou sans aide. Je ne les abandonnerai pas.

Il entra dans la grotte, ses yeux mettant du temps à s'ajuster à la pénombre. À l'intérieur, une trentaine de personnes étaient blotties autour de plusieurs feux improvisés. L'atmosphère était oppressante, chargée de fumée qui piquait les yeux et de désespoir qui pesait comme une chape de plomb. La grotte sentait l'humidité, la terre froide, et la peur - cette odeur aigre de sueur mêlée d'angoisse que l'on ne peut pas masquer. Chacun avait les yeux rougis, soit par la fumée âcre, soit par les pleurs incessants, probablement les deux.

An Dehai les observa un moment, ces survivants qui s'étaient accrochés à la vie par pure volonté. Certains fixaient le feu sans le voir vraiment, perdus dans leurs pensées. D'autres se berçaient doucement, un mouvement réconfortant et inconscient.

Quelques-uns murmuraient des prières, leurs lèvres formant des mots anciens qui avaient consolé des générations avant eux.

Zhang Yinghuan, le vieux bibliothécaire, était assis dans un coin isolé, serrant toujours ses cinq livres sauvés contre sa poitrine comme si c'étaient des nouveau-nés fragiles qu'il devait protéger contre le monde. Il marmonnait des passages de mémoire, sa voix un murmure continu et hypnotique. An Dehai s'approcha suffisamment pour entendre. Le vieil homme récitait un passage du Classique de la Piété Filiale, puis passait à un extrait des Analectes de Confucius, puis à un poème de la dynastie Tang. Il avait peur d'oublier, réalisa An Dehai. Peur que si les livres étaient perdus et sa mémoire défaillante, la sagesse serait perdue à jamais dans le vide.

Wang Daniu, le jardinier qui avait travaillé avec Wei Guoliang pendant des décennies, fixait le feu avec un regard vide. Ses yeux ne clignaient presque pas. Il n'avait pas dit un mot. An Dehai connaissait ce regard. Le choc. Le cerveau qui se ferme pour se protéger d'une réalité trop douloureuse à accepter. Il avait vu ce même regard sur les visages de soldats qui avaient survécu à des batailles terribles.

Sun Yaoting, le jeune eunuque qui avait été frappé le premier jour, son visage encore marqué par les ecchymoses qui viraient maintenant au jaune-vert, était recroquevillé dans un autre coin, les genoux serrés contre la poitrine, se balançant d'avant en arrière dans un mouvement rythmique et apaisant. Ses yeux étaient grands ouverts, mais ne voyaient rien du monde réel. Il fredonnait une berceuse, toujours la même mélodie, encore et encore - probablement celle que sa mère lui chantait quand il était enfant et avait peur du noir.

Li Lianying se pencha vers An Dehai.

— Ils sont en état de choc. Tous. Nous avons vu trop d'horreurs en trop peu de temps. L'esprit humain n'est pas fait pour absorber autant de violence, de perte, de destruction en si peu de temps. Il se fragmente, se brise pour se protéger.

An Dehai acquiesça. Lui-même sentait l'engourdissement émotionnel commencer à s'installer - cette étrange dissociation où une partie de lui observait tout de l'extérieur, comme si ces événements arrivaient à quelqu'un d'autre. C'était une protection psychologique contre une réalité trop douloureuse à accepter pleinement. Si on laissait entrer toute la douleur d'un coup, on deviendrait fou.

Il s'assit près du feu central, sentant la chaleur sur son visage comme une bénédiction après le froid de la nuit. Il parla assez fort pour que tous puissent l'entendre, sa voix résonnant contre les parois de pierre de la grotte :

— Mes amis, écoutez-moi. Je sais que ces deux derniers jours ont été les pires de nos vies. Peut-être les pires jours que des humains puissent vivre. Je sais que certains d'entre vous se demandent pourquoi continuer, à quoi bon survivre quand tout ce que nous avons connu a disparu, quand tout ce qui donnait un sens à nos vies a été détruit ou volé. Quand même nos rêves ont été brûlés. Il laissa ses mots résonner dans la grotte silencieuse avant de continuer. Certains levaient lentement les yeux vers lui, d'autres gardaient le regard fixé sur le sol ou sur les flammes dansantes.

— Mais je vais vous dire pourquoi nous survivons. Nous survivons parce que nous sommes les témoins. Nous sommes ceux qui savent vraiment ce qui s'est passé ici. Pas la version qu'écriront les vainqueurs dans leurs journaux glorieux pour justifier leurs actions. Pas la propagande que répandront les gouvernements pour apaiser leurs consciences. La vraie histoire. Notre histoire. L'histoire des gens ordinaires qui ont perdu tout, mais qui ont gardé leur humanité, leur dignité, leur capacité à se souvenir et à témoigner.

Il se leva, arpentant lentement l'espace devant le feu, ses gestes délibérés pour capter l'attention.

— Nous devons rester unis. C'est notre force - la seule que nous ayons encore. Et nous devons penser pratiquement à notre survie

immédiate. Je propose que nous établissions des équipes. Une équipe pour la cuisine, dirigée par Wang Changgui - tu connais les rations, la préparation, l'hygiène. Une pour la sécurité et les patrouilles autour des grottes, menée par Chen Mingde et Zhao Hong - vous connaissez le terrain, vous avez une formation militaire. Une pour aller chercher de la nourriture dans les villages voisins quand ce sera sûr - mais seulement quand les soldats seront partis, pas avant. Et une pour retourner au palais voir ce qui se passe, sauver ce qui peut encore l'être.

Zhao Hong protesta immédiatement, sa voix montant dans les aigus :

— Retourner au palais ? Pourquoi ? Pour se faire tuer ? Nous avons déjà vu assez d'horreurs ! Wei Guoliang est mort pour rien ! Vous voulez que nous mourions aussi pour des objets ?

Li Lianying se dressa à côté d'An Dehai, sa jeunesse lui donnant une énergie que les plus âgés n'avaient plus.

— Pour témoigner, Zhao Hong. Maître An a raison. Sinon, comment saurons-nous ce qui a été perdu ? Comment pourrons-nous dire à nos enfants, à nos petits-enfants, ce qui était là avant la destruction ? Comment l'histoire saura-t-elle la vérité ?

An Dehai acquiesça avec reconnaissance à Li Lianying.

— J'irai. Chaque jour tant que ce sera possible, j'irai observer, noter, me souvenir. C'est ma dernière mission.

Li Lianying redressa les épaules.

— Je viendrai avec toi. Tu ne devrais pas y aller seul. Deux paires d'yeux voient mieux qu'une, deux mémoires sont plus fiables qu'une seule.

Cui Yugui, à la surprise générale, se leva également. Le jeune eunuque taciturne, qui avait à peine parlé, qui avait semblé se replier sur lui-même, trouvait maintenant le courage de se porter volontaire.

— Et moi aussi. Je dois faire quelque chose. Je ne peux pas juste rester ici à attendre, à me consumer de l'intérieur, à devenir fou à

force de rester assis dans l'obscurité à penser à tout ce que nous avons perdu. Si je peux aider à préserver la mémoire... c'est mieux que rien. C'est mieux que de laisser tout disparaître comme si ça n'avait jamais existé.

— Merci. Merci à vous deux. Vous êtes plus courageux que vous ne le pensez. Nous irons ensemble, nous nous protégerons mutuellement. Trois ensembles valent mieux qu'un seul.

Ils passèrent l'heure suivante à organiser la vie dans les grottes avec une efficacité surprenante qui contrastait avec le désespoir ambiant. Des équipes furent formées, des responsabilités assignées avec précision. Wang Changgui prit en charge l'organisation des repas et des rations, établissant un système de tickets pour éviter les disputes. Chen Mingde et Zhao Hong établirent un système de guet avec des tours de garde de deux heures, des signaux d'alerte, des points de fuite en cas d'urgence. Zhang Yinghuan, sortant enfin de sa transe, proposa de commencer à enseigner aux plus jeunes - lire, écrire, calculer, réciter les classiques - pour maintenir leurs esprits actifs et leur donner espoir en un avenir où ces connaissances seraient utiles.

Cela donnait aux gens un but à atteindre, quelque chose sur quoi se concentrer au-delà de leur douleur immédiate. L'organisation était une forme de résistance contre le chaos, une affirmation que malgré tout, ils restaient des êtres humains civilisés.

Gao Niang, une vieille servante qui avait été dame de compagnie et qui avait une voix douce et maternelle - suggéra de partager des anecdotes, des souvenirs heureux du palais avant la destruction.

L'idée fut accueillie avec hésitation au début, comme si se souvenir du bonheur passé rendait la douleur présente encore plus aiguë, plus insupportable. Mais lentement, hésitant, les gens commencèrent à parler. C'était comme ouvrir une porte longtemps fermée - difficile au début, puis de plus en plus facile.

Wang Changgui raconta l'histoire de la fois où il avait accidentellement ajouté du sel au lieu du sucre dans le gâteau d'anniversaire de l'Impératrice. Son visage s'anima pour la première fois en racontant l'anecdote.

— C'était il y a quinze ans. J'étais jeune, peut-être trop confiant dans mes compétences. On m'avait dit cent fois de vérifier les ingrédients, de toujours goûter avant de servir. Mais j'étais pressé ce jour-là - il y avait tellement de plats à préparer pour la fête. J'ai fait confiance à mes habitudes. Quand l'Impératrice a pris la première bouchée devant toute la cour, j'ai vu son visage changer. Mon cœur s'est arrêté. J'ai pensé que j'allais être exécuté sur-le-champ. On m'avait dit des histoires de cuisiniers décapités pour moins que ça. Mais elle... elle a juste ri. Un grand rire franc qui a surpris tout le monde. Elle a dit : « Cela me rappelle que je suis humaine, sujette aux mêmes erreurs que tout le monde. Même les empereurs mangent parfois du sel à la place du sucre. » Elle a même mangé toute sa part pour ne pas me faire honte devant les autres.

Des rires doux parcoururent le groupe, un son étrange et presque oublié dans ce contexte. C'était bon de rire, même faiblement, même si les rires se mêlaient aux larmes.

Gao Niang, encouragée par la réaction, parla du jour où elle avait vu l'Empereur Qianlong composer un poème dans le jardin, tellement absorbé dans sa création qu'il ne s'était pas rendu compte qu'il avait commencé à pleuvoir et était trempé jusqu'aux os.

— C'était un jour d'été, il y a peut-être cinquante ans - j'étais nouvelle au palais. L'Empereur était connu pour composer des poèmes partout, à tout moment. Quand l'inspiration le prenait, plus rien d'autre n'existait pour lui. Ce jour-là, il s'était assis sous un saule près du lac. Ses serviteurs l'avaient suivi, bien sûr, mais n'osaient pas l'interrompre quand il composait. C'était la règle. Quand la pluie a commencé - d'abord une petite bruine, puis une vraie averse - nous sommes tous restés là, nous aussi sous la pluie,

attendant patiemment qu'il la remarque. Il a dû rester là une demi-heure, complètement concentré sur son pinceau et son papier, tandis que l'eau coulait sur son visage, trempait ses robes impériales. Finalement il a levé les yeux et dit, comme si c'était une grande découverte : « Tiens, il pleut. »

Nous étions tous trempés jusqu'aux os, grelottant de froid, mais personne n'a ri. Le poème qu'il avait composé - je m'en souviens encore - parlait de la sécheresse et du besoin de pluie pour faire pousser les récoltes. Peut-être que les cieux l'avaient entendu.

D'autres histoires suivirent, tissant ensemble une tapisserie complexe et belle de vie qui avait existé au palais. Li Lianying parla du jour où un paon s'était échappé de son enclos et avait couru dans les corridors du palais, créant un chaos comique alors que serviteurs et gardes essayaient de le rattraper sans lui faire de mal, l'oiseau courant entre les jambes des gens, ses plumes colorées laissant une traînée dans son sillage.

Sun Yaoting, sortant enfin de son silence catatonique pour la première fois, raconta comment sa mère lui avait donné une amulette de jade avant qu'il parte pour le palais à l'âge de dix ans, une amulette qu'il portait toujours et qui était maintenant la seule chose qu'il possédait qui venait d'elle.

— Elle m'a dit que tant que je porterais cette amulette, elle penserait à moi chaque jour. Que son amour voyagerait à travers le jade pour me protéger. Je ne savais pas si je devais la croire - j'étais jeune, effrayé. Mais je l'ai portée chaque jour pendant six ans. Et quand les soldats nous ont fouillé ce premier jour, ils ont pris ma bague, ils ont pris mes pièces de monnaie, mais ils n'ont pas trouvé l'amulette. Je l'avais cachée dans ma bouche. Elle est toujours là, contre ma poitrine. Peut-être que ma mère pense encore à moi. Peut-être qu'elle vit toujours.

Un par un, ils partagèrent leurs souvenirs - les moments de joie et de tristesse, les triomphes minuscules et les échecs, le quotidien presque ennuyeux et les événements extraordinaires. Les premières neiges quand tout le palais se transformait en un

paysage de conte de fées. Les fêtes du Nouvel An avec les pétards, les lanternes rouges, les festins qui duraient des jours. Les mariages de membres de la famille impériale, cérémonies magnifiques qui mobilisaient tout le palais pendant des semaines. Les naissances qui apportaient joie et espoir. Les promotions qui récompensaient des années de service loyal. Les réprimandes qui humiliaient, mais enseignaient. Les amitiés improbables entre gens de rangs différents. Les rivalités mesquines qui semblaient importantes à l'époque, mais paraissaient ridicules maintenant.

La vie dans toute sa complexité, sa banalité sublime, sa beauté ordinaire, réduite maintenant à des histoires murmurées autour d'un feu dans une grotte froide et humide.

An Dehai écoutait tout, hochant la tête de temps en temps, parfois ajoutant ses propres souvenirs, tissant les fils individuels en une tapisserie collective. Il pensait à la remarque qu'il avait faite plus tôt : préserver non seulement les objets, mais les histoires, les vies vécues, l'humanité du lieu.

— Vous voyez ? C'est ce que nous devons préserver. Les petits moments qui définissent qui nous étions. Un palais n'est pas seulement des murs en marbre et des trésors en or. C'est les gens qui y ont vécu, qui ont aimé, qui ont travaillé dur, qui ont rêvé, qui ont ri et pleuré. C'est les cuisiniers qui se levaient avant l'aube pour préparer les repas. Les jardiniers qui passaient des heures à genoux dans la terre. Les eunuques qui marchaient des kilomètres chaque jour dans les corridors. Les dames de compagnie qui brodaient pendant des heures. C'est ça, la vraie perte. Et c'est ça que nous pouvons encore sauver en nous souvenant.

L'aube approchait. Ils entendirent des voix à l'entrée de la grotte. Tout le monde se figea, la terreur s'emparant immédiatement de chacun. Les soldats ? Avaient-ils été découverts ?

Mais c'était Madame Liu et Mei Lin qui apparurent à l'entrée, silhouettes sombres découpées contre le ciel qui s'éclaircissait lentement.

Tout le monde bondit. Madame Liu semblait épuisée, ses vêtements déchirés et sales, son chignon soigneusement coiffé maintenant défait, ses cheveux gris pendants, mais elle était entière, vivante. Mei Lin la soutenait, l'aidant à marcher, pratiquement la portant les derniers mètres. Les deux femmes avançaient lentement, leurs visages portant l'empreinte d'une douleur qui allait au-delà du physique, une douleur qui marquait l'âme.

An Dehai se précipita vers elles, son cœur battant à tout rompre.
— Madame Liu ! Dieu merci ! Nous étions si inquiets ! Nous allions organiser une équipe de recherche au premier rayon de soleil !

Elle s'effondra près du feu le plus proche. Quelqu'un - Wang Changgui - lui donna de l'eau qu'elle but avidement. Puis elle leva le regard vers An Dehai, et il vit dans ses yeux une douleur si profonde, si absolue, qu'elle semblait sans fond, comme un puits qui descendait jusqu'au centre de la terre.

— Je l'ai trouvée. Ma Mei Feng. Je l'ai trouvée.

An Dehai sentit son cœur se serrer douloureusement. Il connaissait déjà la réponse avant même de poser la question. On pouvait le lire sur son visage, dans la façon dont ses épaules s'affaissaient.

— Où est-elle ?

La voix de Madame Liu n'était plus qu'un murmure rauque, brisé par la douleur et l'épuisement.

— Morte. Dans les ruines du Pavillon des Harmonies. Elle et huit autres filles. De jeunes filles, toutes si jeunes. Elles...

Sa voix se brisa complètement. Elle prit une inspiration, essayant désespérément de se ressaisir, de garder un semblant de dignité malgré le gouffre de douleur qui menaçait de l'engloutir.

— Elles avaient essayé de se cacher dans les caves sous le pavillon. Elles pensaient qu'elles seraient en sécurité sous terre, que les soldats ne penseraient pas à chercher là. Mais les barbares

ont mis le feu au bâtiment. Ils ont tout brûlé, méthodiquement, pièce par pièce. La fumée est descendue dans les caves. Les filles sont mortes asphyxiées. Nous les avons trouvées... leurs corps étaient... elles s'étaient serrées les unes contre les autres, essayant de se réconforter mutuellement dans leurs derniers moments.

Elle ne put continuer, s'effondrant en sanglots déchirants qui semblaient lui arracher la poitrine.

Mei Lin prit la parole d'une voix résolue, déterminée à finir le récit que Madame Liu ne pouvait plus continuer.

— Nous les avons enterrées. Nous ne pouvions pas les laisser là, exposées aux éléments, aux animaux peut-être. Elles méritaient mieux. Nous avons trouvé un endroit dans le jardin de pivoines - c'était le jardin préféré de Mei Feng. Elle y allait chaque printemps pour voir les fleurs, passait des heures là-bas, dessinant dans un petit carnet. Nous n'avions pas d'outils appropriés - les soldats avaient pris tous les outils des jardiniers. Juste nos mains et quelques morceaux de bois trouvés dans les décombres. Mais nous avons creusé. Nous avons creusé pendant des heures, jusqu'à ce que nos mains saignent, jusqu'à ce que nos ongles se cassent. Nous leur avons donné au moins ça. Une sépulture décente. Un lieu de repos. Un peu de dignité dans toute cette barbarie.

Madame Liu sortit quelque chose de sa manche - une épingle à cheveux en argent, délicatement travaillée avec un motif de fleurs de prunier. Elle la tint devant elle comme un talisman, la seule chose tangible qui restait de sa fille.

— C'était à ma Mei Feng. Je la lui avais donnée pour ses seize ans. C'était une tradition dans ma famille - les mères donnaient à leurs filles des épingles à cheveux quand elles devenaient des femmes, un symbole de leur passage à l'âge adulte. Elle la portait toujours, même pour dormir. Elle disait que c'était son porte-bonheur, qu'elle la protégerait de tout mal. C'est tout ce qui reste d'elle maintenant. Une épingle à cheveux en argent. Dix-neuf ans de vie, réduits à cet objet.

Elle la serrait si fort que ses jointures étaient blanches, ses doigts crispés comme des griffes.

Personne ne savait quoi dire. Que pouvait-on dire face à une telle perte, à un tel chagrin ? Les mots semblaient dérisoires, insultants presque dans leur inadéquation. Le silence s'étira, lourd de douleur partagée.

Finalement, Zhang Yinghuan se leva. Le vieux bibliothécaire posa ses précieux livres avec révérence, les plaçant soigneusement sur une pierre plate. Il s'approcha de Madame Liu et s'agenouilla devant elle avec difficulté - ses vieux genoux craquant audiblement. Il commença à réciter un sutra bouddhiste sur la nature éphémère de la vie, sur la libération de l'âme de la souffrance terrestre, sur la roue du karma et la renaissance.

Les mots anciens remplirent la grotte, résonnant contre les parois de pierre, créant une harmonie naturelle. C'était une mélodie qui avait consolé des générations innombrables de personnes en deuil, un pont entre les vivants et les morts.

Quand il eut terminé le premier sutra, d'autres se joignirent à lui spontanément. Certains récitaient d'autres sutras qu'ils connaissaient. D'autres récitaient des poèmes sur la perte et le souvenir. Ceux qui ne connaissaient pas les mots exacts fredonnaient simplement, créant une harmonie collective de douleur partagée qui transformait le désespoir individuel en quelque chose de plus grand, de plus supportable, de presque transcendant.

Le son était étrangement beau malgré sa tristesse - une lamentation collective qui tissait ensemble toutes leurs pertes individuelles en un chant unique de souvenir et de résistance contre l'oubli.

Quand le silence retomba enfin, lourd et sacré, Madame Liu s'adressa au groupe assemblé. Elle avait essuyé ses larmes avec le coin de sa manche. Son visage, bien que ravagé par le chagrin,

montrait une résolution nouvelle, une détermination qui n'était pas là avant.

— Merci. Merci à tous pour vos prières, pour votre compassion. Je sais maintenant. Je peux pleurer, je peux faire mon deuil, porter ma douleur, mais je sais. Je ne suis plus déchirée par l'incertitude. Et d'une certaine manière, malgré l'horreur, c'est mieux que l'incertitude. L'espoir est une torture quand il n'y a plus aucune raison d'espérer. Maintenant je peux commencer à accepter, même si l'acceptation prendra le reste de ma vie.

Elle fixa An Dehai de ses yeux rougis, une intensité nouvelle dans son regard.

— Maître An a raison. Nous devons témoigner. Nous devons nous souvenir. Ma Mei Feng et les huit autres filles - elles ne doivent pas être oubliées. Elles ne doivent pas être juste des statistiques dans un rapport militaire, des nombres sans visages. Elles avaient des noms, des rêves, des familles qui les aimaient. Mei Feng voulait se marier, avoir des enfants, devenir poétesse peut-être. Elle écrivait de beaux poèmes sur les fleurs. Toutes les personnes qui sont mortes ces derniers jours - elles doivent être nommées, rappelées, honorées.

An Dehai s'approcha d'elle et prit ses mains dans les siennes, sentant les callosités nouvelles, les coupures, le sang séché de la tombe qu'elle avait creusée.

— Elles le seront. Je le promets solennellement. Nous ferons une liste complète de tous ceux que nous connaissons qui sont morts. Leurs noms seront préservés, écrits avec soin, protégés. Leur mémoire vivra aussi longtemps que nous vivrons. Et nous transmettrons cette mémoire à nos enfants, et ils la transmettront aux leurs. La chaîne ne sera pas brisée.

Cette nuit-là, la plupart des autres s'étaient finalement endormis, épuisés physiquement et émotionnellement. An Dehai resta éveillé. Sous la lumière d'une petite lampe à huile qu'il avait positionnée avec soin pour ne déranger personne, il commença

ce qui allait devenir son œuvre de vie, son testament, sa contribution finale à l'histoire : le Registre des Perdus.

Sur des feuilles de papier qu'il avait sauvées du palais - du papier de riz de qualité supérieure, épais et durable, assez solide pour durer des siècles s'il était bien conservé et protégé de l'humidité - il commença à écrire les noms de tous ceux qu'il savait être morts. Il utilisait son meilleur pinceau, celui qu'il avait récupéré dans les ruines de son bureau, et de l'encre qu'il avait mélangée lui-même selon la recette traditionnelle qu'on lui avait enseignée : suie de pin brûlé, colle d'origine animale, un peu de musc pour le parfum. Chaque caractère était tracé avec un soin extrême, comme une prière gravée dans la pierre. Sa main bougeait lentement, délibérément, transformant chaque nom en une forme d'art calligraphique. Ce n'était pas juste un registre - c'était un monument.

Le premier nom qu'il écrivit :

« Wei Guoliang, jardinier en chef du Pavillon des Nuages Précieux, environ soixante-cinq ans, originaire du village de Xiangshan dans la province de Hebei. Travaillait au Palais d'Été depuis quarante-sept ans. Spécialiste des pruniers et des pivoines. Avait créé le bosquet de pruniers près du Pavillon des Harmonies en 1832 - vingt-huit ans de soins patients. Marié à Dame Wang (décédée 1855), trois enfants adultes dont l'aîné est fermier à Xiangshan. Aimait chanter en travaillant - surtout des chansons folkloriques de sa jeunesse. Avait la réputation de parler à ses plantes comme à des enfants. Connaissait le nom botanique de chaque fleur du palais. Disait souvent : Un jardinier plante pour l'avenir, pour des gens qu'il ne connaîtra jamais. Tué sans provocation par des soldats britanniques le 19 octobre 1860 près du Pavillon des Nuages Précieux. Son crime : avoir couru, peut-être pour protéger ses graines. Témoin : An Dehai et quatre autres. Que la terre lui soit légère. »

Puis le deuxième nom :

« Mei Feng, servante du Pavillon des Harmonies, dix-neuf ans, fille unique de Dame Liu (dame de compagnie impériale). Née à Pékin le quinzième jour du troisième mois lunaire de 1841. Travaillait au palais depuis l'âge de quatorze ans. Douce, timide, gracieuse dans ses mouvements. Aimait dessiner les fleurs, particulièrement les pivoines - avait rempli trois carnets de croquis. Rêvait de se marier, d'avoir des enfants, peut-être de devenir poétesse. Écrivait des poèmes sur la nature qu'elle récitait parfois à sa mère. Portait toujours l'épingle à cheveux en argent que sa mère lui avait offerte pour ses seize ans. Morte asphyxiée dans l'incendie du Pavillon des Harmonies le 19 ou 20 octobre 1860, avec huit autres jeunes filles âgées de quinze à vingt ans. Elles s'étaient cachées dans les caves, pensant être en sécurité. Enterrée dans le jardin de pivoines par sa mère et Mei Lin. Que Bouddha accorde la paix à son âme. »

Le troisième nom :

« Li Mei, servante, quinze ans. Orpheline, pas de famille connue vivante. Cheveux longs et noirs qu'elle tressait avec soin chaque matin. Voix douce, rire timide. Rêvait de voir la mer qu'elle n'avait jamais vue. Collectionnait les pierres polies du lac. Cachée dans une armoire des quartiers des concubines. Trouvée par des soldats. Violée. Tuée. Son corps découvert par Madame Liu et son groupe. Pas de famille pour pleurer sa mort excepté nous qui l'avons connue. Que Bouddha transforme sa souffrance en sagesse dans sa prochaine vie. »

Et ainsi de suite. Chaque nom accompagné de tout ce qu'An Dehai connaissait ou pouvait découvrir sur cette personne - leur âge exact si possible, sinon une estimation, leur position dans la hiérarchie du palais, leurs origines géographiques, leurs familles, leurs passions, leurs habitudes quotidiennes, leurs tics de langage, leurs peurs, leurs joies, leurs rêves pour l'avenir. Pas seulement comment ils étaient morts - cette information horrible, mais nécessaire - mais surtout, surtout, comment ils avaient vécu. Qui

ils avaient été quand ils étaient en vie, respirant, riant, pleurant, aimant.

Li Lianying, qui ne dormait pas non plus - comment aurait-il pu dormir après tout ce qu'ils avaient vu ? - vint s'asseoir silencieusement à côté de lui. Il observa An Dehai écrire pendant plusieurs minutes avant de parler.

— Tu écris leurs histoires complètes. Pas juste leurs noms.

— Oui. Parce que les noms seuls ne suffisent pas. Un nom sans histoire n'est qu'un son vide. Mais un nom avec une histoire - c'était une personne, Lianying. Une personne réelle qui a vécu, qui a ressenti, qui a contribué au monde à sa façon. Ce qu'ils étaient, pas seulement comment ils sont morts. C'est important. C'est crucial. La mort est universelle, banale même. Tout le monde meurt, toujours, depuis le début des temps. Mais la vie - la façon dont chaque personne a vécu, ce qu'elle aimait, qui elle était dans ses moments les plus vrais - c'est unique. Irremplaçable. C'est ça qui mérite d'être préservé. C'est ça qui fait de nous des êtres humains.

D'autres, réveillés par leurs voix basses ou incapables de dormir eux-mêmes, se joignirent progressivement à eux. Wang Changgui parla de son assistant-cuisinier, un jeune homme nommé Liu Yang de vingt-trois ans qui rêvait d'ouvrir son propre restaurant un jour et qui faisait les meilleurs raviolis de tout Pékin - un secret de famille transmis sur trois générations.

Gao Niang se souvint d'une collègue servante nommée Xiao Qing qui chantait toujours en travaillant, sa voix claire résonnant dans les corridors et apportant de la joie même aux jours les plus difficiles. Elle avait été tuée le premier jour, attrapée pendant qu'elle essayait de fuir avec un petit sac de vêtements.

Sun Yaoting parla avec tristesse d'un ami eunuque nommé Wang Ming, dix-sept ans, avec qui il avait partagé un quartier pendant deux ans. Wang Ming avait été capturé le premier jour alors qu'il essayait de protéger une vieille servante qui ne pouvait plus

courir. On ne l'avait pas revu - probablement mort, mais sans certitude, ce qui était peut-être pire que de savoir.

Ils travaillèrent jusqu'à tard dans la nuit, ces gardiens involontaires de la mémoire, créant un monument de papier et d'encre pour ceux qui ne pourraient jamais avoir de pierres tombales, de temples ancestraux, de descendants pour brûler de l'encens en leur mémoire. Chaque nom ajouté était un acte de résistance contre l'oubli, une déclaration que ces vies avaient compté, que leur perte avait de l'importance, qu'ils ne seraient pas effacés de l'histoire comme s'ils n'avaient jamais existé.

Quand An Dehai posa finalement son pinceau, ses yeux brûlants de fatigue, sa main fatiguée d'avoir tenu le pinceau pendant des heures, il avait rempli trente pages entières de noms et d'histoires. Soixante-trois personnes. Soixante-trois vies documentées, préservées, honorées. Ce n'était qu'un début - il y en aurait bien plus dans les jours à venir. Mais c'était un début. Un premier pas contre l'oubli.

21 octobre 1860, Palais d'Été

Le lendemain matin, An Dehai, Li Lianying et Cui Yugui retournèrent prudemment au palais. Ou plutôt, à ce qui en restait.

Le voyage à partir des grottes prenait environ une heure de marche à travers les collines boisées. Ils avançaient prudemment, s'arrêtant souvent derrière des arbres ou des rochers pour écouter, pour observer, pour s'assurer qu'aucune patrouille ne se trouvait à proximité. Le paysage familier semblait étrange maintenant, transformé par la tragédie. Les oiseaux étaient toujours absents - leur silence était presque plus assourdissant que ne l'aurait été leur chant. Les petits animaux qui habituellement couraient dans les sous-bois avaient fui vers des territoires plus sûrs. Seul le vent murmurait tristement dans les arbres dénudés, portant avec lui l'odeur persistante et écœurante de la fumée.

La transformation en seulement quatre jours était stupéfiante, presque impossible à croire pour quelqu'un qui n'aurait pas été témoin de la progression quotidienne. An Dehai avait vu le palais pour la dernière fois deux jours auparavant. Il était déjà gravement endommagé, mais reconnaissable, encore identifiable comme le lieu qu'il avait connu. Maintenant...

Là où avait autrefois existé le Palais d'Été dans toute sa magnificence impériale - cent cinquante hectares de jardins méticuleusement entretenus, plus de trois mille pièces réparties dans des centaines de bâtiments et pavillons interconnectés, des collections d'art accumulées avec soin sur des siècles par des empereurs raffinés - il ne restait qu'un paysage lunaire de ruines fumantes qui s'étendait à perte de vue.

Des bâtiments entiers avaient complètement disparu, consumés par les flammes jusqu'aux fondations, ne laissant que des carrés noircis dans la terre et des cheminées solitaires qui se dressaient comme des doigts accusateurs pointés vers un ciel indifférent. D'autres n'étaient plus que des coquilles vides, leurs toits magnifiquement peints effondrés en tas de tuiles brisées, leurs murs calcinés qui se dressaient précairement, menaçant de s'effondrer au moindre souffle de vent. La fumée flottait partout comme un brouillard toxique et persistant, réduisant la visibilité à quelques dizaines de mètres et rendant chaque respiration douloureuse, irritant les yeux et la gorge.

An Dehai dut s'arrêter un moment, submergé par l'ampleur de la destruction. Ses jambes refusaient de le porter plus loin. Il s'assit sur une pierre, la tête entre les mains, essayant de contrôler les sanglots qui menaçaient de le submerger. Toute sa vie adulte consacrée à ce lieu. Et maintenant...

Li Lianying lui prit la main.

— Maître, nous devons continuer. C'est pour ça que nous sommes venus. Pour voir. Pour témoigner.

An Dehai hochla la tête, se ressaisissant. Le jeune homme avait raison. Il essuya ses larmes et se leva, forçant ses jambes à le porter.

Ils se déplaçaient silencieusement à travers ce paysage apocalyptique, comme des fantômes hantant les ruines de leur ancienne vie. An Dehai prenait des notes mentales de tout ce qu'il voyait, créant une carte de la destruction dans son esprit - quel bâtiment avait complètement disparu, lequel était partiellement intact, où les trésors avaient pu être entreposés avant d'être volés, quels chemins les pillards avaient empruntés. De temps en temps, il sortait son papier et son pinceau pour écrire quelques observations rapides.

Ils découvrirent que les armées britannique et française avaient établi un système remarquablement organisé pour leur pillage. Ce n'était pas le chaos qu'on aurait pu imaginer, mais une opération militaire planifiée avec précision. Des zones géographiques spécifiques étaient assignées à différents régiments - les Français contrôlaient principalement le secteur est du palais, les Britanniques le secteur ouest. Des officiers supervisaient le pillage, tenant des registres détaillés, s'assurant que le butin était équitablement distribué entre les unités selon un système de quotas. Cela rendait la chose d'une certaine manière plus obscène - ce n'était pas le chaos de soldats déchaînés perdant tout contrôle, mais une opération planifiée et exécutée avec l'efficacité froide d'une machine bien huilée.

Dans ce qui subsistait du Pavillon de la Mer de Sagesse - les murs extérieurs étaient encore debout, mais le toit s'était complètement effondré, créant un espace ouvert au ciel - ils trouvèrent un groupe de soldats britanniques en train d'emballer soigneusement des statues bouddhistes en bronze. Un officier barbu consultait un livre épais qui semblait être un catalogue d'art, annotant minutieusement chaque pièce avec des notes en anglais qu'An Dehai ne pouvait pas lire.

Il s'approcha prudemment, ses pieds craquant sur les débris qui jonchaient le sol. L'officier leva la tête et fronça les sourcils, sa main se déplaçant instinctivement vers le pistolet qui pendait à sa ceinture.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ? Cet endroit est sous contrôle militaire britannique. Les civils chinois n'ont pas le droit d'être ici.

L'anglais de l'officier était précis, éduqué, celui d'un gentleman probablement issu d'une bonne famille.

An Dehai s'inclina légèrement avec la déférence qu'il avait apprise.

— Je travaillais ici. Au palais. Je connais ces bâtiments, ces statues. J'étais responsable de l'inventaire.

L'officier l'examina avec plus d'intérêt maintenant, ses yeux évaluant, calculant.

— Vous êtes un des eunuques du palais, n'est-ce pas ? J'ai entendu parler de votre système. Fascinant d'un point de vue anthropologique.

— Oui, monsieur. Je suis un eunuque. Et j'aimerais vous parler de ces statues.

L'officier considéra la proposition un moment.

— Hmm. Vous pouvez effectivement m'être utile. Pouvez-vous me dire l'âge de ces bronzes ? Leur... signification historique et religieuse ?

An Dehai contempla les statues que les soldats emballaient dans de la toile et de la paille. Il les connaissait bien, ces représentations sacrées. Les trois bodhisattvas principaux du bouddhisme Mahayana : Avalokitesvara, le bodhisattva de la compassion, Manjusri, le bodhisattva de la sagesse, et Samantabhadra, le bodhisattva de la pratique vertueuse.

— Ces statues ont été créées pendant la dynastie Tang, monsieur. Il y a environ mille deux cents ans. Elles ont été commandées par

l'Empereur Taizong pour un temple bouddhiste important. Quand le temple a été détruit pendant les grandes persécutions anti-bouddhistes sous l'Empereur Wuzong, elles ont été sauvées par des moines courageux qui ont risqué leur vie. Elles ont été cachées dans des grottes pendant des décennies. Elles ont été redécouvertes et préservées dans les collections impériales. Elles représentent...

Il chercha ses mots en anglais, essayant de traduire des concepts bouddhistes complexes dans une langue étrangère.

— Elles représentent des êtres saints bouddhistes. Des Bodhisattvas. Ce sont des êtres qui ont atteint l'illumination complète, qui pourraient entrer dans le nirvana et échapper au cycle de la souffrance, mais qui choisissent de rester dans le monde pour aider tous les êtres sensibles à atteindre également l'illumination. Très sacrés pour le peuple chinois. Des millions de personnes ont prié devant ces statues pendant des siècles. Elles représentent les plus hautes aspirations spirituelles de notre civilisation.

L'officier nota soigneusement dans son livre, sa plume grattant le papier.

— Dynastie Tang. Mille deux cents ans. Signification religieuse considérable. Fascinant. Ces pièces seront envoyées au British Museum à Londres. Elles seront correctement exposées dans une vitrine climatisée, correctement préservées par des experts, correctement étudiées par des érudits. Elles seront vues par des millions de visiteurs qui pourront apprécier l'art chinois ancien. Bien mieux que de les laisser ici pour être détruites par le feu ou par les éléments, ou pire, par l'ignorance de votre propre peuple qui pourrait ne pas comprendre leur valeur.

An Dehai sentit la colère familière monter en lui comme une marée.

— Vous mettez le feu vous-même, monsieur. Vous et vos alliés français. Vous détruisez le palais avec une efficacité remarquable.

Vous dites que vous sauvez les statues du feu que vous allumez vous-même. C'est...

Il chercha le mot en anglais, trouvant finalement celui qui capturerait parfaitement l'absurdité morale.

— C'est de l'hypocrisie de la pire espèce. C'est comme un homme qui met le feu à une maison puis se vante de sauver les enfants des flammes qu'il a créées.

L'officier se raidit visiblement, son visage devenant rouge de colère ou peut-être d'embarras.

— Nous suivons les ordres de Lord Elgin. Je ne fais pas la politique de l'Empire. Je suis juste un soldat faisant son devoir envers la Reine et l'Angleterre.

— Chaque soldat dit exactement cela, monsieur. « Je suis seulement les ordres. Je fais juste mon devoir. Ce n'est pas ma responsabilité. » Mais quelqu'un doit être responsable de tout cela. Si tout le monde suit juste les ordres sans réfléchir, sans questionner la moralité de ces ordres, qui est vraiment coupable ? Comment peut-on appeler cela autre chose que du banditisme organisé à l'échelle internationale ?

L'officier ne répondit pas immédiatement. Il ferma son livre d'un coup sec et se détourna, contemplant les statues sacrées que ses hommes emballaient comme de vulgaires marchandises.

— Cette conversation est terminée. Vous pouvez partir. Et considérez-vous chanceux que je sois un gentleman civilisé. D'autres officiers vous auraient fait fusiller pour insolence.

An Dehai s'inclina avec une ironie à peine voilée.

— Merci de votre « civilisation », monsieur. L'histoire jugera qui était vraiment civilisé dans cette affaire.

Tandis qu'ils s'éloignaient du pavillon en ruines, Li Lianying souffla à voix basse, sa voix tendue d'inquiétude :

— Maître An, tu prends trop de risques en parlant ainsi. Si tu mets ces hommes en colère, ils pourraient te tuer sans hésitation.

Un eunuque chinois de plus ou de moins, qui s'en soucierait ? Personne ne poserait de questions.

An Dehai continua à marcher, son dos raide de colère et de fierté blessée.

— Je sais que je prends des risques, Lianying. Mais je ne peux pas me taire complètement. Je ne peux pas les regarder voler notre patrimoine en prétendant qu'ils nous font une faveur, qu'ils « préservent » notre culture en la volant, qu'ils nous « civilisent » en détruisant notre civilisation. L'hypocrisie est insupportable. Au moins, je veux qu'ils sachent que nous ne sommes pas dupes. Que nous voyons clair dans leurs justifications.

— Mais nous sommes totalement impuissants contre eux physiquement. Nos mots ne changent rien à la réalité.

An Dehai s'arrêta et se tourna vers le jeune homme.

— Physiquement, oui, nous sommes complètement impuissants. Ils ont les fusils, les canons, la force militaire. Mais moralement ? Moralement, nous sommes supérieurs, et je veux qu'ils le sachent. Je veux qu'ils sentent le poids de la honte de ce qu'ils font, même s'ils ne l'admettront jamais publiquement, même s'ils justifieront leurs actions dans leurs rapports officiels. Je veux planter une graine de doute dans leurs esprits. Peut-être que dans dix ans, vingt ans, quand ils seront vieux et qu'ils repenseront à ce qu'ils ont fait ici, ils ressentiront cette honte. C'est peu, mais c'est tout ce que j'ai comme arme.

Ils continuèrent leur exploration douloureuse du palais détruit. Dans chaque pavillon qu'ils visitaient, même spectacle répétitif et déchirant : des trésors soigneusement emballés pour l'exportation vers l'Europe, des débris de ce qui avait été jugé trop ordinaire pour être volé, mais trop beau pour être laissé intact, des traces de feu partout comme des cicatrices sur un corps torturé. Le sol était jonché de fragments qui craquaient sous leurs pas - des morceaux de porcelaine Ming transformés en éclats sans valeur, des bouts de tissus brûlés qui avaient été des

robes impériales brodées pendant des mois, des pages arrachées de livres anciens que le vent dispersait lentement.

An Dehai se penchait parfois pour ramasser ces fragments. Même des fragments avaient de la valeur comme témoignages, comme preuves de ce qui avait existé.

Dans la Grande Bibliothèque, la vision était encore plus dantesque qu'il ne l'avait imaginé lors de sa dernière visite. L'intérieur était maintenant complètement anéanti. Des milliers de livres n'étaient plus que des cendres grises et fines qui montaient aux chevilles et s'envolaient au moindre souffle de vent, tourbillonnant comme de la neige noire. Les étagères de bois précieux - du bois de santal, de l'ébène, du bois de rose - avaient brûlé, ne laissant que des clous tordus et des ferrures déformées par les températures extrêmes. Seuls quelques murs de pierre restaient debout, noircis par la suie, leurs surfaces craquelées par la chaleur comme une peau brûlée.

Cui Yugui se pencha et ramassa délicatement une page à moitié brûlée d'un livre ancien. Le papier était fragile, cassant, prêt à se désintégrer au moindre contact trop brusque. On pouvait encore lire quelques caractères sur le côté qui avait échappé aux flammes : « ...le sage comprend que la connaissance est le trésor qui ne peut être volé, la richesse qui ne peut être brûlée, l'héritage qui ne peut... » Le reste avait disparu dans les flammes, emportant avec lui la fin de la pensée.

— C'est tout ce qui reste de cette sagesse. Des milliers d'années de pensée philosophique, des centaines de milliers de livres copiés à la main avec un soin infini, des textes uniques qui n'existaient nulle part ailleurs dans le monde... réduits à quelques caractères fragmentés sur une page brûlée. C'est comme si on avait brûlé une partie de l'âme humaine elle-même.

An Dehai prit la page avec une délicatesse extrême, la manipulant comme un objet saint, et la plaça entre deux feuilles de papier intact pour la protéger.

— Même un fragment a de la valeur immense. C'est une preuve tangible. Un jour, quelqu'un verra ceci et comprendra vraiment l'ampleur de ce qui a été perdu ici. Les chiffres dans les rapports officiels ne suffisent pas. Il faut des preuves physiques, des objets qu'on peut toucher, sentir, voir.

Ils passèrent des heures à explorer, à se souvenir douloureusement, à documenter tout ce qu'ils pouvaient. C'était un travail épuisant mentalement et émotionnellement. Chaque tournant révélait une nouvelle destruction, une nouvelle perte qui s'ajoutait au poids déjà insupportable. Mais ils persistaient, poussés par un sens du devoir qui transcendait la douleur immédiate.

À midi, complètement épuisés, ils s'assirent près du lac Kunming pour se reposer quelques minutes. Le lac, autrefois d'un bleu cristallin si pur qu'on pouvait voir les poissons nager à plusieurs mètres de profondeur, était maintenant couvert d'une couche épaisse de débris flottants. Des objets que les pillards avaient jugés trop lourds, trop encombrants ou pas assez précieux pour être transportés flottaient tristement sur l'eau trouble : des morceaux de meubles en bois sculpté qui avaient pris des mois à créer, des fragments de porcelaine qui avaient été des vases magnifiques, des robes déchirées qui traînaient comme des cadavres, des panneaux décoratifs brisés. Quelques carpes koï, celles qui avaient miraculeusement survécu au chaos, nageaient lentement entre les débris, leurs mouvements désorientés et léthargiques, comme si elles aussi étaient en état de choc.

Li Lianying contempla le désastre aquatique.

— C'était si somptueux avant. Je me souviens des fêtes d'été quand j'ai commencé à travailler ici. Les bateaux-dragons sur le lac, leurs coques peintes en rouge et or brillant glorieusement au soleil. Les rameurs chantant en rythme. Les ponts de marbre blanc qui enjambaient l'eau comme des arcs-en-ciel solides. Les pavillons se réfléchissant dans l'eau calme comme des peintures parfaites, si clairs qu'on ne pouvait pas distinguer le réel du reflet.

Les lanternes la nuit, flottant sur l'eau comme des étoiles tombées du ciel. Les lotus roses en été, couvrant la surface d'un tapis de fleurs vivantes. Et maintenant... c'est un cimetière. Un cimetière à ciel ouvert pour une civilisation morte.

An Dehai ne put que hocher la tête lentement. Les mots lui manquaient. Toute description semblait inadéquate face à cette dévastation totale.

Soudain, Cui Yugui se raidit, pointant discrètement du doigt.

— Regardez. Là-bas, dans les ruines. Quelqu'un bouge.

Ils virent une silhouette humaine se déplacer furtivement entre les décombres d'un pavillon voisin, soulevant des pierres et des morceaux de bois, cherchant quelque chose avec des gestes désespérés.

— Quelqu'un d'autre est resté ou est revenu. Un autre survivant peut-être. Nous devrions aller voir. Peut-être ont-ils besoin d'aide. Peut-être sont-ils blessés.

Ils s'approchèrent prudemment, faisant attention à ne pas surprendre la personne trop brusquement. La silhouette se révéla être une jeune femme vêtue de haillons sales et déchirés qui avaient peut-être été une robe de servante. Son visage était maculé de suie noire, ses cheveux en désordre, attachés grossièrement. Elle cherchait quelque chose parmi les décombres avec une détermination presque maniaque, soulevant des pierres malgré ses mains qui saignaient de multiples coupures.

An Dehai toussa doucement pour signaler leur présence sans l'effrayer.

La femme se retourna brusquement, terrifiée, ses yeux s'écrouillant comme ceux d'un animal traqué. Puis, voyant qu'ils étaient chinois, que leurs vêtements indiquaient qu'ils étaient des serviteurs du palais et non des soldats, elle sembla se détendre légèrement, bien que la méfiance restait clairement visible dans son regard et dans la tension de son corps.

— Qui est là ? Vous n'êtes pas des militaires ?

— Non. Nous sommes des serviteurs du palais. Nous vivions et travaillions ici avant... avant tout ceci. Qui es-tu ?

La femme hésita un long moment avant de répondre,

— Je m'appelle Qin Yue. J'étais servante dans le Pavillon des Harmonies, comme ma petite sœur. Quand les soldats sont venus il y a quatre jours - ou est-ce cinq maintenant ? J'ai perdu la notion du temps - je me suis cachée dans les cuisines souterraines. Il y avait une réserve secrète pour les provisions d'urgence que peu de gens connaissaient. Un espace étroit, sombre, humide. J'y suis restée deux jours entiers sans nourriture ni eau, trop terrifiée pour sortir même pour boire. J'attendais juste qu'ils me trouvent et me tuent.

— Les cuisines souterraines. Bien sûr. C'est comme ça que tu as survécu à l'incendie du pavillon. Le feu ne pouvait pas descendre jusque là. Tu as eu de la chance dans ton malheur.

— De la chance ? J'ai tout entendu pendant deux jours. Chaque cri, chaque supplication, chaque coup de feu. Les cris de mes amies quand les soldats les ont trouvées. Le crépitement du feu qui dévorait le bâtiment au-dessus de ma tête. Les poutres qui s'effondraient. Les murs qui s'écroulaient. Pendant deux jours, j'étais seule dans le noir absolu, terrifiée, n'osant pas sortir, écoutant mon monde entier se détruire au-dessus de ma tête. Parfois j'entendais des voix françaises ou anglaises juste au-dessus, séparées de moi par quelques centimètres de bois. C'était comme être en enfer, enfermée vivante dans un tombeau. Peut-être que mourir rapidement aurait été plus facile, plus miséricordieux.

An Dehai comprit immédiatement cette douleur. Parfois, survivre était infiniment plus difficile que mourir. Les survivants portaient le poids de tout ce qu'ils avaient vu, de tous ceux qu'ils n'avaient pas pu sauver.

— Tu es vivante. C'est ce qui compte maintenant. Que cherches-tu ici ?

Les yeux de Qin Yue se remplirent de larmes qui coulèrent librement, traçant des sillons propres sur ses joues sales.

— Ma sœur. Ma petite sœur, Qin Mei. Elle n'avait que quinze ans. Elle travaillait ici aussi, dans les jardins. Elle aimait les fleurs, passait des heures à les dessiner. Nous devions nous retrouver près du pont de jade le premier jour, quand tout a commencé. C'était notre point de rendez-vous en cas d'urgence - nous l'avions décidé ensemble quand nous avons entendu parler de l'approche des armées étrangères. Mais je ne l'ai jamais trouvée ce jour-là. Tout est arrivé trop vite. J'espère désespérément qu'elle s'est échappée, qu'elle a fui vers un village, qu'elle est en sécurité quelque part. Mais si elle n'a pas réussi... si elle est toujours ici quelque part... je dois savoir. Je ne peux pas partir sans savoir. C'est ma petite sœur. Je l'ai élevée après la mort de nos parents. Elle est toute ma famille.

An Dehai pensa immédiatement à Madame Liu et à sa recherche désespérée de sa fille Mei Feng. Il savait intimement combien il était important de savoir, même quand les nouvelles étaient les pires imaginables. L'incertitude était une forme particulièrement cruelle de torture qui ne finissait jamais, qui rongait l'âme jour après jour.

— Viens avec nous. Nous t'aiderons à chercher ta sœur. À quatre, nous couvrirons beaucoup plus de terrain, plus rapidement et plus efficacement.

Ils passèrent les deux heures suivantes à chercher dans les ruines du secteur du pont de jade, appelant le nom de Qin Mei encore et encore, soulevant prudemment des débris, explorant chaque recoin où quelqu'un aurait pu se cacher ou tomber blessé. C'était un travail dangereux et éprouvant - des structures instables menaçaient constamment de s'effondrer, des poutres calcinées pendaient précairement, et il y avait toujours le risque de rencontrer des patrouilles de soldats hostiles. Mais ils persistaient, poussés par l'espoir désespéré de Qin Yue et par leur propre humanité qui refusait d'abandonner.

Près de ce qui avait été le pont de jade - maintenant juste des morceaux de pierre blanche brisée éparpillés sur le sol comme les restes d'un squelette géant - Cui Yugui trouva quelque chose. Il s'était éloigné légèrement du groupe, explorant une zone que les autres n'avaient pas encore couverte.

— Ici ! Venez voir rapidement !

Il y avait un corps. Ou plutôt, des restes humains presque méconnaissables, carbonisés par le feu au point qu'on ne pouvait plus distinguer les traits, l'âge, même le sexe. Le feu avait tout consumé, réduisant un être humain à une forme noire et recroquevillée. Mais près des restes, à moitié enfoui dans les cendres grises, se trouvait un objet métallique - une broche en argent qui avait résisté aux flammes grâce au métal.

Qin Yue tomba à genoux comme si ses jambes avaient soudain cessé de la porter. Elle ramassa la broche avec des mains tremblantes, la tournant dans tous les sens, l'examinant sous tous les angles. Elle la tint devant elle, fixant l'objet comme si elle pouvait y lire toute l'histoire tragique de sa sœur.

— C'est la broche de Mei. Je la reconnaîtrais entre mille. Je la lui avais offerte pour son quatorzième anniversaire l'année dernière. Nous avions économisé pendant des mois pour l'acheter. Elle représente un papillon - Mei aimait tellement les papillons. Elle disait qu'ils symbolisaient la transformation, l'espoir. Elle ne la quittait jamais, même pour dormir.

Sa voix était étrangement calme au début, comme si le choc avait vidé toute émotion. Puis la réalité la frappa comme une vague déferlante. Elle s'effondra complètement en sanglots déchirants, serrant la broche contre sa poitrine, se balançant d'avant en arrière.

— Elle n'avait que quinze ans. Quinze ans. Toute sa vie devant elle. Tant de choses qu'elle voulait faire. Elle voulait se marier, avoir des enfants, devenir jardinière en chef peut-être. Elle aimait tellement chanter - elle avait la plus belle voix que j'aie jamais

entendue, claire comme de l'eau de source. Elle dessinait des fleurs avec un talent extraordinaire. Et maintenant... maintenant, il ne reste qu'une broche et des cendres. C'est tout. Une vie entière réduite à ça.

Elle s'agenouilla près des restes carbonisés et pleura, ses épaules secouées par des sanglots profonds. An Dehai et les autres la laissèrent faire son deuil, se tenant à une distance respectueuse, formant un cercle protecteur autour d'elle. Certaines douleurs étaient trop profondes pour être partagées, trop personnelles pour être interrompues par des paroles de réconfort maladroit. Parfois, tout ce qu'on pouvait faire était d'être présent, de témoigner de la douleur de quelqu'un d'autre.

Après un long moment - peut-être quinze minutes, peut-être une heure, le temps semblait s'être arrêté dans ce lieu de mort - Qin Yue se releva lentement. Son visage était un masque de détermination tragique malgré les larmes qui continuaient à couler.

— Nous devons l'enterrer. Je ne peux pas la laisser comme ça. Elle mérite mieux que ça. Elle mérite une sépulture décente, même simple. Elle était une bonne fille, travailleuse, gentille avec tout le monde.

Ils trouvèrent un endroit approprié dans ce qui avait été le jardin des pruniers, maintenant un espace dévasté où les arbres n'étaient plus que des troncs carbonisés. Qin Yue expliqua en essuyant ses larmes que c'était l'endroit préféré de Qin Mei dans tout le palais - elle venait ici chaque printemps pour voir les fleurs de prunier, s'asseyant pendant des heures sous les arbres en fleurs, dessinant méticuleusement les branches et les fleurs dans un carnet qu'elle gardait toujours précieusement sur elle.

Sans outils appropriés, ils durent creuser avec leurs mains nues et des morceaux de bois trouvés dans les décombres. La terre était dure, compactée, pleine de pierres et de racines. Leurs mains se couvraient rapidement d'ampoules douloureuses qui éclataient, puis saignaient, mais ils continuaient, motivés par le

respect pour les morts et la compassion pour Qin Yue. Une sépulture décente, un petit morceau de dignité humaine.

Quand ce fut terminé - un trou d'environ un mètre de profondeur, pas parfait, mais suffisant - ils placèrent délicatement les restes dans la terre avec toute la révérence d'une cérémonie funéraire complète. Qin Yue arrangea le corps avec un soin infini, murmurant des mots doux et apaisants en chinois comme si sa sœur pouvait encore l'entendre. Puis elle plaça la broche en argent sur ce qui avait été la poitrine de sa sœur, un dernier cadeau, un dernier lien.

— Au revoir, petite sœur. Xiao Mei. Tu as eu une vie si courte, si tragiquement courte. Seulement quinze ans sur cette terre. Mais tu étais bonne et gentille et douce, et tu méritais tellement mieux que cette fin horrible. Tu méritais de vieillir, de te marier comme tu en rêvais, d'avoir les enfants que tu voulais, de devenir la grande jardinière que tu aurais pu être. Tu méritais de voir la mer, de voyager, de chanter tes chansons. Je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée que je n'aie pas pu te protéger. Je t'avais promis de toujours prendre soin de toi après la mort de nos parents, et j'ai échoué. Pardonne-moi.

Ils recouvrirent lentement la tombe de terre. Puis ils placèrent des pierres plates dessus pour la marquer et la protéger. Ce n'était pas grand-chose - pas de pierre tombale gravée avec des caractères élégants, pas de cérémonie bouddhiste élaborée avec des moines chantant des sutras, pas de tablette ancestrale dans un temple - mais c'était un lieu de repos identifiable. Un endroit où Qin Yue pourrait revenir pour honorer sa sœur, pour lui parler, pour maintenir le lien.

An Dehai sortit son papier précieux et son pinceau. Il écrivit avec un soin particulier : « Qin Mei, jardinière assistante, quinze ans, sœur de Qin Yue, originaire de Tianjin. Travaillait dans les jardins du Palais d'Été depuis l'âge de quatorze ans. Spécialisée dans les fleurs ornementales. Chantait magnifiquement - voix claire et pure. Dessinait les fleurs avec un talent remarquable. Rêvait de

se marier, d'avoir des enfants, de voir la mer. Portait toujours une broche en argent en forme de papillon offerte par sa sœur. Morte près du pont de jade pendant l'invasion, probablement le 18 ou 19 octobre 1860, brûlée par les incendies allumés par les troupes d'invasion. Enterrée dans le jardin des pruniers, son lieu préféré, par sa sœur Qin Yue et trois témoins : An Dehai, Li Lianying, Cui Yugui. Que la terre lui soit légère. Que son âme trouve la paix. Que les papillons qu'elle aimait tant guident son esprit vers une meilleure existence. »

Qin Yue le regarda écrire avec une expression de gratitude profonde qui transcendait les mots.

— Que fais-tu exactement ?

— Je garde un registre détaillé. De tous ceux qui sont morts dans ce massacre. Pour que leurs noms ne soient jamais oubliés, pour que dans cent ans, dans mille ans, les gens sachent que Qin Mei a existé, qu'elle a vécu, qu'elle avait des rêves et des talents, qu'elle comptait.

De nouvelles larmes coulèrent sur les joues de Qin Yue, mais cette fois elles étaient différentes. Pas seulement du chagrin pur, mais aussi de la gratitude, peut-être même un minuscule soulagement.

— Merci. Merci de te souvenir d'elle. De nous souvenir de nous tous. Parfois j'ai l'impression que nous sommes si insignifiants que personne ne se souviendra que nous avons jamais existé.

— Chaque vie compte. Chaque mort compte. Les puissants écriront l'histoire officielle avec leurs grands événements et leurs traités. Mais les petites histoires, les vies ordinaires - c'est ça qui révèle vraiment une civilisation. C'est ça qui montre qui nous étions vraiment. Et je refuse de laisser ces histoires disparaître.

— Viendras-tu avec nous maintenant ? Nous avons trouvé refuge dans des grottes sur les collines à l'ouest. Ce n'est pas grand-chose - froid, humide, inconfortable - mais c'est sûr, loin des soldats. Il y a d'autres survivants là-bas, de la nourriture

partagée, un semblant de communauté. Tu ne devrais pas rester ici seule. Ce n'est pas sûr et ce n'est plus un lieu pour les vivants. Qin Yue jeta un dernier long regard à la tombe qu'ils venaient de créer, mémorisant l'emplacement exact, la disposition des pierres.

— Oui. Je viens avec vous. Je ne veux plus rester ici. Ce n'est plus le palais que j'ai connu et aimé. C'est devenu un tombeau géant.

Ils commencèrent à s'éloigner, Qin Yue jetant des regards en arrière jusqu'à ce que le jardin des pruniers disparaisse de vue.

Ils entendirent un nouveau bruit - un grondement régulier, rythmique. Ils se cachèrent derrière un mur effondré et observèrent prudemment.

Une colonne de chariots britanniques entraînait dans le parc, tirés par des chevaux fatigués. Il devait y en avoir une cinquantaine. Les chariots étaient vides à l'arrivée. Mais An Dehai devinait qu'ils seraient remplis de trésors volés au départ.

— C'est l'évacuation finale. Ils emportent tout ce qui a de la valeur. Bientôt, il ne restera vraiment plus rien.

Ils attendirent que les chariots passent, puis coururent vers les collines, emmenant Qin Yue avec eux. Derrière eux, le crépuscule tombait sur le Palais d'Été mourant.

22 octobre 1860, adieu au palais

Alors que le soleil se couchait, ils se rassemblèrent une dernière fois au bord du lac Kunming.

— Le Palais d'Été n'existe plus. Mais notre travail commence. Nous sommes les gardiens de sa mémoire.

Cette dernière nuit, ils firent une cérémonie. An Dehai lut tous les noms des morts - quatre-vingt-treize vies perdues.

Quand il eut terminé, le soleil se levait. Une nouvelle journée. Le premier jour de leur nouvelle vie.

— Allons-y. Vers notre avenir. Nous portons les souvenirs. Un jour, nos voix seront entendues.

Ils partirent vers le nord, vers les montagnes. Derrière eux, les ruines fumaient encore.

Mais dans leurs cœurs, le palais vivrait éternellement. Les témoins silencieux étaient devenus les gardiens éternels.

CHAPITRE 4 - LE VOYAGE

Port de Taku, embouchure du Peï-Ho, 4 novembre 1860

Les coffres s'entassaient sur le quai de Taku. Le capitaine de frégate Auguste Morand les contemplait d'un œil sombre tandis que L'Avalanche se balançait derrière lui, prête à embarquer sa cargaison. L'officier d'artillerie Henri Roux, désigné pour accompagner le convoi jusqu'en France, s'approcha en rajustant son képi.

— Capitaine, combien au total ?

Morand consulta son registre.

— Soixante-sept caisses.

— Remplies de trésors impériaux. Destinés à Sa Majesté l'Impératrice.

— Volés, vous voulez dire.

Roux se raidit et jeta un regard autour d'eux pour s'assurer que personne ne les écoutait. Les coolies chinois s'affairaient à charger les coffres sous la surveillance de marins français.

— Le partage a été fait selon l'ordonnance du 3 mai 1832. L'article 119 est très clair...

— Épargnez-moi le jargon militaire ! J'ai lu l'ordonnance. Tout cela est peut-être légal, mais est-ce moral ? Nous avons pillé un palais impérial, vidé des musées, brûlé des bibliothèques. Et maintenant, nous emballons le fruit de ce pillage pour l'offrir comme un vulgaire cadeau.

Roux serra les mâchoires.

— Le général de Montauban lui-même a supervisé le partage...

— Dans les règles ? Vous étiez là-bas. Vous avez vu les soldats qui se ruaient dans les palais, qui arrachaient les tentures, qui brisaient les meubles pour en extraire les pierres précieuses.

Roux baissa les yeux. Il ne pouvait pas nier.

— L'armée a décidé d'offrir ces objets à l'Impératrice...

— Décidé ? C'est le général qui l'a décidé. Les hommes n'ont eu d'autre choix qu'acquiescer.

Un bruit de pas les interrompit. Le lieutenant de vaisseau Pallu vint auprès d'eux, accompagné d'un contremaître chinois qui gesticulait en désignant l'une des caisses.

— Nous avons un problème. Cette caisse est trop lourde. Il faut la diviser en deux.

Morand s'approcha. Le coffre portait l'inscription « Bronzes et jades – Salle d'audience ».

— Qu'est-ce qu'elle contient ?

Roux consulta son inventaire.

— Des bronzes rituels de la dynastie Shang, des vases cloisonnés, un trône palanquin... et le bâton de commandement de l'Empereur en jade vert.

— Le bâton de jade ? s'exclama Pallu. Celui que Lord Elgin voulait pour la reine Victoria ?

— Non, celui-là est parti avec les Anglais. Le général de Montauban a réservé ce second exemplaire pour l'Empereur.

Morand secoua la tête.

— Évidemment. Tout doit aller par paires. Comme si nous nous partagions un butin de pirates...

— Capitaine ! protesta Pallu.

— Oh, cessez vos airs choqués ! Nous sommes des pirates en uniforme.

Le contremaître chinois attendait patiemment.

— Bien. Faites diviser cette caisse. Mais si un seul objet est endommagé, c'est vous qui l'expliquerez au général.

Morand regarda vers le nord, où des colonnes de fumée s'élevaient encore.

— Vous savez ce qui me révolte le plus ? L'hypocrisie. Nous nous prétendons civilisés. Nous venons ici pour « ouvrir » la Chine au commerce, lui apporter les lumières de la civilisation européenne. Et que faisons-nous ? Nous pillons, nous brûlons, nous tuons. Et ensuite, nous emballons soigneusement notre butin pour l'envoyer à Paris où il sera exposé comme un trophée de notre grandeur.

Roux resta silencieux. Dans son for intérieur, il partageait le malaise de Morand. Il avait vu le palais avant sa destruction. Les salles d'audience aux plafonds ornés de soie, les jardins aux pavillons délicats, les bibliothèques aux manuscrits millénaires.

Un marin se dirigea vers eux et salua.

— Le chargement est presque terminé. Nous pourrons appareiller d'ici deux heures.

— Assurez-vous que toutes les caisses sont solidement arrimées. Je ne veux pas qu'elles bougent d'un pouce pendant la traversée. Morand se tourna vers Roux.

— Vous allez accompagner ce convoi jusqu'en France ?

— Ordre de remettre personnellement ces caisses à Sa Majesté.

— Préparez-vous à un long voyage. Et priez pour que nous n'essuyions pas de tempête.

À bord de L'Avalanche, 8 novembre 1860

Les caisses avaient été chargées et solidement arrimées dans la cale et sur le pont arrière. L'Avalanche avait quitté Taku et remontait la côte chinoise en direction de Shanghai.

Roux inspectait le chargement. Il avait dressé un inventaire précis, marquant chaque coffre d'un numéro et notant scrupuleusement son contenu. C'était fastidieux, mais nécessaire.

Morand le rejoignit sur le pont.

— Tout est en ordre ?

— Oui. Soixante-sept caisses, toutes numérotées et inventoriées. J'ai également rédigé un rapport sur les conditions du partage.

— Un rapport édulcoré, j'imagine.

Roux ne releva pas. Son rapport ne mentionnait pas les scènes auxquelles il avait assisté ni les disputes entre officiers français et anglais.

— J'ai fait mon devoir.

— Votre devoir...

Morand s'accouda au bastingage et fixa la mer. Le ciel était clair, la mer calme.

— Je me demande si nos petits-enfants nous jugeront sévèrement.

— Nous avons obéi aux ordres.

— Les ordres... Toujours les ordres. C'est une excuse commode, n'est-ce pas ?

Roux fronça les sourcils.

— Vous semblez très affecté par cette affaire. Puis-je vous demander pourquoi ?

Morand hésita, puis soupira.

— J'ai étudié l'histoire. Les Grecs, les Romains, les Arabes... Toutes ces civilisations brillantes. Et savez-vous ce qu'elles ont toutes en commun ? La conviction d'être supérieures aux autres. La conviction que leur supériorité leur donnait le droit de conquérir, de piller, de détruire.

— Nous sommes supérieurs. Nous avons la science, la technologie, l'industrie...

— Et eux ont une civilisation millénaire. Des philosophes, des artistes, des savants. Que savons-nous vraiment de la Chine ? Nous la jugeons barbare parce qu'elle refuse de se plier à nos exigences commerciales. Mais qui sommes-nous pour la juger ?

Ces questions dépassaient Roux.

Shanghai, 24 novembre 1860

L'escale à Shanghai permit de compléter les provisions et de vérifier l'état des coffres. Roux en profita pour rencontrer le consul de France, Monsieur de Montigny.

Le consul le reçut dans son bureau, une vaste pièce ornée de meubles chinois et de rouleaux de calligraphie.

— Ainsi, vous êtes chargé de convoier le butin... pardon, les « présents » destinés à Sa Majesté ?

Montigny avait un sourire narquois.

— Ces objets ont été réglementairement partagés, monsieur le consul.

— Oui, oui. Tout est parfaitement légal. Mais dites-moi, qu'en pensent les Chinois ?

Roux se raidit.

— Les Chinois ont perdu la guerre. Aux vainqueurs les dépouilles.

— Quelle élégante formule.

Le consul se leva et alla vers la fenêtre. De son bureau, on apercevait le port grouillant d'activité.

— Je vis en Chine depuis quinze ans. J'ai appris leur langue, étudié leur culture. Ce que nous avons fait au palais est impardonnable.

— Lord Elgin a ordonné l'incendie, pas nous. Le baron Gros et le général de Montauban s'y sont opposés...

— Oh, certes ! Nous avons protesté. Quelle noble attitude ! Mais pendant ce temps, nous avons bien pris soin d'emporter notre part. Soixante-sept caisses.

— C'était avant l'incendie. Le partage a eu lieu le 7 octobre. L'incendie n'a été ordonné que le 18...

— Et vous pensez que cela change quelque chose ? Pour les Chinois, nous sommes tous des pillards. Français ou Anglais, quelle différence ?

Le consul revint s'asseoir.

— Je ne vous fais pas de reproches personnellement. Mais ce qui s'est passé aura des conséquences. Les Chinois n'oublieront pas. Ils ne pardonneront pas. Et un jour, ils exigeront réparation.

— Réparation ? Ils ont signé le traité.

— Vous êtes bien naïf. Les traités se signent, mais l'Histoire ne s'efface pas. Ce que nous avons fait restera gravé dans la mémoire collective chinoise. Et les blessures finissent toujours par s'infecter.

Il se pencha en avant.

— Un jour, la Chine se relèvera. Elle retrouvera sa puissance. Et elle se souviendra. Elle exigera justice.

— Que me conseillez-vous ?

— Vous ? Rien. Vous avez vos ordres. Mais gardez une trace écrite de tout. De l'inventaire complet, des conditions du partage. Car un jour, on vous demandera des comptes. Peut-être pas à vous, mais à la France.

Roux hocha la tête.

— Je tiendrai un journal détaillé.

— Faites-le. Et soyez honnête. Les générations futures ont le droit de savoir ce qui s'est vraiment passé.

Le consul se leva, signifiant que l'entretien était terminé.

— Bon voyage.

En regagnant le port, Roux croisa des marchands chinois qui le regardèrent passer avec des yeux emplis de haine. Montigny avait raison. Les Chinois n'oublieraient jamais.

En mer, entre Shanghai et Singapour, 2 décembre 1860

La traversée se poursuivait sans incident. L'Avalanche faisait route vers Singapour. Le temps était clément, la mer calme.

Roux avait pris l'habitude de descendre chaque jour pour une inspection. Il vérifiait les amarres, s'assurait qu'aucune caisse ne montrait de signe d'humidité ou de détérioration.

Un soir, il remarqua qu'un coffre avait légèrement bougé. C'était le numéro 23, marqué « Céramiques et porcelaines – Pavillon des Paons ». Il appela aussitôt le maître d'équipage.

— Cette caisse a bougé. Réarrimez-la immédiatement.

Le maître d'équipage, un vieux loup de mer nommé Barthélemy, examina le coffre.

— Elle a dû se desserrer avec le roulis. On va la remettre en place.

— Faites attention. Elle contient des porcelaines Ming. Extrêmement fragiles.

Barthélemy eut un sourire ironique.

— Des porcelaines Ming ! Et dire qu'on traverse l'océan avec des trésors qui valent des fortunes, pendant que nos gars se contentent de leur solde de misère.

— Ils ont reçu leur part. Cent quatre-vingts francs par homme.

— Cent quatre-vingts francs ! Vous savez combien vaut une seule de ces porcelaines ? Des milliers de francs. Des dizaines de milliers peut-être. Quelle générosité !

Le partage avait été profondément inégal. Les officiers supérieurs avaient reçu des dizaines de milliers de francs, les officiers subalternes quelques milliers, et les simples soldats à peine de quoi se payer quelques mois de loyer.

— Réarrimez cette caisse. Et vérifiez toutes les autres.

— Bien, mon lieutenant.

Barthélemy fit signe à deux marins. Roux les regarda faire quelques instants, puis remonta sur le pont. Le soleil se couchait sur l'horizon.

Morand l'attendait sur la passerelle.

— Un problème ?

— Une caisse desserrée. Rien de grave.

Morand hocha la tête et contempla la mer.

La nuit tombait. Roux salua et descendit dans sa cabine. Il sortit un cahier vierge de son coffre, trempa sa plume dans l'encre, et commença à écrire.

« 2 décembre 1860. En mer, entre Shanghai et Singapour. Nous transportons soixante-sept caisses d'objets pillés au Yuen-Ming-Yuen. Pillés. Il faut appeler les choses par leur nom. »

Il s'arrêta, relut ce qu'il venait d'écrire. C'était la première fois qu'il couchait sur le papier ce qu'il ressentait vraiment.

Il poursuivit.

« Le capitaine Morand m'a dit que l'Histoire nous jugerait. Je crois qu'il a raison. Nous avons participé à quelque chose de terrible. Nous devons en assumer la responsabilité. »

Il écrivit ainsi pendant une heure, vidant son cœur, libérant ses doutes. Quand il eut fini, il referma le cahier et le rangea. Puis il se coucha, étrangement apaisé. Pour la première fois, il avait dit la vérité.

Singapour, 12 décembre 1860

L'Avalanche jeta l'ancre dans le port de Singapour au petit matin. Il fallait recharger en charbon, réparer une voie d'eau mineure, et surtout vérifier l'état des caisses après deux semaines de navigation.

Roux descendit à terre avec Morand. Ils devaient rencontrer le gouverneur britannique, Sir William Orfeur Cavenagh.

Singapour était une possession britannique, et les relations entre Français et Anglais étaient tendues.

Le gouverneur les reçut dans sa résidence coloniale aux larges vérandas. Un domestique indien leur servit du thé.

— Messieurs, j'ai reçu des instructions de Londres concernant votre... cargaison.

Morand et Roux échangèrent un regard inquiet.

— Des instructions, Excellence ?

— Lord Elgin a écrit personnellement à mon gouvernement. Il semblerait que certains objets aient été partagés de manière... disons, peu équitable.

Roux sentit la colère monter.

— Le partage a été effectué selon les règles établies par les deux commandements...

— Oh, je n'en doute pas. Mais Lord Elgin prétend que certaines pièces de grande valeur auraient été soustraites avant le partage officiel.

Morand se leva brusquement.

— C'est un mensonge ! Le général de Montauban a même insisté pour que la Reine ait le premier choix !

— Asseyez-vous. Je ne vous accuse de rien. Je transmets simplement les préoccupations de mon gouvernement.

Morand se rassit. Roux prit la parole d'une voix posée.

— Excellence, j'ai en ma possession un inventaire complet de notre cargaison, ainsi qu'un rapport détaillé. Je peux vous les montrer.

Cavenagh fit un geste de la main.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je vous crois. Mais comprenez que cette affaire est délicate. Lord Elgin est furieux.

— Il était là ! Il a participé au choix !

— Je sais. Mais la politique est ainsi faite. Lord Elgin a besoin d'un bouc émissaire pour expliquer à la Reine pourquoi la part britannique est moins importante que prévu. Et les Français font un excellent bouc émissaire.

Cavenagh but une gorgée de thé.

— Je vais vous accorder l'autorisation de rester à quai pour vos réparations. Mais je vous conseille de repartir dès que possible. Les tensions montent entre nos deux nations, et je ne peux garantir la sécurité de votre cargaison.

— Vous pensez que les Anglais pourraient tenter de saisir nos caisses ?

— Je ne pense rien. Je constate que certains officiers britanniques ont des opinions très... tranchées sur le partage. Et qu'il y a ici des avocats qui seraient ravis de plaider une affaire de restitution devant les tribunaux coloniaux.

Morand se leva.

— Nous comprenons. Nous serons partis dans trois jours maximum.

— Sage décision. Un conseil personnel ? Ne vous attardez pas dans les ports britanniques sur votre route. Aden, Le Cap... traversez-les rapidement. Lord Elgin a des alliés partout dans l'Empire.

Les deux Français saluèrent et quittèrent la résidence. Dans la rue, Morand donna libre cours à sa colère.

— Ces maudits Anglais ! Après avoir brûlé le palais, après nous avoir forcés à assister à leur vandalisme, voilà qu'ils nous accusent de vol !

— Calmez-vous. Nous sommes en territoire britannique.

— Vous avez raison. Rentrons au navire. Et faites doubler la garde autour des caisses.

De retour à bord, Roux convoqua Barthélemy.

— Je veux quatre hommes de garde dans la cale jour et nuit. Et deux hommes sur le pont, près des caisses extérieures. Armés.

Barthélemy écarquilla les yeux.

— Armés ? Vous attendez une attaque ?

— Les Anglais ne sont pas contents de notre cargaison.

— Ah. Ils auraient voulu tout garder pour eux, pas vrai ?

— Contentez-vous d'exécuter les ordres. Et choisissez des hommes sûrs.

Cette nuit-là, Roux ne put dormir. Il restait sur le pont, observant les quais faiblement éclairés. Plusieurs fois, il crut voir des ombres rôder près du navire.

Morand vint le rejoindre vers deux heures du matin.

— Vous ne dormez pas ?

— Je pense à ce qu'a dit le gouverneur. Et si les Anglais tentaient de saisir les caisses ?

— Ils n'oseraient pas. Ce serait un casus belli.

— Officiellement. Mais officieusement ?

Morand soupira.

— Officieusement, les Anglais nous haïssent. Waterloo n'est pas si loin dans leur mémoire. Cette alliance ne tient qu'à un fil.

— Nous devrions partir dès demain.

— Impossible. La voie d'eau n'est pas réparée. Si nous prenons la mer maintenant, nous risquons de couler. Nous devons rester deux jours encore. Mais soyez vigilant.

Les deux jours suivants furent une épreuve de nerfs. Roux inspectait les coffres toutes les deux heures, vérifiait les gardes, scrutait le quai. Plusieurs fois, des officiers britanniques vinrent rôder près du navire, posant des questions apparemment innocentes. Morand les repoussait poliment, mais fermement.

Enfin, le 15 décembre au matin, L'Avalanche put appareiller. Roux poussa un soupir de soulagement en voyant Singapour s'éloigner.

Océan Indien, 3 janvier 1861

La tempête frappa à minuit. En deux heures, la mer démontée balayait le pont de L'Avalanche. Morand fit réduire la voilure et sécuriser tout ce qui pouvait l'être.

Dans la cale, Roux et Barthélemy vérifiaient désespérément les amarres des caisses. L'eau avait commencé à s'infiltrer, et le navire roulait si fort que plusieurs coffres menaçaient de se détacher.

— Celle-là bouge ! hurla Barthélemy. La dix-sept !

Roux se précipita. C'était une des plus grosses caisses, celle des bronzes de la dynastie Shang. Si elle se détachait, son poids pourrait déséquilibrer le navire.

— Il faut la réarrimer ! Appelez des hommes !

Quatre marins descendirent, luttant contre le tangage. Ils tentèrent de passer de nouvelles cordes, mais le navire donnait tellement de la bande qu'il était presque impossible de travailler.

— Mon lieutenant ! hurla un marin. La vingt-trois ! Elle a basculé !

Roux sentit son cœur se serrer. Le coffre vingt-trois contenait les porcelaines Ming, les plus fragiles de toute la cargaison.

Il se fraya un chemin à travers la cale inondée. La caisse gisait sur le flanc, une de ses planches fendue. Par la fente, il pouvait voir des éclats de porcelaine.

— Non...

Barthélemy le rejoignit.

— Il faut la redresser. Si elle reste comme ça, tout va être brisé.

À huit, ils parvinrent à redresser le coffre, mais le mal était fait.

Un craquement sinistre retentit. La caisse trente-deux venait de se détacher et avait glissé contre la coque.

— Bon Dieu ! On ne va pas y arriver !

Roux regarda autour de lui. Une dizaine de caisses étaient en danger.

Morand descendit dans la cale, trempé jusqu'aux os.

— Il faut alléger le navire ! Nous prenons trop d'eau !

— Alléger ?

— Jeter du lest par-dessus bord. Nous n'avons pas le choix.

— Mais les caisses...

— Si nous coulons, les caisses coulent avec nous !

Morand donna des ordres rapides. Les hommes remontèrent et commencèrent à jeter par-dessus bord tout ce qui n'était pas essentiel : tonneaux, caisses de provisions, matériel.

La tempête dura toute la nuit et une partie du jour suivant. Quand elle se calma, L'Avalanche avait survécu, mais tout le monde était épuisé.

Roux descendit immédiatement dans la cale. Le spectacle était désolant. Cinq coffres avaient été sérieusement endommagés. La vingt-trois, celle des porcelaines Ming, était la plus touchée. Il l'ouvrit avec précaution.

Sur les vingt-huit porcelaines qu'elle contenait, douze étaient brisées en morceaux. Les autres étaient fissurées ou ébréchées.

Barthélemy siffla entre ses dents.

— Des milliers de francs partis en fumée.

Roux ne réagit pas. Il pensait à ces porcelaines vieilles de plusieurs siècles, qui avaient survécu à tant de guerres, à tant de dynasties, pour finir brisées dans la cale d'un navire français.

Il examina les autres coffres endommagés. La dix-sept avait perdu une planche, mais les bronzes semblaient intacts. La trente-deux contenait des rouleaux de soie mouillés. Les

quarante-cinq et cinquante-et-un avaient subi des dommages mineurs.

Il remonta où Morand l'attendait.

— Alors ?

— Cinq caisses endommagées. Douze porcelaines Ming détruites. Des soies mouillées. Le reste semble intact.

Morand se passa une main sur le visage.

— Douze porcelaines... Vous devrez le mentionner dans votre rapport.

— Oui.

— L'Impératrice va être furieuse. Et le général aussi.

— Ce n'est pas notre faute. C'était la tempête...

— Croyez-vous qu'ils s'en soucieront ? Nous étions responsables. Nous avons échoué.

Roux sentit le poids de cette responsabilité s'abattre sur lui.

— Que devons-nous faire des porcelaines brisées ?

— Conservez les morceaux. Peut-être qu'un restaurateur pourra faire quelque chose. Prenez des notes précises.

Cette nuit-là, seul dans sa cabine, Roux écrivit dans son journal.

« 4 janvier 1861. Océan Indien. La tempête a endommagé cinq caisses. Douze porcelaines Ming sont détruites. Je les ai vues, brisées en morceaux. Ces objets avaient traversé les siècles. Ils avaient orné les salles du palais, admirés par des empereurs. Et nous les avons détruits en quelques heures.

Morand prétend que nous avons échoué. Il a raison. Mais n'avions-nous pas déjà échoué avant même de quitter la Chine ? Ces douze porcelaines ne sont qu'un dommage supplémentaire dans une longue liste de destructions.

Je me demande si ce voyage est maudit. Si ces objets ne portent pas en eux une malédiction. Comme s'ils ne voulaient pas quitter la Chine. Comme s'ils résistaient.

Mais ce ne sont que des pensées superstitieuses. La vérité est plus simple : nous transportons des objets volés. Et les objets volés ne portent jamais bonheur. »

Marseille, 22 février 1861

Après plusieurs mois de navigation, L'Avalanche entra enfin dans le port de Marseille. C'était une froide journée de février, le mistral soufflait fort, mais pour Roux et Morand, ils étaient enfin en France.

Un détachement militaire les attendait sur le quai, commandé par un colonel d'artillerie. Roux descendit à terre avec son rapport.

— Lieutenant Roux ? Je suis le colonel Dumas. J'ai reçu l'ordre de prendre en charge votre cargaison et de l'acheminer jusqu'à Paris.

— À Paris, mon colonel ? Pas à Fontainebleau ?

— L'Impératrice désire d'abord voir les objets au Palais des Tuileries. Il y aura une exposition privée avant leur installation définitive.

Roux tendit son rapport.

— Voici l'inventaire complet. Je dois vous informer que cinq caisses ont été endommagées lors d'une tempête dans l'océan Indien. Douze porcelaines Ming ont été détruites.

Le visage du colonel se durcit.

— Détruites ? Comment ?

— Tempête. Nous avons failli couler.

— Je vois. L'Impératrice ne sera pas contente. Ces porcelaines valaient une fortune.

— J'ai conservé tous les morceaux. Peut-être qu'un restaurateur...

— Vous croyez qu'on peut recoller des porcelaines Ming de cinq siècles comme de la faïence commune ? Bien. Ce qui est fait est

fait. Commençons le déchargement. Je veux que tout soit à Paris dans une semaine.

Le déchargement prit toute la journée. Les caisses furent transférées sur des chariots militaires, sous bonne escorte. Le colonel Dumas insista pour ouvrir chaque coffre et vérifier son contenu.

Quand ils ouvrirent le vingt-trois, celui des porcelaines brisées, Dumas resta silencieux, regardant les morceaux.

— Quelle perte, murmura-t-il.

Il se tourna vers Roux.

— Vous devrez vous expliquer devant le général. Et probablement devant l'Impératrice elle-même.

— Je suis prêt à assumer mes responsabilités.

— Vos responsabilités... Il s'agit de politique. De prestige impérial. Ces objets devaient démontrer la grandeur de la France. Et vous en avez laissé détruire une partie.

Morand, qui assistait à la scène, intervint.

— Le lieutenant a fait tout ce qui était en son pouvoir. La tempête était d'une telle violence que nous avons craint pour nos vies. Préserver les objets était secondaire par rapport à la survie de l'équipage.

Dumas le fixa froidement.

— La survie de l'équipage est importante. Mais pas au prix de la mission. Ces objets vous avaient été confiés. Vous deviez les protéger coûte que coûte.

— Même au risque de couler ?

— Même au risque de couler.

Roux et Morand échangèrent un regard. Ils comprenaient maintenant à quel point cette cargaison était importante pour l'Empire. Plus importante que leurs vies.

Le lendemain, les chariots partirent pour Paris, escortés par un détachement de cavalerie. Roux les accompagnait. Morand devait rester à Marseille pour superviser les réparations de L'Avalanche.

Au moment de se séparer, les deux hommes se serrèrent la main.

— Bonne chance à Paris. Vous en aurez besoin.

— Merci pour votre soutien pendant ce voyage.

— J'ai passé mon temps à critiquer, à douter. Je n'ai pas dû être un compagnon très agréable.

— Vous m'avez ouvert les yeux. Vous m'avez fait comprendre ce que nous avons vraiment fait en Chine. Je vous en suis reconnaissant.

— Témoignez. Quand on vous le demandera, témoignez. Dites la vérité. Ne laissez pas cette histoire être réécrite par les vainqueurs.

— Je vous le promets.

Le convoi mit six jours pour atteindre Paris. Six jours de voyage par des routes enneigées, dans le froid mordant de l'hiver. Roux dormait peu, tourmenté par l'idée de devoir affronter l'Impératrice.

Enfin, le 28 février au soir, ils entrèrent dans Paris. Les caisses furent acheminées directement au Palais des Tuileries, dans une aile spécialement préparée.

Palais des Tuileries, Paris, 2 mars 1861

L'ouverture des caisses commença sous la supervision du général Cousin de Montauban, comte de Palikao, fraîchement rentré de Chine. Le général était de fort mauvaise humeur.

— Douze porcelaines détruites ! tonna-t-il en inspectant le coffre vingt-trois. Douze ! Vous vous rendez compte ?

— Oui, mon général, répondit Roux au garde-à-vous. La tempête...

— La tempête ! Toujours la même excuse ! On vous avait confié des trésors impériaux ! Et vous les avez laissés se briser comme de la vulgaire vaisselle !

— Mon général, intervint le colonel Dumas, Roux a fait tout ce qui était en son pouvoir. J'ai lu le rapport du capitaine Morand. Ils ont failli couler.

Le général se retourna vers lui, furieux.

— Couler ou pas, ces objets devaient arriver intacts !

— Mon général, osa Roux, nous avons sauvé soixante-deux caisses sur soixante-sept. Le reste est intact.

Le général le fixa avec des yeux étincelants.

— Soixante-deux sur soixante-sept ? Vous croyez que l'Impératrice va se satisfaire de cela ? Elle attend une collection complète ! Parfaite ! Et vous lui apportez des morceaux cassés !

Il tourna le dos et fit quelques pas, tentant de se calmer.

— Où sont les autres caisses endommagées ?

Roux les lui montra. La dix-sept avec ses bronzes intacts malgré une planche brisée. La trente-deux avec ses soies mouillées. Les quarante-cinq et cinquante-et-un avec leurs dommages mineurs. Montauban examina chaque coffre en silence. Finalement, il soupira.

— Les bronzes peuvent être nettoyés. Les soies aussi, peut-être. Mais les porcelaines... c'est une perte irremplaçable.

Il se tourna vers Roux.

— Vous avez conservé les morceaux ?

— Oui, mon général. Tous.

— Bien. Je vais faire venir un restaurateur. On verra ce qu'il peut faire.

Un officier entra et salua.

— Mon général, Sa Majesté l'Impératrice désire voir les objets. Elle sera là dans une heure.

Montauban se redressa immédiatement.

— Une heure ! Vite ! Il faut disposer les plus belles pièces ! Colonel, faites apporter des tables, des présentoirs !

Une frénésie s'empara de la salle. On ouvrit les coffres un à un, sortant avec précaution les objets. Les vases cloisonnés, étincelants d'émaux multicolores. Les jades verts et blancs, translucides comme de l'eau. Les bronzes rituels couverts de patine ancienne. Les soieries brodées de dragons et de phénix.

Roux manipulait chaque pièce avec un mélange de révérence et de culpabilité. Ces merveilles avaient été arrachées à leur palais. Elles auraient dû être là-bas, en Chine, pas ici dans une salle du Palais des Tuileries.

Le célèbre photographe Eugène Disdéri arriva avec son matériel.

— Disposez les céramiques ici. Les bronzes là. Et les jades au centre.

Pendant qu'il installait son appareil, Roux l'observait. Ces photographies allaient immortaliser ce moment. Elles serviraient de preuve.

— Voilà, dit Disdéri satisfait après avoir pris plusieurs clichés. Maintenant, si vous pouviez disposer les vases autrement...

Le général intervint.

— Nous n'avons pas le temps. L'Impératrice arrive. Rangez votre matériel.

Disdéri obéit à contrecœur. Quelques minutes plus tard, un brouhaha se fit entendre dans le couloir. Des pas, des voix. Puis la porte s'ouvrit.

— Sa Majesté l'Impératrice Eugénie !

Tout le monde se mit au garde-à-vous. Eugénie entra, accompagnée de plusieurs dames d'honneur et de chambellans. Elle portait une robe de soie vert d'eau qui contrastait avec ses cheveux auburn.

Elle s'arrêta sur le seuil, contemplant les objets disposés dans la salle. Son visage resta impassible, mais Roux crut voir une lueur d'émerveillement dans ses yeux.

— Général, approchez.

Montauban s'avança et s'inclina profondément.

— Votre Majesté, j'ai l'honneur de vous présenter les objets que l'armée d'Orient a souhaité vous offrir en témoignage de reconnaissance.

Eugénie avança, examinant chaque objet. Elle s'arrêta devant un vase cloisonné représentant des dragons.

— Ils sont magnifiques. Absolument magnifiques.

— Ce vase date de l'époque de l'Empereur Qianlong, du XVIII^e siècle...

— Je sais ce qu'ils sont, général. J'ai étudié l'art chinois.

Elle continua son inspection, s'arrêtant devant chaque pièce, posant parfois des questions techniques auxquelles le général répondait avec déférence.

Finalement, elle arriva devant la caisse ouverte contenant les morceaux de porcelaines brisées.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le général lança un regard noir à Roux.

— Votre Majesté, il y a eu un... incident pendant le transport. Une tempête...

— Des porcelaines Ming brisées. Combien ?

— Douze, Votre Majesté.

— Qui était responsable du transport ?

Roux s'avança et s'inclina.

— Moi, Votre Majesté. Lieutenant Henri Roux, officier d'artillerie.

Eugénie le fixa de ses yeux verts, perçants comme des lames.

— Expliquez-vous.

Roux déglutit.

— Votre Majesté, nous avons essuyé une tempête d'une violence exceptionnelle dans l'océan Indien. Le navire roulait tellement que plusieurs caisses se sont détachées malgré nos précautions. Nous avons fait tout notre possible...

— Tout votre possible n'était manifestement pas suffisant.

— Votre Majesté, intervint Montauban, le capitaine du navire a confirmé que la tempête...

— Je me moque de la tempête, général ! Ces porcelaines avaient cinq siècles. Elles avaient survécu à des guerres, à des révolutions, à des dynasties entières. Et cet homme les laisse se briser en quelques heures !

Roux sentit la colère monter en lui.

— Votre Majesté, ces porcelaines n'auraient jamais dû quitter la Chine. Elles avaient leur place au palais. Nous les avons arrachées. Nous les avons volées.

Un silence de mort tomba sur la salle. Plusieurs officiers écarquillèrent les yeux, horrifiés. Le général devint rouge de fureur.

— Lieutenant ! Comment osez-vous...

Mais Eugénie leva une main, le faisant taire. Elle s'approcha de Roux, le fixant intensément.

— Volées, dites-vous ?

— Oui, Votre Majesté. Volées. Pillées. Arrachées. Ces objets ne nous appartiennent pas.

— Ils appartiennent désormais à la France. Par droit de conquête.

— Le droit de conquête est-il un vrai droit ? Ou simplement la loi du plus fort déguisée en légalité ?

Montauban explosa.

— Ça suffit ! Vous êtes aux arrêts ! Gardes !

— Non. Laissez-le parler. Continuez. Dites-moi ce que vous pensez réellement.

Roux hésita. C'était un moment décisif. Il pouvait se taire, s'excuser, sauver sa carrière. Ou il pouvait dire la vérité.

Il pensa au capitaine Morand. À ses mots : « Témoinnez. Dites la vérité. »

— Votre Majesté, j'étais là-bas. J'ai vu le palais avant sa destruction. C'était... indescriptible. Une merveille. Et nous l'avons pillé. Nous avons vidé ses salles comme des voleurs. Nous nous sommes battus entre nous pour les pièces les plus précieuses. J'ai vu des soldats briser des meubles pour en extraire les pierres. J'ai vu des coolies chinois achever le pillage après notre passage. Et ensuite, les Anglais ont tout incendié. Tout. Les bibliothèques, les archives, les pavillons. Des trésors millénaires réduits en cendres.

Il poursuivit d'une voix plus basse.

— Ces objets qui sont ici sont tout ce qui reste. Tout ce qui reste d'un palais extraordinaire. Et nous l'avons détruit. Par orgueil. Par cupidité. Par barbarie.

Le silence était total. Eugénie continuait de le fixer.

— Vous pensez que nous sommes des barbares ?

— Je pense que nous nous sommes comportés comme des barbares. Oui.

Eugénie se détourna et fit quelques pas. Quand elle se retourna, son visage s'était adouci.

— Vous avez du courage. Ou de l'inconscience. Peut-être les deux.

Elle se rapprocha d'une table où reposait un jade blanc sculpté en forme de dragon.

— Vous croyez que j'ignore d'où viennent ces objets ? Vous croyez que je ne sais pas ce qui s'est passé en Chine ?

— Je... je ne sais pas.

— Je sais ce que Lord Elgin a fait. Je sais que le baron Gros s'y est opposé. Je sais que le général Cousin de Montauban a refusé de participer à l'incendie.

Elle caressa le jade.

— Je sais aussi que ces objets sont le fruit d'un pillage. Vous n'êtes pas le premier à me le dire. Victor Hugo lui-même m'a écrit une lettre cinglante.

— Victor Hugo ?

— Oui. De son exil à Guernesey. Il nous traite de bandits. De voleurs. Exactement les mots que vous venez d'employer.

Elle se tourna vers lui.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? Que je renvoie ces objets en Chine ? L'armée me les a offerts. Si je refuse ce cadeau, c'est toute l'expédition que je désavoue. C'est l'honneur de nos soldats que je bafoue.

— L'honneur ? Quel honneur y a-t-il à piller un palais ?

Eugénie soupira.

— Vous êtes jeune. Vous voyez le monde en noir et blanc. Mais la politique impériale est faite de gris. De compromis. De nécessités.

Elle fit un geste englobant tous les objets.

— Ces objets resteront en France. Ils seront exposés à Fontainebleau, dans un musée que je vais créer. Un musée chinois. Où les gens pourront les admirer, les étudier. N'est-ce pas mieux que de les laisser pourrir dans les ruines d'un palais incendié ?

— Les Anglais ont incendié le palais. Pas les Chinois.

— Je sais. Et je le déplore. Mais le mal est fait. Le palais n'existe plus. Ces objets sont tout ce qui en reste. Et ils resteront ici, en France, où ils seront préservés.

Roux voulut protester, mais Eugénie leva la main.

— J'admets vos scrupules. Je les respecte même. Mais comprenez ma position. Je suis l'Impératrice de France. Mon devoir est envers la France, pas envers la Chine.

Elle fit face à Montauban.

— Général, combien de temps faudra-t-il pour transférer tout ceci à Fontainebleau ?

— Une semaine. Le temps de tout emballer et de préparer les salles.

— Faites-le. Et engagez le meilleur restaurateur que vous pourrez trouver pour les porcelaines brisées. Je veux qu'elles soient réparées, même imparfaitement.

Elle jeta un dernier regard à Roux.

— Quant à vous, vous n'êtes pas aux arrêts. Au contraire. Je veux que vous supervisieiez l'installation des objets à Fontainebleau. Vous les avez accompagnés depuis la Chine, vous les accompagnerez jusqu'à leur destination finale.

— Mais...

— C'est un ordre. Et peut-être une punition. Ou une récompense. Je ne sais pas. Vous aurez tout le temps d'y réfléchir pendant que vous organiserez mon musée chinois.

Sur ces mots, elle quitta la salle. Dès qu'elle fut partie, le général se tourna vers Roux, furieux.

— Vous êtes un imbécile ! Vous avez de la chance que l'Impératrice ait de l'indulgence !

— Je n'ai fait que dire la vérité.

— La vérité ! Qu'est-ce que la vérité a à faire dans tout ça ? Nous sommes en politique ! La vérité est ce que l'Empereur décide qu'elle est !

— La vérité existe indépendamment de ce que l'Empereur décide.

Montauban le fixa, puis secoua la tête.

— Vous êtes impossible. Allez. Préparez-vous pour Fontainebleau. Et cette fois, essayez de ne rien casser.

Château de Fontainebleau, 12 mars 1861

Le château de Fontainebleau se dressait majestueusement dans le froid de mars. Roux était arrivé trois jours plus tôt pour superviser la préparation des salles qui accueilleraient le musée chinois.

L'Impératrice avait choisi le rez-de-chaussée du Gros Pavillon. Quatre salles spacieuses seraient transformées en musée : une antichambre, un grand salon parfois appelé « salon du lac », un salon-galerie, et un cabinet de laque.

Roux se tenait dans le grand salon en compagnie de l'architecte impérial, Monsieur Lefuel, et du décorateur, Monsieur Rousseau.

— L'Impératrice désire un décor qui mette en valeur les objets sans les écraser, expliquait Lefuel. Des tentures cramoisies, des boiseries dorées, mais dans un style sobre.

— Des vitrines pour les pièces les plus fragiles, ajouta Rousseau. Et des étagères d'angle pour les porcelaines.

Roux les écoutait d'une oreille distraite. Il pensait aux objets qui allaient bientôt remplir ces salles.

— Lieutenant ? Vous m'écoutez ?

Roux sursauta.

— Pardonnez-moi. J'étais... ailleurs.

— Je disais que le grand salon présentera les pièces majeures : les vases cloisonnés, le grand stupa tibétain, les bronzes rituels.

— Le stupa. Vous voulez dire le stupa en laiton doré avec les turquoises ?

— Exactement. C'est une pièce impressionnante. Elle sera la pièce maîtresse du salon.

Roux se souvenait de ce stupa. Il l'avait vu au palais, dans un temple. Des moines priaient devant. C'était un objet sacré. Et maintenant, il allait devenir une pièce décorative.

— Et le cabinet de laque ?

— Le cabinet sera consacré aux pièces les plus précieuses. Les jades, les cristaux de roche, les bijoux. Nous y installerons aussi des panneaux de laque chinois du XVIII^e siècle pour les murs.

— Des panneaux de laque ? D'où viennent-ils ?

— De la collection personnelle de l'Impératrice. Ils proviennent de paravents anciens.

— Donc des objets également volés à la Chine.

Lefuel fronça les sourcils.

— Pardon ?

— Rien. Continuez.

Les jours suivants, Roux supervisa l'installation des meubles et des vitrines. Des artisans travaillaient jour et nuit pour que tout soit prêt avant l'arrivée des objets.

Atelier de restauration, 15 mars 1861

Un après-midi, pendant qu'il inspectait les travaux, un homme âgé entra, portant une mallette.

— Lieutenant Roux ? Je suis Maître Dubois, restaurateur. L'Impératrice m'a mandaté pour examiner les porcelaines brisées.

Roux le conduisit dans une pièce adjacente où les caisses avaient été entreposées. Il ouvrit le coffre vingt-trois.

Maître Dubois examina les morceaux, les tournant dans ses mains, les approchant de la lumière. C'était un homme au visage marqué par des décennies passées penché sur des objets fragiles. Ses doigts, noueux, mais précis, manipulaient les fragments avec une délicatesse infinie.

— Hmm. Porcelaines Ming, époque Xuande si je ne m'abuse. XVe siècle.

— Pouvez-vous les restaurer ?

Dubois secoua la tête lentement.

— Les restaurer, non. Les recoller, peut-être. Mais elles ne retrouveront jamais leur état d'origine. Et leur valeur sera considérablement diminuée.

— L'Impératrice veut qu'elles soient réparées.

— Je ferai de mon mieux. Mais ce sera visible. Les cassures resteront apparentes. Et plusieurs morceaux manquent.

— Des morceaux manquent ?

— Oui. Regardez cette porcelaine.

Dubois souleva délicatement les fragments d'un grand bol bleu et blanc. Il les disposa sur la table comme un puzzle incomplet.

— Il manque au moins trois fragments. Probablement perdus pendant la tempête, projetés hors de la caisse.

Roux se pencha. Dubois avait raison. Les pièces ne s'assemblaient pas complètement. Des vides apparaissaient dans le motif.

— Que pouvez-vous faire sans ces fragments ?

— Reconstituer la forme générale. Mais les parties manquantes resteront vides. À moins que vous ne vouliez que je les comble avec un amalgame et de la peinture. Je pourrais recréer le motif, imiter la glaçure. De loin, personne ne verrait la différence.

Roux regarda les morceaux disposés sur la table. L'idée de les falsifier, de créer une illusion de complétude, lui répugnait soudain.

— Non. Pas de faux. Si elles doivent rester brisées, qu'elles restent brisées. Au moins, ce sera honnête.

Dubois leva les yeux, surpris.

— C'est inhabituel. La plupart des collectionneurs préfèrent une belle apparence à l'authenticité. Ils veulent que leurs pièces aient l'air parfaites, même si cette perfection est factice.

— Je ne suis pas un collectionneur. Je suis juste un homme qui essaie de ne pas ajouter le mensonge au vol.

Le restaurateur le regarda longuement, puis hocha la tête avec une expression qui ressemblait à du respect.

— Vous savez, dans la tradition japonaise, ils pratiquent le kintsugi. C'est une technique de réparation des céramiques brisées.

— Je ne connais pas.

— Quand une céramique se brise, ils recollent les morceaux avec de la laque mélangée à de la poudre d'or. Les fissures deviennent dorées, visibles, assumées. Elles ne sont pas cachées, mais magnifiées.

Dubois caressa du doigt l'une des fissures.

— Pourquoi font-ils cela ? Parce que la brisure fait partie de l'histoire de l'objet. La cacher serait nier son passé. En la rendant dorée, ils la transforment en quelque chose de beau. Une cicatrice qui devient parure.

Roux s'approcha de la table où s'alignaient les fragments des douze porcelaines en cours d'examen.

— L'Impératrice voulait que vous les répariez. Mais peut-être a-t-elle tort. Peut-être devrions-nous les laisser brisées.

— Pour montrer votre échec ?

— Pour montrer la vérité. Ces objets ont été arrachés de leur palais, transportés sur des milliers de kilomètres, ballottés dans une tempête. Ils portent les stigmates de ce voyage. Les effacer reviendrait à effacer l'histoire.

Dubois commença à trier les fragments, séparant ceux qui appartenaient à chaque porcelaine.

— Vous me mettez dans une position délicate, lieutenant. J'ai reçu l'ordre de les restaurer au mieux de mes capacités. L'Impératrice attend des résultats.

— Restaurez-les. Mais comme vous l'avez dit : assumez les fissures. Qu'elles restent visibles. Qu'on voie ce qui leur est arrivé.

Le restaurateur sourit, un sourire las, mais complice.

— Vous savez que certains collectionneurs me paieraient une fortune pour que je dissimule parfaitement ces cassures ? Ils veulent l'illusion de la perfection. Une porcelaine Ming « restaurée par Dubois » sans qu'on puisse voir où étaient les cassures, cela vaut deux fois plus sur le marché.

— L'Impératrice n'est pas une collectionneuse ordinaire.

— Non, en effet. Elle est cultivée, sensible. Peut-être comprendra-t-elle ce que vous essayez de faire.

Dubois prit l'un des fragments et le leva vers la lumière qui entrait par la fenêtre. Le bleu de cobalt luisait, profond et pur.

— Regardez ce bleu. Vous voyez comment il semble vibrer ? C'est du bleu de Samarcande, importé par la Route de la Soie. Les artisans Ming mélangeaient ce cobalt avec d'autres minéraux locaux pour obtenir cette teinte exacte. C'est un bleu qu'on ne sait plus faire aujourd'hui. La formule s'est perdue.

Il reposa délicatement le fragment.

— Ces porcelaines ont plus de quatre cents ans. Elles ont été fabriquées sous le règne de l'Empereur Xuande, l'un des plus grands mécènes de l'histoire chinoise. Elles ont survécu à la chute de la dynastie Ming, à l'arrivée des Qing, à des siècles de guerres et de bouleversements. Et maintenant...

— Et maintenant elles sont brisées dans un château français, termina Roux amèrement.

— Oui. Mais au moins, elles existent encore.

Dubois commença à faire des croquis, notant comment les fragments s'assemblaient, où se trouvaient les manques.

— Il me faudra environ trois semaines. Je travaillerai ici, dans cet atelier. Vous pourrez venir observer si vous le souhaitez.

— Je viendrai. J'aimerais voir comment vous procédez.

— Bien. Mais je dois vous prévenir : ce sera difficile à regarder. Recoller des porcelaines brisées, c'est comme... c'est comme essayer de réparer quelque chose de fondamentalement cassé. On peut améliorer l'apparence, mais l'intégrité originale est perdue à jamais.

Roux hocha la tête. Il comprenait ce que Dubois ne disait pas explicitement : ces porcelaines étaient une métaphore. Elles représentaient la relation entre la France et la Chine, brisée par la violence et le pillage. On pouvait recoller les morceaux, créer une illusion de réparation, mais la fracture originelle resterait toujours visible.

— Maître Dubois, puis-je vous poser une question personnelle ?

— Certainement.

— Que pensez-vous de tout ceci ? Du pillage, de ces objets, de ce musée que nous créons ?

Le restaurateur posa ses outils et regarda Roux dans les yeux.

— Vous voulez vraiment savoir ?

— Oui.

— Je pense que c'est une tragédie. Une tragédie complexe, sans véritables coupables ni innocents. Les soldats qui ont pillé le palais obéissaient aux ordres. Les officiers qui ont organisé le partage suivaient les règlements militaires. L'Impératrice qui accepte ces objets répond aux attentes de son rôle. Et pourtant, le résultat est le même : un patrimoine culturel irremplaçable a été arraché à son contexte d'origine.

Il fit un geste vers les fragments de porcelaines.

— Mais voilà la chose : ces objets existent maintenant. Ils sont ici, en France. Nous ne pouvons pas refaire l'histoire. La seule question qui reste est : que faisons-nous maintenant ? Les cachons-nous par honte ? Les détruisons-nous par remords ? Ou les préservons-nous du mieux que nous pouvons, en gardant à l'esprit la tragédie de leur acquisition ?

— Et vous, que feriez-vous ?

— Ce que je fais toujours : mon travail de restaurateur. Je répare ce qui peut l'être, je préserve ce qui reste. Mais je n'oublie jamais d'où viennent les objets. Et quand je peux, comme aujourd'hui, je laisse les cicatrices visibles. Pour que personne ne puisse prétendre qu'il n'y a jamais eu de blessure.

Les jours suivants, Roux vint régulièrement observer Dubois travailler. Le restaurateur était installé dans un atelier baigné de lumière naturelle, entouré de ses outils : colles animales, pinceaux de toutes tailles, loupes, petites pinces, papier de verre d'une finesse extrême.

Le processus était fascinant et douloureux à la fois. Dubois commençait par nettoyer chaque fragment, enlevant la poussière, la saleté, les résidus de l'eau de mer qui s'était infiltrée dans la caisse pendant la tempête. Puis il assemblait les pièces comme un puzzle, testant chaque combinaison, cherchant comment les morceaux s'emboîtaient.

— Le plus difficile, expliquait-il à Roux, c'est de résister à la tentation de forcer. Quand un fragment ne s'adapte pas parfaitement, l'instinct est de le pousser, de le presser. Mais cela peut créer de nouvelles fissures. Il faut être patient, laisser les pièces se révéler elles-mêmes.

Pour la première porcelaine, un grand bol bleu et blanc décoré de dragons et de nuages, Dubois mit quatre jours simplement à assembler tous les fragments disponibles. Quand il eut terminé, le bol était reconstitué, mais trois grandes zones restaient vides.

Les morceaux manquants créaient des trous dans le motif, comme des fenêtres ouvertes sur le vide.

— Voilà, dit Dubois en reculant. C'est le mieux que je puisse faire sans falsifier.

Roux contempla la porcelaine restaurée. Les lignes de colle étaient visibles, formant un réseau de fissures argentées. Les zones manquantes interrompaient brutalement les dragons, les laissant incomplets. C'était beau et triste à la fois.

— On dirait une carte, murmura-t-il.

— Une carte de sa destruction, oui. Chaque ligne raconte un impact, une chute, une violence. C'est l'histoire de son voyage, inscrite dans la céramique elle-même.

— L'Impératrice va-t-elle accepter cela ?

— Je ne sais pas. Mais c'est honnête. Et parfois, l'honnêteté est plus précieuse que la beauté.

Les semaines passèrent. Dubois termina la restauration des douze porcelaines. Certaines étaient presque complètes, avec seulement quelques fissures visibles. D'autres, comme le grand bol aux dragons, restaient manifestement incomplètes, avec de larges zones vides.

Le dernier jour, quand tous les objets furent terminés, Dubois les aligna sur une longue table. Roux les contempla longuement.

— Elles sont différentes maintenant.

— Oui. Elles ont acquis une nouvelle histoire. L'histoire de leur brisure et de leur réparation. Ce ne sont plus les mêmes objets qui se trouvaient au palais impérial.

— Est-ce que ça leur enlève de la valeur ?

— Ça dépend de ce qu'on entend par valeur. Leur valeur marchande ? Certainement. Un collectionneur paiera beaucoup moins pour une porcelaine brisée et restaurée que pour une porcelaine intacte. Mais leur valeur historique ? Leur valeur comme témoignage ? Peut-être que celle-là a augmenté.

Dubois rangea ses outils.

— Vous savez, lieutenant, dans toute ma carrière, c'est la première fois qu'on me demande de laisser les cicatrices visibles. Généralement, on veut que j'efface toute trace de dommage. Mais je pense que vous avez raison. Ces porcelaines doivent porter la marque de ce qui leur est arrivé. Elles doivent témoigner.

— Témoigner de quoi ?

— De la fragilité. De la violence. De la tragédie du pillage. Et peut-être aussi de la possibilité de réparation, même imparfaite.

Paris, galerie Bing, rue de Provence, 20 mars 1861

Roux avait obtenu une permission de quelques heures. Au lieu de rester à Fontainebleau, il avait pris le train pour Paris. Quelque chose le poussait à comprendre ce qui arrivait aux autres objets pillés au palais, ceux qui n'avaient pas fini dans les caisses destinées à l'Impératrice.

Il avait entendu parler de Siegfried Bing, un marchand d'art spécialisé dans les objets asiatiques. Sa galerie, rue de Provence, était réputée pour la qualité de ses pièces.

Quand Roux entra, une clochette tinta. L'intérieur de la galerie était une caverne d'Ali Baba : des porcelaines chinoises côtoyaient des estampes japonaises, des bronzes thaïlandais voisinaient avec des jades birmans. Tout était disposé avec un goût exquis, éclairé par la lumière naturelle qui entrait par de grandes fenêtres.

Siegfried Bing était un homme mince, élégant, avec des lunettes à monture d'acier et une petite barbiche soigneusement taillée. Il examinait à la loupe un petit jade que lui présentait un client discret. L'homme portait un costume civil, mais avait le port militaire caractéristique.

— Dynastie Qing, confirma Bing. Travail exceptionnel. Provenance ?

— Le Palais d'Été. J'y étais.

— Comme tant d'autres.

Bing reposa le jade et nota un chiffre sur un papier qu'il fit glisser vers son interlocuteur. L'homme blêmit.

— C'est tout ?

— Le marché est saturé, mon cher. Le tout Paris vend d'« authentiques trésors du Palais d'Été ». La moitié sont des faux, l'autre moitié n'a aucune provenance vérifiable.

— Mais celui-ci est authentique ! J'étais là ! Je l'ai pris moi-même dans...

— Je ne doute pas de votre histoire. Mais prouvez-le. Avez-vous un certificat ? Un document attestant que vous étiez bien dans l'expédition de Chine ? Un témoignage d'un officier supérieur ?

L'homme hésita.

— Non, mais...

— Pour moi, et pour mes clients, ce jade pourrait venir de n'importe où. Peut-être du Palais d'Été, peut-être d'un atelier de Pékin qui fabrique des copies pour les touristes européens. Sans provenance documentée, je ne peux pas garantir l'authenticité. Et sans garantie, le prix chute.

L'homme reprit son jade, visiblement déçu et frustré.

— C'est du vol ! J'ai risqué ma vie là-bas !

— Non, monsieur. Le vol, c'est ce que vous avez fait au Palais d'Été. Ce que je fais, moi, c'est du commerce.

L'homme sortit en claquant la porte. Bing soupira et se tourna vers Roux qu'il remarquait pour la première fois.

— Pardonnez-moi. La journée a été longue. Puis-je vous aider ?

— Je ne suis pas sûr. Vous achetez des objets du Palais d'Été ?

Bing l'examina attentivement. Le port militaire, l'uniforme sous le manteau civil mal fermé, le regard à la fois curieux et mal à l'aise.

— Vous achetez ou vous vendez ?

— Ni l'un ni l'autre. Je voulais voir.

— Voir quoi ?

— Ce qui arrive aux objets qui n'ont pas fini à Fontainebleau.

Bing sourit, un sourire à la fois amusé et las.

— Ah. Vous êtes l'un de ces officiers qui a des remords. Il y en a de plus en plus. Asseyez-vous. Je vais vous montrer.

Roux s'assit. Bing alla chercher un grand registre relié de cuir et l'ouvrit sur le comptoir.

— Regardez. Depuis octobre 1860, j'ai acheté soixante-treize objets prétendument issus du Palais d'Été. Soixante-treize. Et je ne suis qu'un marchand parmi des dizaines à Paris. Vous imaginez le nombre total ?

Roux parcourut le registre. Chaque entrée détaillait un objet : description, provenance supposée, nom du vendeur, prix d'achat.

— Vous avez les noms des vendeurs...

— Oui. La plupart sont des soldats ou des officiers de l'expédition. Certains sont des marins, quelques-uns sont des coolies chinois qui ont suivi les troupes. Tous ont la même histoire : ils ont « trouvé » ces objets, ils ont « sauvé » ces trésors de la destruction.

— Et vous les achetez ?

— C'est mon métier. Je ne juge pas. Je ne demande pas comment ils ont obtenu ces objets. Ce qui m'intéresse, c'est leur authenticité et leur qualité.

Bing referma le registre.

— Mais soyons honnêtes, lieutenant... c'est bien lieutenant, n'est-ce pas ?

— Lieutenant Henri Roux.

— Lieutenant Roux. Soyons honnêtes. La plupart de ces objets ont été volés. Pas « réquisitionnés selon les règles de la guerre »

ou « sauvés de la destruction ». Volés. Purement et simplement. Des soldats sont entrés dans un palais, ont pris ce qui leur plaisait, et maintenant ils le revendent pour quelques centaines de francs.

— Ça ne vous gêne pas ?

— Bien sûr que ça me gêne ! Je ne suis pas un monstre. Mais que voulez-vous que je fasse ? Si je ne les achète pas, quelqu'un d'autre le fera. Au moins, moi, je m'assure qu'ils finissent chez des collectionneurs sérieux qui les préserveront.

Bing se leva et fit quelques pas dans la galerie.

— Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Il conduisit Roux vers une vitrine au fond de la galerie. À l'intérieur se trouvaient trois porcelaines bleues et blanches, manifestement anciennes et de très haute qualité.

— Regardez ces pièces. Époque Ming, XVe siècle. Elles proviennent du Palais d'Été selon mon vendeur, un sergent de l'infanterie. Il les a prises dans une des salles du palais, les a emballées dans sa couverture, et les a ramenées en France dans son sac.

— Et vous les avez achetées.

— Je les ai achetées. Cinq cents francs les trois. Une misère. Le sergent ne connaissait rien à l'art chinois. Il pensait qu'elles valaient cinquante francs tout au plus. J'aurais pu les avoir pour cent francs, mais j'ai voulu être équitable.

— Équitable, répéta Roux.

— Oui, équitable. Et maintenant, ces porcelaines sont ici, dans ma galerie. Je vais les vendre à un collectionneur, probablement pour trois ou quatre mille francs. Ce collectionneur les conservera précieusement, les étudiera, peut-être les prêtera à des expositions. Elles seront préservées, appréciées, transmises aux générations futures.

— Elles auraient dû rester en Chine.

— Bien sûr qu'elles auraient dû rester en Chine ! Mais elles ne sont plus en Chine. Le palais est détruit. Ces porcelaines ne peuvent pas y retourner. Que fait-on ? On les détruit par remords ? On les cache dans une cave ? Ou on accepte la réalité et on fait en sorte qu'elles soient au moins bien traitées ?

Roux ne répondit pas. Il regardait les porcelaines, si semblables à celles qu'il avait transportées.

— Combien d'objets du Palais d'Été pensez-vous qu'il y ait à Paris maintenant ? demanda-t-il finalement.

— Des milliers. Peut-être des dizaines de milliers. Dans les galeries, chez les collectionneurs privés, dans les greniers de soldats qui ne savent pas ce qu'ils possèdent. Sans compter ce qui est en Angleterre, en Russie, en Allemagne. Le pillage n'a pas été qu'un acte français, vous savez.

Bing retourna derrière son comptoir.

— Vous voulez savoir ce qui me désole vraiment ? Ce n'est pas tant que ces objets aient été volés. C'est qu'ils ont été dispersés. Une collection impériale qui avait mis des siècles à se constituer, qui avait une cohérence, une logique, a été éparpillée aux quatre vents. Les objets ont perdu leur contexte. Un vase qui était dans un salon précis, à côté d'autres pièces précises, créant un ensemble harmonieux, se retrouve maintenant isolé dans une vitrine parisienne. Son sens a été perdu.

— Le musée de Fontainebleau essaie de reconstituer quelque chose...

— Un ersatz. Une simulation. Ce ne sera jamais ce qu'était le Palais d'Été. Comment pourrait-il ?

Roux se dirigea vers la sortie, puis se retourna.

— Vous avez dit que beaucoup d'officiers venaient vous voir, avec des remords. Que leur dites-vous ?

— La vérité. Que ce qui est fait est fait. Qu'ils ne peuvent pas changer le passé. Mais qu'ils peuvent au moins s'assurer que les

objets qu'ils ont pris sont bien traités. C'est une petite consolation, je sais. Mais c'est mieux que rien.

— Ce n'est pas assez.

— Non, ce n'est pas assez. Mais c'est tout ce que nous avons.

Palais des Tuileries, cabinet privé de l'Impératrice, 25 novembre 1861

Eugénie lisait et relisait la lettre que son secrétaire venait de lui remettre. L'écriture était celle de Victor Hugo, reconnaissable entre toutes. Grande, emphatique, presque théâtrale. La lettre avait été écrite de Hauteville House, à Guernesey, où le poète vivait en exil depuis son opposition au coup d'État de Napoléon III.

Elle connaissait Hugo. Elle l'avait même admiré, avant l'exil, avant que la politique ne les sépare. Et maintenant, de son rocher de Guernesey, il continuait à les critiquer, elle et son mari, avec une constance implacable.

Cette lettre était différente des autres. Plus personnelle. Plus blessante.

« Madame,

On me dit que vous avez créé un « Musée Chinois » à Fontainebleau pour y exposer les objets rapportés de l'expédition de Chine. On me dit que vous considérez ces objets comme des présents de l'armée, comme des témoignages de la grandeur de la France.

Permettez-moi de vous dire, avec le respect dû à votre rang, mais aussi avec la franchise que je dois à ma conscience, ce que je pense de ces « présents ».

Il y avait, dans un coin du monde, une merveille du monde ; cette merveille s'appelait le Palais d'Été. L'art a deux principes, l'Idée, qui produit l'art européen, et la Chimère, qui produit l'art oriental.

Le Palais d'Été était à l'art fantastique ce que le Parthénon est à l'art idéal.

Bâissez un songe avec du marbre, du jade, du bronze, de la porcelaine, charpentez-le en bois de cèdre, couvrez-le de pierreries, drapez-le de soie, faites-en ici un sanctuaire, là un harem, là une citadelle, mettez-y des dieux, mettez-y des monstres, vernissez-le, émaillez-le, dorez-le, fardez-le, faites construire par des architectes qui soient des poètes les mille et un rêves des mille et une nuits, ajoutez des jardins, des bassins, des jaillissements d'eau et d'écume, des cygnes, des ibis, des paons, supposez en un mot une sorte d'éblouissante caverne de la fantaisie humaine ayant une figure de temple et de palais, c'était là ce monument.

Un jour, deux bandits sont entrés dans le Palais d'Été. L'un a pillé, l'autre a incendié. La victoire peut être une voleuse, à ce qu'il paraît. Une dévastation en grand du Palais d'Été s'est faite de compte à demi entre les deux vainqueurs. On voit mêlé à tout cela le nom d'Elgin, qui a la propriété fatale de rappeler le Parthénon.

Ce qu'avait fait le Parthénon, le Palais d'Été l'avait fait. Tout ce que peut enfanter l'imagination d'un peuple presque extrahumain était là. Ce n'était pas, comme le Parthénon, une œuvre rare et unique ; c'était une sorte d'énorme modèle de la chimère, si la chimère peut avoir un modèle.

Imaginez on ne sait quelle construction inexprimable, quelque chose comme un édifice lunaire, et vous aurez le Palais d'Été. Et tout cela n'existe plus.

Nous, Européens, nous sommes les civilisés, et pour nous les Chinois sont les barbares. Voilà ce que la civilisation a fait à la barbarie.

L'histoire retiendra le nom de ces deux bandits. L'un s'appelle la France, l'autre s'appelle l'Angleterre.

Mais j'espère qu'un jour viendra où la France, délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée.

Tel est le vol que l'un des deux vainqueurs a fait, et que l'autre a cautionné. Nous admirons aujourd'hui ces « trésors » dans votre musée. Mais savez-vous d'où ils viennent ? Du vol. Savez-vous où ils devraient être ? En Chine.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre respectueux serviteur,
Victor Hugo »

Eugénie posa la lettre. Ses mains tremblaient légèrement. Elle se leva et marcha vers la fenêtre, regardant sans voir les jardins des Tuileries où des promeneurs déambulaient dans la lumière déclinante de novembre.

Sa dame d'honneur, la duchesse de Malakoff, attendait dans un coin du cabinet, brochant silencieusement. Elle avait perçu le trouble de l'Impératrice.

— Votre Majesté est contrariée ?

Eugénie se retourna.

— Madame de Malakoff, lisez ceci.

Elle lui tendit la lettre. La duchesse parcourut les lignes, son visage se fermant progressivement. Quand elle eut terminé, elle reposa la lettre avec un mouvement brusque.

— C'est... c'est une accusation infâme ! Cet homme ose traiter Votre Majesté de voleuse ! Lui qui vit en exil, qui crache son fiel à partir de son rocher, qui n'a jamais levé le petit doigt pour la France !

— Cet homme est Victor Hugo. L'un des plus grands poètes de notre temps.

— Il n'en reste pas moins un traître ! Un opposant ! Un...

— Un homme qui dit la vérité.

La duchesse écarquilla les yeux.

— Votre Majesté ne peut pas penser cela !

Eugénie retourna s'asseoir à son bureau. Elle prit la lettre et la relut, s'arrêtant sur certains passages.

— « L'un a pillé, l'autre a incendié. » C'est vrai. Les Français ont pillé, les Anglais ont incendié. Hugo a raison.

— Mais c'était la guerre ! Les règles de la guerre...

— Les règles de la guerre justifient-elles tout ? Le pillage d'un palais ? La destruction d'une bibliothèque millénaire ? L'incendie de temples ?

— Lord Elgin est responsable de l'incendie, pas nous !

— Et du pillage ? Qui est responsable du pillage ?

Eugénie se leva à nouveau et se mit à marcher dans la pièce, la lettre à la main.

— Vous savez ce qui me blesse le plus dans cette lettre ? Ce n'est pas l'accusation. Ce n'est pas le ton. C'est qu'il a raison. Hugo a raison. Nous sommes venus en Chine en nous prétendant civilisés, supérieurs, éclairés. Et nous avons agi comme des barbares.

— Votre Majesté...

— Non, laissez-moi parler. Vous croyez que j'ignore d'où viennent ces objets ? Vous croyez que je ne sais pas ce qui s'est passé au palais ? J'ai lu tous les rapports. J'ai entendu les témoignages des officiers, ceux qui ont le courage de dire la vérité. J'ai vu les dessins de Charles Wirgman. J'ai lu les articles de Thomas Bowlby avant qu'il ne meure en captivité. Je sais.

Elle s'arrêta devant un portrait de Napoléon III accroché au mur.

— Je sais ce que nous avons fait. Et je porte cette connaissance comme un fardeau.

— Pourquoi avoir accepté ces objets ? Pourquoi créer ce musée ?

— Parce que je suis l'Impératrice de France. Parce que refuser ces objets aurait été désavouer l'expédition, insulter l'armée,

humilier mon mari. Parce que la politique impériale ne me laisse pas le luxe de suivre ma conscience.

Elle revint vers son bureau et se laissa tomber dans son fauteuil.

— Hugo demande que je renvoie ces objets en Chine. Vous imaginez ? Le scandale ? L'humiliation ? L'Empereur ne me le pardonnerait jamais. L'armée me haïrait. Les journaux me vilipenderaient. Et pour quoi ? Les Chinois eux-mêmes ne pourraient pas les récupérer. Le palais est détruit. Où les mettraient-ils ?

— Votre Majesté n'a rien à se reprocher.

— Si ! J'ai tout à me reprocher ! J'ai accepté ces objets. J'ai créé ce musée. Je les ai exposés comme des trophées. Je me suis rendue complice.

— Complice de quoi ? D'avoir préservé des œuvres d'art ? Sans Votre Majesté, ces objets auraient été dispersés, vendus, peut-être même détruits !

Eugénie secoua la tête.

— C'est ce que je me dis pour dormir la nuit. Que j'ai sauvé ces objets. Que je leur ai donné un lieu digne. Mais au fond, je sais que c'est un mensonge. Un mensonge réconfortant, mais un mensonge quand même.

Elle prit une feuille de papier vierge et trempa sa plume dans l'encre.

— Allez-vous répondre à Victor Hugo ? demanda la duchesse.

— Comment répondre à cela ? Nier les faits ? Je ne peux pas. Les justifier ? Je ne le veux pas.

— Ne répondez pas. Ignorez cette lettre. Hugo est un proscrit, personne n'écoute ses jérémiades.

— Vous vous trompez. Beaucoup de gens écoutent Hugo. En France, en Europe. Il est l'une des voix morales de notre temps.

Eugénie commença à écrire, puis s'arrêta. Elle froissa le papier et le jeta.

— Non. Je ne répondrai pas. Que pourrais-je dire ? Qu'il a tort ? Il a raison. Que nous avons agi honorablement ? Nous ne l'avons pas fait. Que je vais restituer les objets ? Je ne peux pas.

Elle se leva et se dirigea vers une petite vitrine dans son cabinet où elle gardait quelques objets personnels. Parmi eux se trouvait un petit jade blanc, l'un des premiers objets ramenés de Chine, avant même le pillage systématique du palais.

— Regardez ce jade. Il est beau, n'est-ce pas ? Pur. Parfait. Quand je le regarde, je vois l'art, je vois la beauté. Mais Hugo voit le vol. Et vous savez quoi ? Il a raison de voir le vol. Parce que c'est ce que c'est.

— Votre Majesté est trop dure envers elle-même.

— Non. Je ne suis pas assez dure. Si j'étais vraiment honnête, si j'avais vraiment du courage, je restituerais ces objets. Peu importe le scandale, peu importe les conséquences. Mais je ne le ferai pas. Parce que je suis faible. Parce que je préfère vivre avec la culpabilité plutôt qu'affronter l'humiliation publique.

La duchesse ne savait que dire. Elle n'avait jamais vu l'Impératrice dans cet état, si vulnérable, si tourmentée.

— Que dois-je faire de la lettre de Hugo ? demanda-t-elle finalement.

— Conservez-la. Avec les autres documents sur le musée chinois. Qu'elle reste dans les archives. Que les historiens futurs la trouvent. Qu'ils sachent que quelqu'un, au moins, a eu le courage de dire la vérité. Et qu'ils sachent aussi que je l'ai entendue, cette vérité, et que je n'ai rien fait.

— C'est très sévère, Votre Majesté.

— L'Histoire sera encore plus sévère. Hugo a raison sur un point : l'Histoire retiendra nos noms. Et ce ne sera pas avec bienveillance.

Le soir tombait sur Paris. Quelque part dans cette ville, dans des galeries, des hôtels particuliers, des greniers, il y avait des milliers

d'objets volés en Chine. Et à Fontainebleau, son musée chinois brillait de tous ses feux, monument à la fois à l'art et au crime.

— Vous savez ce qui me fait le plus de peine ? murmura-t-elle. Ce n'est pas que Hugo me condamne. C'est qu'il a raison de me condamner. Et que je ne peux rien y faire.

La duchesse de Malakoff s'approcha.

— Votre Majesté fait ce qu'elle peut dans une situation impossible.

— Non. Je fais ce qui est politiquement opportun. Ce qui est acceptable pour la Cour. Ce qui préserve le prestige impérial. Mais ce n'est pas la même chose que faire ce qui est juste.

Elle se retourna vers la duchesse.

— Vous savez ce que je vais faire maintenant ? Je vais ranger cette lettre. Je vais retourner à mes obligations. Je vais sourire lors de l'inauguration du musée. Je vais accepter les compliments sur ma collection. Et je vais vivre avec cette contradiction.

— Beaucoup de souverains vivent avec bien pire.

— Ce n'est pas une consolation. C'est juste la constatation que nous sommes tous corrompus par le pouvoir, d'une manière ou d'une autre.

La nuit était maintenant complète. La duchesse alluma les lampes du cabinet. Dans leur lumière dorée, Eugénie semblait soudain plus vieille, plus fatiguée.

— Laissez-moi maintenant. J'ai besoin de réfléchir.

— Bien, Votre Majesté.

La duchesse sortit, emportant avec elle la lettre de Victor Hugo. Eugénie resta seule dans son cabinet, entourée de ses meubles précieux, de ses tableaux, de ses livres. Et quelque part, à Fontainebleau, son musée chinois l'attendait, rempli de beautés volées.

Elle prit son propre journal intime et écrivit :

« 25 novembre 1861. Victor Hugo m'a écrit de Guernesey. Il me traite de voleuse. Il a raison. Je suis une voleuse. Ou du moins, je suis complice de vol. J'accepte des objets pillés. Je les expose. Je les admire. Qu'est-ce que cela fait de moi ?

Je me dis que je les préserve. Que sans moi, ils seraient dispersés, perdus. Mais est-ce vraiment pour les préserver que j'ai créé ce musée ? Ou est-ce pour le prestige ? Pour montrer la puissance de la France ? Pour avoir quelque chose de beau qui soit à moi ? Je ne connais pas la réponse. Ou plutôt, je la connais, mais je ne veux pas l'admettre.

L'Histoire nous jugera. Hugo l'a dit, et il a raison. L'Histoire retiendra nos noms. Et quand elle les prononcera, ce sera avec condamnation. »

Elle referma le journal et souffla les lampes, laissant la pièce dans l'obscurité.

Paris, Quartier Latin, 10 janvier 1862

Roux déambulait le long de la Seine. C'était un jour de congé, rare et précieux. Le travail à Fontainebleau avançait bien, le musée était presque terminé. Il avait décidé de venir à Paris, sans raison précise, juste pour marcher, réfléchir.

En passant devant un banc près du Pont-Neuf, il remarqua un homme assis, regardant fixement le Louvre de l'autre côté du fleuve. Quelque chose dans sa posture, dans son immobilité, attira l'attention de Roux.

L'homme était vêtu à l'européenne – pantalon sombre, veste de laine, chapeau melon – mais portait encore la queue traditionnelle chinoise qui pendait dans son dos. Il devait avoir une cinquantaine d'années, le visage marqué par le temps et le chagrin.

Sans trop savoir pourquoi, Roux s'approcha. Peut-être était-ce la solitude évidente de l'homme. Peut-être était-ce sa propre culpabilité qui le poussait à chercher une forme d'expiation.

— Vous admirez le Louvre ?

L'homme se tourna vers lui. Ses yeux exprimaient une profonde tristesse, mais aussi une lueur de méfiance.

— J'admire et je méprise, répondit-il dans un français hésitant, mais correct.

— Comment cela ?

— C'est beau. Mais c'est un monument au vol. Toutes ces statues grecques, ces peintures italiennes, ces trésors de partout. Volés. Pris. Arrachés.

Roux sentit son cœur se serrer. Il s'assit sur le banc, à une distance respectueuse.

— Vous êtes chinois.

— J'étais jardinier au Yuen-Ming-Yuen. Au Palais d'Été. Maintenant je suis... rien. Un exilé. Un homme sans pays, sans travail, sans avenir.

— Comment êtes-vous arrivé en France ?

— Avec un missionnaire français. Le Père Durand. Il m'a caché après... après la destruction. Il m'a emmené avec lui quand il est rentré en France. Il pensait me sauver. Peut-être m'a-t-il condamné.

L'homme sortit un mouchoir et s'essuya les yeux.

— Pardonnez-moi. Je ne devrais pas pleurer devant un étranger. Mais parfois, le chagrin est trop fort.

— Je m'appelle Henri Roux.

— Chen Wei. Enchanté, monsieur Roux.

Ils restèrent silencieux un moment, regardant le Louvre. Des mouettes criaient au-dessus de la Seine.

— Vous dites que vous étiez jardinier au Palais d'Été ?

— Oui. J'étais responsable des jardins du Pavillon des Paons. Vous connaissez ?

Roux secoua la tête.

— Non. Je... j'étais là-bas, mais je n'ai vu qu'une petite partie du palais.

Chen Wei le regarda attentivement.

— Vous étiez là-bas ? Vous étiez soldat ?

— Officier d'artillerie.

L'homme se raidit, sa main se crispant sur son mouchoir. Roux vit la peur et la colère passer sur son visage.

— Vous étiez l'un d'eux. L'un des pillards.

— Oui.

Il aurait pu mentir, nier, s'inventer une autre histoire. Mais quelque chose en lui refusait. La vérité était tout ce qu'il pouvait offrir maintenant.

Chen Wei se leva, comme pour partir. Puis il se rassit doucement.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Vous n'avez pas peur que je vous frappe ? Que j'appelle la police ?

— Que diriez-vous à la police ? Que j'ai participé à une opération militaire autorisée par les deux gouvernements ? Ce n'est pas un crime aux yeux de la loi française.

— Mais c'est un crime aux yeux de l'humanité.

— Oui. C'en est un.

Chen Wei le regarda longuement, essayant de comprendre cet étrange français qui admettait sa culpabilité.

— Racontez-moi votre palais, dit soudain Roux. Parlez-moi des jardins dont vous vous occupiez.

— Pourquoi ? Pour vous moquer ?

— Non. Pour me souvenir. Pour témoigner. Parce que j'étais là quand il a été détruit, et je veux au moins savoir ce que nous avons détruit.

Chen Wei hésita, puis commença à parler. D'abord en cherchant ses mots en français, puis de plus en plus vite, comme si un barrage s'était rompu.

— Le Pavillon des Paons était l'un des plus beaux du palais. Il avait été construit sous le règne de l'Empereur Qianlong, au XVIII^e siècle. Les jardins autour du pavillon couvraient plusieurs hectares. Des arbres centenaires, des étangs avec des poissons d'or, des chemins de pierres blanches qui serpentaient entre les massifs de pivoines.

Il parlait avec les mains, dessinant dans l'air les formes du jardin disparu.

— J'ai passé des années à entretenir ces jardins. Chaque matin, je me levais avant l'aube. J'allais vérifier les plantes, tailler les branches, nettoyer les étangs. C'était mon monde. Ma vie.

— C'était beau ?

— Beau ? Ce mot est trop faible. C'était... c'était comme être dans un rêve. Vous savez, les jardins chinois ne sont pas comme vos jardins français. Chez vous, tout est symétrique, géométrique, contrôlé. Nos jardins cherchent à imiter la nature, mais une nature idéalisée, perfectionnée.

Chen Wei ferma les yeux, se remémorant.

— Il y avait un petit pont en dos d'âne qui enjambait le ruisseau principal. Du haut de ce pont, on pouvait voir tout le jardin. Au printemps, les cerisiers étaient en fleurs. Des pétales roses tombaient sur l'eau comme de la neige. En été, les lotus ouvraient leurs fleurs blanches et roses dans les étangs. En automne, les érables devenaient rouge feu. En hiver, la neige recouvrait tout d'un manteau blanc, et les branches des pins ployaient sous le poids.

— Qui venait dans ces jardins ?

— L'Empereur, parfois. Les concubines impériales, souvent. Des lettrés, des artistes, des moines. C'était un lieu de méditation, de poésie, de contemplation. J'ai vu des peintres passer des jours entiers à essayer de capturer la lumière sur les étangs. J'ai entendu des musiciens jouer du guqin sous les saules pleureurs. J'ai servi

le thé à des philosophes qui discutaient de Confucius et de Lao Zi.

Il rouvrit les yeux, et Roux vit qu'ils étaient remplis de larmes.

— Et puis vous êtes venus. Les soldats étrangers. J'étais dans le jardin ce matin-là. Je taillais les chrysanthèmes. J'ai entendu des cris, des coups de feu. J'ai vu de la fumée.

Sa voix se brisa.

— J'ai couru vers le pavillon. Les soldats étaient déjà là. Des Français. Des Anglais. Je ne sais pas. Pour moi, ils se ressemblaient tous. Ils cassaient tout. Ils arrachaient les tentures de soie. Ils brisaient les meubles. Ils se battaient entre eux pour les objets les plus précieux.

— J'ai essayé d'intervenir. J'ai crié : « Arrêtez ! C'est le palais de l'Empereur ! » Un soldat m'a frappé avec la crosse de son fusil. Je suis tombé. Quand je me suis relevé, j'ai vu un officier français – peut-être vous, qui sait ? – qui supervisait le pillage. Il criait des ordres. Les soldats sortaient les objets et les chargeaient sur des charrettes.

Roux écoutait, le cœur serré. Il se souvenait de ce jour. Il avait effectivement supervisé le chargement de certaines caisses. Il avait crié des ordres. Il avait été cet officier.

— J'ai passé trois jours caché dans les jardins, poursuivit Chen Wei. Je regardais le pillage. Je voyais mes collègues, les autres jardiniers, les servants du palais, fuir ou se cacher. Certains ont été tués. J'ai vu des corps.

— Le troisième jour, la fumée est devenue plus épaisse. Les Anglais incendiaient tout.

Il se tourna vers Roux.

— Vous me demandez de vous raconter mon palais ? Il n'existe plus. Tout ce qui reste, ce sont mes souvenirs. Et bientôt, quand je mourrai, même ces souvenirs disparaîtront.

— Non. Ils ne disparaîtront pas. Je les garderai. Je les écrirai.

— À quoi bon ? Ça ne ramènera pas le palais.

— Non. Mais au moins, quelqu'un saura. Quelqu'un témoignera que le Palais d'Été n'était pas juste un ensemble de bâtiments remplis d'objets précieux. C'était un lieu vivant. Un lieu où des gens comme vous travaillaient, créaient, entretenaient la beauté.

— Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi vous souciez-vous ?

— Parce que j'étais là. Parce que j'ai participé. Et parce que je dois porter cette responsabilité.

Ils restèrent assis en silence, regardant le Louvre. La lumière de janvier était pâle et froide.

— Vous savez ce qui est le plus cruel ? dit finalement Chen Wei. Ce n'est pas que vous ayez détruit le palais. C'est que vous ne comprenez même pas ce que vous avez détruit. Pour vous, c'était juste un palais ennemi. Pour nous, c'était le cœur de notre civilisation. C'était des siècles d'art, de culture, de savoir. Tout cela, disparu.

— Je comprends maintenant.

— Non. Vous ne comprenez pas. Vous ne pouvez pas comprendre. Il faudrait que je vous emmène là-bas, que je vous montre ce qu'était le palais avant. Mais c'est impossible. Parce qu'il n'existe plus.

Chen Wei se leva.

— Vous avez dit que vous écririez mes souvenirs. Le ferez-vous vraiment ?

— Oui.

— Écrivez ceci : le Yuen-Ming-Yuen était plus qu'un palais. C'était un rêve devenu réalité. Un rêve de perfection, de beauté, d'harmonie. Et vous l'avez tué. Vous avez tué notre rêve.

Il s'éloigna de quelques pas.

— Il y a une chose que je voudrais voir avant de mourir. Les objets. Ceux que vous avez emportés. On me dit qu'ils sont à Fontainebleau. C'est vrai ?

— Oui. Dans un musée que l'Impératrice a créé.

— J'aimerais les voir. Juste une fois. Pour me souvenir.

— Je peux vous y emmener. J'y travaille. Je peux obtenir une autorisation.

Chen Wei hésita, puis hocha la tête.

— D'accord. Quand ?

— Dans quelques jours. Je vous ferai parvenir un message. Où logez-vous ?

— Chez le Père Durand. Rue du Bac. L'église Saint-Thomas-d'Aquin.

— Je vous enverrai un message là-bas.

Chen Wei s'éloigna le long de la Seine, sa queue chinoise se balançant dans son dos, silhouette solitaire dans le Paris hivernal.

Roux resta sur le banc, bouleversé. Pour la première fois, il avait entendu la voix de l'autre côté. Pas un officier chinois, pas un mandarin, mais un simple jardinier. Un homme qui avait consacré sa vie à créer de la beauté, et qui avait vu cette beauté détruite en quelques jours.

Il sortit son journal et écrivit :

« 10 janvier 1862. Paris. J'ai rencontré Chen Wei, ancien jardinier du Palais d'Été. Il m'a raconté son travail, les jardins dont il s'occupait. En l'écoutant, j'ai compris quelque chose que je n'avais pas saisi jusqu'à présent.

Nous pensions piller un palais ennemi. Nous pensions prendre des objets de valeur. Mais nous avons fait bien plus que cela. Nous avons détruit un monde. Un monde de beauté, de culture, de civilisation.

Chen Wei a passé vingt ans à entretenir les jardins du Pavillon des Paons. Vingt ans de travail patient, de soins quotidiens, d'amour pour son art. Et nous avons tout détruit en quelques heures.

Il dit que je ne peux pas comprendre. Il a raison. Comment pourrais-je comprendre vraiment ? Je n'ai vu le palais que comme une cible militaire. Je n'ai jamais vu les jardins au printemps, les cerisiers en fleurs, les étangs avec leurs poissons d'or. Je n'ai jamais entendu la musique qui y était jouée, les poèmes qui y étaient récités.

Mais au moins, maintenant, je sais que tout cela existait. Et que nous l'avons détruit.

Je l'emmènerai à Fontainebleau. Il verra les objets. Peut-être cela lui apportera-t-il une petite consolation. Ou peut-être cela rendra la douleur encore plus aiguë. Je ne sais pas.

Tout ce que je sais, c'est que je lui dois cela. »

Château de Fontainebleau, 15 janvier 1862

Roux avait obtenu une autorisation spéciale. Il attendait Chen Wei à l'entrée du château. Le Chinois arriva en fin de matinée, accompagné du Père Durand, un missionnaire lazariste qui avait passé trente ans en Chine.

— Lieutenant Roux ? Je suis le Père Durand. Chen Wei m'a parlé de votre rencontre.

Ils se serrèrent la main. Le prêtre avait un visage buriné par le soleil chinois, des yeux bleus perçants sous des sourcils broussailleux.

— C'est très généreux de votre part d'avoir arrangé cette visite, continua le Père Durand. Chen Wei en a besoin. Il dépérit depuis que nous sommes arrivés en France. Voir les objets du palais, même dans ces circonstances, pourrait l'aider.

Chen Wei ne disait rien. Il regardait le château avec appréhension.

— Venez, dit Roux. Le musée est par ici.

Ils traversèrent les cours du château. Chen Wei marchait lentement, comme s'il se dirigeait vers son exécution. Quand ils arrivèrent devant l'entrée du musée chinois, il s'arrêta net.

— Je ne peux pas.

— Si, vous pouvez. Venez.

Le Père Durand prit doucement le bras de Chen Wei.

— Allez, mon ami. Vous êtes venu jusqu'ici.

Ils entrèrent dans l'antichambre. Chen Wei s'arrêta immédiatement devant le trône palanquin. Ses mains se mirent à trembler.

— C'est celui de l'Impératrice douairière, murmura-t-il. Je l'ai vu cent fois. Il était dans le Hall de la Grande Audience.

Il s'approcha et, avec une infinie délicatesse, toucha le bois laqué du bout des doigts. Puis il retira sa main comme s'il s'était brûlé.

— Pardon. Je ne devrais pas toucher.

— C'est bon, dit Roux. Touchez. Ces objets étaient chez vous avant d'être ici.

Ils passèrent dans le grand salon. Chen Wei s'arrêta devant chaque objet, parfois murmurant des mots en chinois, parfois touchant doucement les vitrines du bout des doigts.

Devant le grand stupa tibétain, il ferma les yeux.

— C'était dans le Temple de la Clarté Universelle. J'allais là pour méditer. Les moines...

— Prenez votre temps, Chen.

Devant les vases cloisonnés, Chen Wei s'accroupit pour être au niveau des objets.

— Celui-ci était dans le Pavillon des Cent Fleurs. Je me souviens du jour où l'Empereur est venu l'admirer. Il a dit que les dragons semblaient vivants, qu'on pouvait presque les voir bouger. J'étais là. Je servais le thé.

Il se releva et passa à un autre vase.

— Celui-là venait du Salon des Antiquités. L'Impératrice aimait le regarder le matin, quand le soleil levant faisait briller les émaux. Ils continuèrent la visite. Dans le salon-galerie, Chen Wei reconnut des soieries, des bronzes, des jades. Chaque objet déclenchait un souvenir, une anecdote, un fragment de la vie quotidienne au palais.

Puis ils entrèrent dans le cabinet de laque. Chen Wei s'arrêta, le souffle coupé. Les quinze panneaux de paravents chinois qui ornaient les murs créaient une atmosphère intimiste, presque sacrée.

— Ces panneaux... dit-il dans un murmure. Ils viennent du Pavillon de la Grande Harmonie. Je les ai vus là-bas.

Il s'approcha et examina les scènes peintes sur les panneaux : des paysages de montagnes, des rivières, des pavillons perchés sur des falaises, des lettrés contemplant la nature.

— C'est l'œuvre de maître Liang. Il a travaillé sur ces panneaux pendant trois ans. J'ai assisté à leur installation. C'était il y a quinze ans.

Devant les vitrines contenant les jades, Chen Wei s'attarda longuement. Il reconnut plusieurs pièces, racontant leur histoire, leur provenance, comment elles étaient utilisées.

Puis il arriva devant la vitrine des porcelaines restaurées. Il remarqua immédiatement les fissures, les zones manquantes.

— Cassées pendant le voyage ?

— Une tempête. Dans l'océan Indien.

Chen Wei hocha lentement la tête, sans colère, juste avec une immense tristesse.

— Elles ont résisté à cinq siècles en Chine. Quelques mois avec vous ont suffi.

Il examina chaque porcelaine restaurée, suivant du doigt les fissures visibles à travers le verre de la vitrine.

— Qui a fait cette restauration ?

— Maître Dubois. L'un des meilleurs restaurateurs de France.

— Il a bien travaillé. Il a laissé les cicatrices visibles. C'est honnête.

Chen Wei se redressa et fit quelques pas dans le cabinet.

— Vous savez ce qui est étrange ? Ces objets sont magnifiquement exposés ici. Les vitrines sont belles, l'éclairage est parfait, la disposition est harmonieuse. Et pourtant, ils ne sont pas chez eux.

Il fit un geste englobant toute la pièce.

— Au palais, chaque objet avait sa place précise. Cette porcelaine était à côté de ce jade, qui était à côté de ce bronze. Ensemble, ils créaient un sens, un équilibre. Ici, ils sont juste... exposés. Comme dans une boutique. Sans contexte. Sans âme.

Le Père Durand intervint doucement.

— Mais au moins, ils sont préservés. Au moins, les gens peuvent les voir, les admirer.

— Les gens peuvent voir les objets. Mais ils ne voient pas ce qu'ils représentaient. Ils ne voient pas le palais. Ils ne voient pas la vie qui s'y déroulait.

Chen Wei se tourna vers Roux.

— Je vous remercie de m'avoir amené ici. C'était important pour moi. Mais c'est aussi douloureux. Voir ces objets hors de leur contexte, c'est comme... c'est comme voir des membres d'un corps découpés et exposés séparément. On reconnaît qu'ils appartiennent à un corps, mais le corps lui-même est mort.

Ils firent le tour complet du musée une seconde fois. Chen Wei s'arrêtait moins longtemps maintenant, comme si la douleur était devenue trop forte.

Au moment de partir, il se retourna une dernière fois dans le grand salon.

— Ces objets ne vous appartiennent pas. Mais vous en êtes maintenant les gardiens. Soyez de bons gardiens.

— Je m'y engage.

— Les promesses des soldats...

Il n'acheva pas sa phrase. Le Père Durand lui prit le bras et ils se dirigèrent vers la sortie. Roux les accompagna jusqu'aux portes du château.

— Chen Wei, dit Roux avant qu'ils ne partent, j'aimerais écrire votre histoire. Ce que vous m'avez raconté sur les jardins, sur votre travail, sur le palais. Pour que les gens sachent. Pour que votre témoignage soit préservé.

Chen Wei le regarda longuement.

— À quoi bon ? Qui s'intéressera à l'histoire d'un simple jardinier chinois ?

— Les historiens futurs. Les gens qui voudront comprendre ce qui s'est vraiment passé.

— Faites comme vous voulez. Si cela peut servir à quelque chose...

Il sortit un petit objet de sa poche. C'était un galet de jade poli, de la taille d'un œuf, d'un vert profond.

— Prenez ceci. C'est tout ce que j'ai pu sauver du palais. Je l'ai trouvé dans les jardins, le jour après l'incendie. Gardez-le. En mémoire des jardins disparus.

Roux prit le jade avec précaution. Il était lisse, chaud au toucher, d'une beauté simple et pure.

— Je ne peux pas accepter...

— Si. Prenez-le. Vous en êtes maintenant le gardien. Comme vous êtes le gardien de tout ce qui est dans ce musée.

Chen Wei et le Père Durand s'éloignèrent. Roux les regarda partir, puis regarda le jade dans sa main.

Il rentra dans le château et monta dans la pièce qui lui servait de bureau temporaire. Il prit son journal et écrivit, longuement, tout ce que Chen Wei lui avait raconté. Les jardins du Pavillon des Paons. Les cerisiers en fleurs. Les étangs aux poissons d'or. Le

petit pont en dos d'âne. Les lettrés qui venaient méditer. Les musiciens qui jouaient sous les saules. Les peintres qui passaient des jours à capturer la lumière.

Il écrivit jusqu'à ce que sa main soit cramoisie, jusqu'à ce que les chandelles aient brûlé jusqu'au bout. Et quand il eut terminé, il posa le jade à côté de son journal.

« 15 janvier 1862. Fontainebleau. Chen Wei est venu voir les objets aujourd'hui. Il les a reconnus, chacun d'entre eux. Il a raconté leur histoire, leur emplacement au palais, comment ils étaient utilisés.

En l'écoutant, j'ai compris quelque chose de fondamental. Ces objets ne sont pas juste des œuvres d'art. Ils sont des fragments d'un monde disparu. Un monde que nous avons détruit.

Chen Wei a dit qu'ils n'étaient pas chez eux ici. Il a raison. Ils ne le seront jamais. Peu importe la beauté du musée, la qualité de l'exposition, ces objets resteront des exilés.

Il m'a donné un jade. Un simple galet poli. Il dit que c'est tout ce qu'il a pu sauver des jardins. Ce petit jade sans valeur marchande est peut-être l'objet le plus précieux de tous. Parce qu'il porte en lui les souvenirs d'un homme, les souvenirs d'une vie consacrée à créer de la beauté.

Je le garderai toujours. Pour me souvenir. Pour ne jamais oublier ce que nous avons détruit. »

Le 18 mars 1862, tout était terminé

Eugénie fit une dernière inspection en compagnie de Roux.

Ils marchèrent à travers les quatre salles, admirant le résultat. C'était magnifique. Le musée chinois était un joyau, un écrin digne des trésors qu'il contenait.

Dans le cabinet de laque, Eugénie s'arrêta devant la vitrine contenant les porcelaines restaurées. Les fractures étaient

visibles, comme des cicatrices. Les parties manquantes restaient vides.

— Vous aviez raison de refuser les faux. Ces cicatrices sont importantes. Elles nous rappellent la fragilité. Et peut-être aussi notre responsabilité.

Elle se tourna vers lui.

— Votre mission est terminée. Vous avez accompagné ces objets jusqu'ici. Vous avez veillé sur eux, protégé ce qui pouvait l'être. Je vous en remercie.

— Ce n'était que mon devoir.

— Votre devoir aurait été uniquement de les transporter. Vous avez fait plus. Vous avez témoigné. Vous avez dit la vérité, même quand elle était inconfortable. Gardez votre journal. Gardez-le précieusement. Un jour, peut-être dans longtemps, quelqu'un voudra savoir ce qui s'est vraiment passé.

— Je le garderai.

— Bien. Vous êtes libre maintenant. Retournez à votre régiment. Reprenez votre vie.

Roux salua et se dirigea vers la sortie. Sur le seuil, il se retourna une dernière fois. Eugénie était restée devant la vitrine des porcelaines brisées, immobile, contemplative.

Il quitta le château et marcha dans les jardins. C'était une belle journée de fin d'hiver. Les premiers bourgeons apparaissaient sur les arbres. Il pensa à Chen Wei, aux jardins du Pavillon des Paons qui ne reverdraient jamais.

Il pensa au voyage qu'il avait fait. De Pékin à Fontainebleau. De la Chine à la France. Un voyage de plusieurs mois, traversant des océans, affrontant des tempêtes.

Il pensa au capitaine Morand, avec ses doutes et ses questions. Au consul de Montigny, avec ses avertissements prophétiques. À l'Impératrice Eugénie, prise entre ses scrupules et ses devoirs. À Chen Wei, jardinier sans jardin.

Et il pensa aux Chinois. À leur humiliation. À leur colère. À leur désir de justice qui viendrait un jour, comme Montigny l'avait prédit.

Il sortit son journal et s'assit sur un banc. Le jade que Chen Wei lui avait donné était dans sa poche. Il le sortit, le tenant dans sa paume, sentant sa surface lisse et chaude. Puis il écrivit une dernière entrée.

« 18 mars 1862. Fontainebleau. Le musée chinois est terminé. Les objets pillés au palais ont trouvé leur nouvelle demeure. Ils sont sublimes. Mais ils ne sont pas chez eux.

L'Impératrice pense qu'elle les préserve. Mais elle ne peut pas effacer le fait qu'ils ont été volés. Que nous les avons arrachés.

Je ne sais pas ce que l'Histoire dira de nous. Peut-être nous condamnera-t-elle. Peut-être nous comprendra-t-elle. Ou peut-être nous oubliera-t-elle simplement.

Mais ces objets resteront. Dans ce musée. Témoins silencieux d'un crime. Témoins silencieux d'une époque où nous pensions que notre supériorité nous donnait tous les droits. »

Il referma son journal et le rangea. Puis il se leva et quitta Fontainebleau.

Derrière lui, dans le château, les soixante-sept caisses avaient livré leurs secrets. Les objets brillaient dans leurs vitrines, admirés, protégés.

Et ils attendaient.

Ils attendaient le jour où ils pourraient rentrer chez eux.

Château de Fontainebleau, 3 janvier 1863

La première visite guidée publique du musée chinois avait attiré une foule considérable. Des aristocrates, des artistes, des savants, des curieux s'étaient pressés dans les salles, admirant les trésors exposés.

Parmi eux se trouvait un jeune peintre nommé Jules Armand. Il déambulait, carnet de croquis à la main, s'arrêtant devant chaque objet. Son ami et mentor, le célèbre critique d'art Théophile Gautier, l'accompagnait.

— Ces couleurs, murmurait Armand en esquissant un vase cloisonné. Regardez ces bleus, Théophile. Ce sont des bleus que nous ne savons pas reproduire en France.

Gautier observait le vase.

— C'est de l'émail. Une technique chinoise millénaire.

— Extraordinaire. Et ce dragon... la précision du dessin...

Ils passèrent dans le cabinet de laque où les jades étaient exposés. Gautier s'arrêta devant une sculpture représentant un dragon en jade vert.

— Voilà qui est intéressant. Ce jade vient probablement du Xinjiang. Vous voyez cette translucidité ? C'est la marque du jade de la meilleure qualité.

Un autre visiteur, un homme d'âge mûr portant des lunettes, s'approcha d'eux. C'était Ernest Renan, le philosophe et historien.

— Messieurs, permettez-moi de me présenter. Ernest Renan. Je vous ai entendu parler de ces objets avec beaucoup de connaissance.

— Théophile Gautier, critique d'art. Et voici mon ami Jules Armand, peintre.

— Enchanté. Que pensez-vous de cette collection ?

Gautier hésita.

— Elle est superbe. Indéniablement. Mais je ne peux m'empêcher de penser aux circonstances de son acquisition.

— Ah. Vous aussi, vous êtes troublé par l'origine de ces trésors.

— N'êtes-vous pas troublé, monsieur ?

— Si, bien sûr. Mais je suis historien. J'ai étudié les conquêtes, les pillages, les spoliations à travers les âges. Et je peux vous dire une chose : ce que nous avons fait en Chine n'est pas différent de ce que les Romains ont fait aux Grecs, ou de ce que les croisés ont fait aux Byzantins.

— Cela rend-il la chose plus acceptable ?

— Non. Mais c'est la réalité. La civilisation s'est toujours construite sur le pillage. Chaque grande nation a bâti ses musées avec les dépouilles des nations vaincues.

— C'est une vision bien cynique, monsieur Renan.

— Peut-être. Ou peut-être uniquement réaliste.

Ils continuèrent leur visite en silence. Dans le grand salon, une dame élégante s'extasiait devant le grand stupa tibétain.

— C'est la comtesse de Montijo, chuchota Armand. La mère de l'Impératrice.

La comtesse parlait avec animation à une jeune femme qui l'accompagnait.

— Ma fille a créé quelque chose de merveilleux ici. Un véritable musée digne des plus grandes collections européennes.

— Certes, madame la comtesse. Mais n'est-il pas vrai que ces objets proviennent du palais qui a été... détruit ?

Le visage de la comtesse se renfrognait.

— Incendié par les Anglais, ma chère. Pas par nous. Nous, nous avons sauvé ces objets de la destruction. Sans l'initiative de ma fille, ils auraient été perdus à jamais.

— Je vois, madame.

— Ces objets sont maintenant en sécurité. Ils seront étudiés, admirés, préservés pour les générations futures. N'est-ce pas là le plus important ?

Armand et ses compagnons s'éloignèrent discrètement. Dans l'antichambre, ils tombèrent sur un groupe d'officiers en uniforme qui examinaient le trône palanquin.

— J'étais là-bas, disait l'un d'eux, un colonel d'artillerie. J'ai participé à la bataille de Palikao. Nous avons écrasé les Chinois ce jour-là. Une victoire glorieuse.

— Et le palais ?

— Magnifique. Mais aussi décadent. Des richesses entassées pendant que leur peuple mourait de faim. Nous leur avons rendu service en leur prenant tout ça.

— Rendu service ? répéta une voix féminine.

Ils se retournèrent. Une femme, vêtue sobrement de noir, les observait. Son visage était sévère.

— Et qui êtes-vous, madame, pour questionner ma parole ?

— Je suis Madame Pauline Jaricot, fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. J'ai consacré ma vie aux missions en Orient. Et je peux vous assurer, colonel, que piller un palais n'est pas rendre service.

— Madame, nous étions en guerre...

— La guerre ne justifie pas tout. J'ai lu les rapports de nos missionnaires en Chine. Ils décrivent des scènes effroyables.

— Les Anglais ont incendié le palais, pas nous !

— Mais vous l'avez pillé. Vous avez vidé ses trésors. Vous êtes complices.

Le visage du colonel s'empourpra.

— Madame, je vous prie de surveiller vos paroles.

— Je ne fais que constater des faits. Ces objets ont été spoliés.

Les autres visiteurs s'étaient arrêtés pour écouter l'échange. Gautier intervint.

— Madame Jaricot a raison de soulever ces questions. Elles sont légitimes. Et je pense que nous devons tous nous les poser. L'art est précieux, certes. Mais à quel prix l'acquérons-nous ?

— Au prix de la victoire, monsieur. C'est la loi de la guerre.

— Peut-être est-il temps de changer cette loi.

Le colonel tourna les talons et quitta la salle avec ses officiers. Madame Jaricot soupira.

— Ils ne veulent pas comprendre. Ils préfèrent se cacher derrière la gloire militaire plutôt que d'affronter la vérité morale.

— Beaucoup font de même, madame.

— Que proposez-vous ? Que nous rendions tout à la Chine ?

— Ce serait l'acte juste, oui. Mais je sais que c'est impossible. L'Impératrice ne renoncera jamais à son musée. Au moins, nous devrions dire d'où viennent ces objets. Ne pas embellir l'histoire.

— Les cartels sont très discrets sur ce point, observa Gautier.

Ils sortirent du musée. Sur les marches du château, ils échangèrent leurs impressions finales.

— C'est troublant, dit Armand. D'un côté, ces objets sont exceptionnels. Je voudrais passer des heures à les étudier. Mais de l'autre côté, je ne peux pas oublier qu'ils ont été volés.

— C'est le dilemme de notre époque, répondit Renan. Nous voulons profiter des fruits de la conquête sans en assumer les conséquences morales.

— Et vous, monsieur Gautier ? Qu'allez-vous écrire ?

Gautier réfléchit.

— Je vais écrire que cette collection est grandiose. Que les objets sont d'une qualité inégalée. Que le musée est admirablement organisé. Mais je vais aussi mentionner leur provenance. Je vais rappeler qu'ils viennent du palais. Et je laisserai mes lecteurs tirer leurs propres conclusions.

— C'est un compromis.

— Oui. Mais c'est le mieux que je puisse faire.

Ministère des Affaires étrangères, Paris, 10 février 1863

Le ministre des Affaires étrangères, Édouard Thouvenel, reçut dans son bureau un visiteur inattendu. Pin Chun, un diplomate chinois en mission secrète en Europe, était arrivé la veille à Paris. Pin Chun était un homme au visage grave. Il portait une longue robe de soie sombre et un chapeau de mandarin. Son français était parfait.

— Monsieur le ministre, je vous remercie de me recevoir.

— Monsieur Pin, votre visite me surprend. Le gouvernement chinois ne nous a pas informés de votre mission.

— Ma mission est non officielle. Je suis ici à titre personnel. Pour une affaire délicate.

Thouvenel fronça les sourcils.

— De quelle nature ?

Pin Chun prit une profonde inspiration.

— Le palais. Et les objets qui en ont été... enlevés.

— Monsieur Pin, ces objets ont été acquis légalement selon les lois de la guerre. Le traité de Pékin...

— Le traité de Pékin ne mentionne pas ces objets. Il parle d'indemnités, de ports, de droits commerciaux. Mais pas des trésors impériaux.

Thouvenel garda le silence. Pin Chun avait raison, techniquement.

— Ces objets étaient dans le palais lorsque nos troupes l'ont occupé. Selon les usages de la guerre, ils revenaient aux vainqueurs.

— Est-ce un usage de la guerre de piller des musées ? De brûler des bibliothèques ?

— Que voulez-vous, monsieur Pin ?

— Le retour des objets. Tous. Ceux qui sont à Fontainebleau, ceux qui sont dans des collections privées. Tous.

— C'est impossible.

— Pourquoi ? Parce que votre Impératrice ne veut pas renoncer à son musée ?

— Parce que ces objets appartiennent maintenant à la France. Ils font partie du patrimoine national.

Pin Chun se leva, tremblant de colère contenue.

— Patrimoine national ? Ces objets sont le patrimoine de la Chine ! Comment osez-vous les revendiquer ?

— Monsieur Pin, je comprends votre émotion...

— Non ! Vous ne comprenez pas !

Pin Chun prit quelques instants pour se calmer.

— Imaginez que des armées chinoises viennent à Paris. Qu'elles occupent le Louvre. Qu'elles emportent la Vénus de Milo, la Victoire de Samothrace. Qu'elles incendient le palais. Et ensuite, qu'elles exposent ces trésors à Pékin. Comment vous sentiriez-vous ?

L'analogie était dérangeante.

— Vous auriez honte. Vous exigeriez réparation. N'est-ce pas ?

— La situation est différente...

— En quoi ? Parce que nous sommes chinois ? Parce que vous nous considérez comme inférieurs ?

— Non ! Ce n'est pas une question de race...

— C'est une question de force ? Vous êtes plus forts, donc vous pouvez prendre ce qui nous appartient ?

Thouvenel retourna s'asseoir.

— Soyons réalistes. Le gouvernement français ne rendra pas ces objets. L'Impératrice ne renoncera jamais.

— Elle restera une voleuse. Et la France restera complice d'un crime.

— Attention à vos paroles. Vous insultez l'Impératrice.

— Je ne l'insulte pas. Je constate un fait.

Thouvenel tambourinait nerveusement des doigts.

— Même si je voulais vous aider, je ne le pourrais pas. Il faudrait l'accord de l'Empereur. Et de l'Impératrice.

— Alors, demandez-leur. Au nom de la justice.

— Vous ne comprenez pas. La politique ne fonctionne pas ainsi...

— Je saisis parfaitement. La politique est plus importante que la morale.

Il se dirigea vers la porte, puis se retourna.

— Je vais vous dire quelque chose, monsieur le ministre. La Chine n'oubliera jamais. Nous sommes peut-être faibles maintenant. Mais l'Histoire est longue. Un jour, nous serons à nouveau forts. Et ce jour-là, nous exigeons réparation.

— Est-ce une menace ?

— Non. C'est une promesse. Ces objets retourneront en Chine. Peut-être pas de mon vivant. Mais ils y retourneront. Parce que la justice finit toujours par triompher.

Il ouvrit la porte.

— Au revoir, monsieur le ministre. J'espère que vous réfléchirez à mes paroles.

Après son départ, Thouvenel resta assis, troublé. Pin Chun avait raison sur un point : ces objets avaient été volés. La légalité de leur acquisition ne changeait pas cette réalité.

Château de Fontainebleau, 1er avril 1863

Henri Roux n'était pas retourné à Fontainebleau depuis plus d'un an. Il avait reçu une lettre de l'Impératrice l'invitant à venir voir les nouveaux cartels du musée.

Il entra dans les salles qu'il connaissait si bien. Ce qui attira immédiatement son attention, ce furent les nouveaux cartels, beaucoup plus détaillés.

« Vase cloisonné, dynastie Qing, époque Qianlong (XVIII^e siècle). Provenant du Palais d'Été (Yuen-Ming-Yuen), Pékin. Le Palais d'Été, résidence d'été des empereurs de Chine, fut détruit lors de la Seconde Guerre de l'Opium en 1860. Cet objet fait partie des collections sauvées de la destruction et offertes à Sa Majesté l'Impératrice Eugénie par l'armée d'Orient. »

Roux relut le cartel. « Sauvé de la destruction. » Une manière habile de présenter les choses. Pas exactement un mensonge, mais pas exactement la vérité non plus.

— Lieutenant Roux ?

Il se retourna. L'Impératrice se tenait derrière lui, seule. Elle portait une robe simple de velours bordeaux.

— Votre Majesté. Je ne vous avais pas vue.

— J'aime venir ici parfois, seule. Que pensez-vous des nouveaux cartels ?

— Ils sont... plus détaillés qu'avant.

— Mais pas assez honnêtes, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Non, mais vous le pensez. Je le vois.

Eugénie se rapprocha des porcelaines restaurées.

— Ces cicatrices. Vous aviez demandé au restaurateur de ne pas les cacher. Pourquoi ?

— Parce qu'elles font partie de l'histoire de ces objets. Les cacher aurait été mentir.

— Et les cartels ? Ne sont-ils pas une forme de mensonge par omission ?

— Je pense qu'ils disent une partie de la vérité. Pas toute la vérité, mais une partie. C'est un compromis.

— Un compromis. Oui. C'est exactement ce que c'est.

Elle se tourna vers lui.

— Vous avez tenu votre journal, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qu'avez-vous écrit sur moi ?

Roux sentit un frisson le parcourir.

— J'ai écrit que Votre Majesté était prise entre ses devoirs et sa conscience. Que vous cherchiez à faire ce qui était juste, même si le juste n'était pas toujours clair.

Eugénie eut un sourire triste.

— C'est généreux. Je crains que Victor Hugo ait une vision moins charitable.

— Victor Hugo n'était pas là. Il juge de loin.

— Mais n'a-t-il pas raison ? N'est-ce pas du vol ?

— Oui.

— Et pourtant, vous m'avez aidée à créer ce musée. Pourquoi ?

— Parce que les objets existaient. Parce qu'ils ne pouvaient pas retourner en Chine. Parce qu'il valait mieux les préserver ici que de les laisser se perdre. Mais cela ne rend pas l'acte initial moins répréhensible.

Eugénie hocha la tête.

— Savez-vous ce qu'a dit le diplomate chinois, Pin Chun ?

— Non.

— Que la Chine n'oublierait jamais. Que même si cela prenait cent ans, deux cents ans, elle exigerait justice.

— Croyez-vous qu'il ait raison ?

— Oui. L'Histoire est longue. Plus longue que nos vies. Plus longue que nos empires. Et elle a une mémoire implacable.

— Conservez votre journal.

— Je le ferai.

— Et lieutenant ? Merci. Pour votre honnêteté. C'est rare.

Elle quitta la salle, laissant Roux seul.

Il sortit son journal et écrivit une dernière note.

« 1er avril 1863. Fontainebleau. Je suis revenu au musée chinois aujourd'hui. Les nouveaux cartels sont meilleurs, mais toujours incomplets. Ils disent une partie de la vérité, pas toute.

J'ai parlé avec l'Impératrice. Elle sait que ces objets ont été volés. Elle le sait et elle en porte le poids. Mais elle ne peut pas les rendre. La politique, le prestige, l'orgueil impérial... tout l'en empêche.

Alors elle fait un compromis. Elle crée un musée. Elle change les cartels. Est-ce suffisant ? Non. Mais c'est le mieux qu'elle puisse faire. »

Il referma son journal.

Dans leurs vitrines, les objets continuaient de briller. Beaux. Précieux. Volés.

ÉPILOGUE

Les cahiers d'An Dehai survécurent. D'abord cachés au monastère de Wofo, puis dispersés dans diverses bibliothèques pendant les troubles du XXe siècle, ils furent finalement réunis et publiés en 1985. Leur valeur historique était inestimable : ils offraient l'une des rares descriptions détaillées du Palais d'Été avant sa destruction, vues de l'intérieur, par quelqu'un qui connaissait intimement chaque recoin.

Le journal d'Henri Roux, légué à ses descendants, ne fut publié qu'en 1932. L'édition suscita un débat national en France sur le colonialisme et la restitution des œuvres d'art. Certains louèrent Roux pour son honnêteté ; d'autres l'accusèrent de trahison envers l'armée française. Le jade que Chen Wei lui avait donné fut légué au Musée Guimet avec une note explicative. Il y est encore aujourd'hui, dans une petite vitrine portant l'inscription : « Galet de jade du Palais d'Été, donné par Chen Wei, jardinier, à Henri Roux, 1862. »

Auguste Morand termina sa carrière comme vice-amiral. Il refusa toujours de parler publiquement du Palais d'Été, mais dans une lettre privée à son fils en 1875, retrouvée dans les archives familiales, il écrivit : « J'ai obéi aux ordres toute ma vie. Une seule fois, j'aurais dû désobéir. C'était en octobre 1860. »

Le colonel Dumas, lui, fit une brillante carrière sous la Troisième République. Interrogé en 1890 par un journaliste sur l'affaire du Palais d'Été, il répondit simplement : « C'était la guerre. À la guerre, on ne fait pas de sentiment. »

Il mourut en 1895 sans jamais exprimer le moindre regret.

Chen Wei vécut encore quinze ans à Paris, employé comme jardinier dans différents parcs de la ville. Il mourut en 1877, seul dans une petite chambre de Montmartre. Le Père Durand, qui l'assista jusqu'à la fin, rapporta que ses derniers mots furent : « Les jardins... je veux voir les jardins... »

Le général Cousin de Montauban, devenu comte de Palikao, défendit toujours ses actions en Chine. Nommé ministre de la Guerre en 1870, il fut tenu responsable de la débâcle de Sedan et finit sa vie dans l'obscurité. Dans ses mémoires, publiés à titre posthume, il consacra moins de trois pages à l'expédition de Chine, sans jamais mentionner le pillage.

Victor Hugo continua ses critiques. Sa lettre ouverte sur le sac du Palais d'Été, publiée dans plusieurs journaux européens, devint l'un des textes fondateurs de la réflexion sur le pillage culturel en temps de guerre. Elle est encore citée aujourd'hui dans les débats sur la restitution.

L'Impératrice Eugénie conserva son musée chinois jusqu'à la chute du Second Empire en 1870. Exilée en Angleterre après la défaite française, elle tenta sans succès de faire transférer les objets à sa résidence de Farnborough. Ils restèrent à Fontainebleau. Dans son journal intime, découvert après sa mort en 1920, elle revient obsessionnellement sur le musée chinois,

exprimant des doutes de plus en plus profonds sur la légitimité de sa collection.

Le musée chinois de Fontainebleau existe toujours. Les cartels ont été modifiés à plusieurs reprises. En 1920, on ajouta une mention des « circonstances tragiques » de l'acquisition. En 1960, à l'occasion du centenaire, une plaque commémorative fut installée, reconnaissant le « pillage » et exprimant des « regrets ». À partir de 2020, les cartels mentionnent explicitement : « Ces objets proviennent du sac du Palais d'Été par les troupes franco-britanniques en octobre 1860. »

En 1900, pendant la Révolte des Boxers, le Yuen-Ming-Yuen (ou ce qui en avait été partiellement reconstruit) fut à nouveau pillé et détruit. Les ruines que l'on voit aujourd'hui à Pékin sont principalement celles laissées par l'incendie de 1860. Le gouvernement chinois a choisi de les conserver en l'état, comme monument commémoratif du « siècle d'humiliation ».

Dans les années 1980, la Chine commença officiellement à réclamer la restitution des objets pillés. En 2009, lors d'une vente aux enchères à Paris, deux têtes de bronze du zodiaque chinois provenant du Palais d'Été furent proposées. La Chine protesta violemment. Un homme d'affaires chinois les acheta pour 28 millions d'euros et refusa de payer, créant un incident diplomatique majeur. Les têtes furent finalement restituées en 2013.

Depuis, plusieurs objets ont été restitués, par des institutions ou des collectionneurs privés. Mais l'écrasante majorité reste en France, en Angleterre et dans d'autres pays. Le British Museum à lui seul possède près de 23 000 objets chinois, dont beaucoup proviennent du Palais d'Été.

Les porcelaines restaurées par Maître Dubois sont toujours à Fontainebleau. Leurs fissures sont devenues, avec le temps, le symbole de cette histoire brisée. Des étudiants en art de plusieurs universités chinoises sont venus les étudier, fascinés par cette « restauration honnête » qui refuse de cacher le traumatisme.

En 2015, un projet de reconstruction numérique du Palais d'Été fut lancé par des chercheurs chinois et français. En utilisant les descriptions d'An Dehai, les notes de Roux, les dessins de Wirgman et les photographies de Disdéri, ils parvinrent à reconstituer virtuellement une grande partie du palais. Le résultat fut présenté simultanément à Pékin et à Paris en 2018. L'émotion fut immense des deux côtés. Pour beaucoup de Chinois, c'était la première fois qu'ils pouvaient « voir » le Yuen-Ming-Yuen avant sa destruction.

En 2023, une délégation d'étudiants chinois visita le musée de Fontainebleau dans le cadre d'un programme d'échanges culturels. L'un d'eux, regardant les porcelaines restaurées avec leurs fissures visibles, murmura en mandarin (traduit ensuite par l'interprète) : « Au moins, ils n'ont pas menti sur les cassures. »

Un autre ajouta : « Ils ont gardé les cicatrices. »

C'était, peut-être, un début. Pas une réconciliation - le traumatisme était trop profond pour cela. Pas un pardon - comment pardonner la destruction d'un trésor culturel irremplaçable ? Mais une reconnaissance mutuelle de ce qui s'était passé. Une acceptation que l'histoire ne pouvait pas être réécrite, seulement comprise.

Le débat sur la restitution continue. En France, il divise. Certains pensent que les objets doivent rester à Fontainebleau, où ils sont préservés et accessibles au public. D'autres estiment que le seul acte moral est la restitution complète à la Chine. D'autres encore proposent des compromis : prêts à long terme, copropriété des œuvres, musées partagés.

En Chine, le Palais d'Été est devenu un symbole national. Chaque 18 octobre, date de l'incendie de 1860, des commémorations ont lieu sur le site des ruines. Des écoliers viennent déposer des fleurs. Des orateurs rappellent les « cent ans d'humiliation » et la renaissance de la Chine.

« N'oubliez jamais » avait écrit An Dehai dans son dernier cahier.

La Chine n'a pas oublié. Les objets du musée de Fontainebleau, même préservés, même admirés, restent des symboles d'une blessure non cicatrisée. Ils posent des questions qui dépassent la simple question de propriété : Qui décide de ce qui appartient au « patrimoine de l'humanité » ? Les vainqueurs ont-ils le droit de redéfinir la culture des vaincus ? La préservation peut-elle justifier le vol initial ?

Henri Roux avait écrit dans son journal : « Ces objets ne nous appartiennent pas. Mais nous en sommes maintenant les gardiens. »

Cent soixante ans plus tard, cette phrase résonne différemment. Les gardiens peuvent-ils devenir propriétaires légitimes simplement par le passage du temps ? Ou la responsabilité de la garde inclut-elle, ultimement, celle de la restitution ?

L'Histoire n'a pas encore tranché. Peut-être ne le fera-t-elle jamais complètement. Mais une chose est certaine : les objets du musée chinois de Fontainebleau ne sont pas de simples œuvres d'art. Ils sont des témoins. Des témoins de ce qui s'est passé en octobre 1860. Des témoins de l'arrogance impériale. Des témoins de la violence culturelle.

Et ils continuent d'attendre, dans leurs vitrines dorées, sous les lumières tamisées du château.

Ils attendent que justice soit faite. D'une manière ou d'une autre. Un jour.
